23me Année | No 14 | 15 Juillet 1916

AUG 21 1916
UNIV. OF MICH.
LIBRARY

LA REVUE DE PARIS

DIRECTEURS

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française

MARCEL PRÉVOST
de l'Académie française

SOMMAIRE

		Pages
Émile Mâle	*Études sur l'Art allemand.* — I.	225
Charles Géniaux	*Jeanne Le Douarun, Propriétaire.*	249
Docteur G. Dumas	*Les Troubles mentaux et la Guerre.* — II.	270
Paul Margueritte	*Sous les Pins tranquilles* (3e partie).	304
***	*La Question des Transports.*	349
Cardal Tommaso Arezzo	*Comment je m'évadai de la Corse.* — II.	369
Georges Weill	*L'Alsace de 1848 à 1870.*	419
Commandant Davin	*L'Angleterre dans le Golfe Persique.*	437

Copyright 1916, *Revue de Paris.*

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1916

LIVRES NOUVEAUX

LAMARTINE ORATEUR
par **Louis Barthou.**

M. Louis Barthou retrace l'évolution oratoire de Lamartine depuis les origines jusqu'au moment où il conquit la tribune, s'imposa, joua son rôle. Ses luttes à la Chambre avec Berryer, Guizot, Thiers, dont M. Barthou explique avec une grande clarté toutes les péripéties, mirent en lumière le prestige étincelant de son éloquence qui devait lui conférer, durant trois mois de tourmente, une véritable et périlleuse dictature oratoire et lui faire jouer un rôle de « salut public ». Lamartine a doté la tribune de monuments impérissables où ne souffle nulle ambition vulgaire et où resplendit une âme généreuse. M. Barthou a analysé les procédés et les formes de l'éloquence de Lamartine en s'appuyant sur des documents inédits : lettres, discours, notes et plans de discours, du plus haut intérêt. Ce livre vigoureux, élégant et impartial fait revivre une grande figure, une des gloires de la Tribune française, il lui restitue la place souveraine qui lui appartient.

LA FLAMME ENSEVELIE,
par **Charles Bugnet.**

L'auteur de ces poèmes, un de nos blessés glorieux, a fait la guerre avant d'en célébrer la tragique grandeur et de nous dire le deuil des survivants qui pleurent les héros morts. Ceux-ci sont « les flammes ensevelies », mais non éteintes, car elles revivent dans le cœur de la patrie, dans le sol sacré qui les a reprises. On lira avec émotion ces poèmes ; ils sont parmi les plus sincères et les plus éloquents que cette guerre ait inspirés, et les veuves à qui ils sont dédiés retrouveront à la fois l'accent de leur douleur et de leur fierté suprême.

L'A B C DE LA GUERRE NAVALE,
par **Raymond Lestonnat.**

Dans un texte clair, qu'illustrent de nombreuses photographies, l'auteur analyse les différents types de bâtiments, les conditions du combat sur mer, les principales opérations de la guerre navale. Un résumé de la politique navale des grandes puissances, suivi de considérations générales sur la maîtrise de la mer terminent ce livre que liront tous ceux qui désirent se former un jugement sur l'action des flottes de combat.

LA HYÈNE ENRAGÉE,
par **Pierre Loti.**

Le titre indique suffisamment qu'il s'agit de l'Allemagne. Le puissant écrivain déclare qu'il trouve son livre encore « trop pâle » pour l'horreur d'un tel sujet, mais cela tient, comme il le remarque, à ce que la langue française, « qui s'est formée dans la beauté, n'avait pas su prévoir les mots dont on pourrait avoir besoin un jour, pour désigner certaines abominations et certains monstres ». Sous le titres des *Deux Têtes de Gorgone*, les portraits de l'empereur et du prince nous sont retracés avec cette science de l'horrible que l'on trouve dans les épouvantails japonais, car le poète de *Madame Chrysanthème*, à l'exemple des artistes nippons, sait faire alterner avec les enchantements du rêve, les trouvailles impressionnantes d'un art à la fois réaliste et mystérieux. Il est bien d'autres pages que l'on admirera pour leur âpre vigueur, d'autres qui sont toutes de poésie et de grâce. Mais en ce moment, ce qu'il importe de retenir, ce qu'il faut louer le plus même dans l'œuvre d'un écrivain enchanteur entre tous, c'est l'expression de la haine sainte, de la haine salutaire et nécessaire.

LE CHANT DU RENOUVEAU,
par **Gabriel Mourey.**

Ce sont des poèmes d'un souffle généreux et où l'on retrouve cette expression imagée, ce rythme libre et souple qui caractérisent la poésie de Gabriel Mourey. On le compare parfois avec raison à ces poètes anglais modernes qu'il connaît si bien, et qu'il a remarquablement traduits.

LE LIEUTENANT DEMIANOF,
par **le comte Alexis Tolstoï.**

Ce beau livre est le premier ouvrage qui fasse connaître en France, par la plume d'un des maîtres du roman russe d'aujourd'hui, les luttes héroïques et sanglantes que soutiennent depuis près de deux ans avec tant d'acharnement et de ténacité les glorieuses armées du tsar. Suite de croquis, de simples épisodes, d'humbles tragédies, il évoque avec une intensité extraordinaire l'aspect de la grande guerre en ces paysages immenses et vides du front oriental, l'affolement des paysans qu'écrase soudain l'immense catastrophe, la bonté profonde et l'héroïsme du soldat russe.

ÉTUDES SUR L'ART ALLEMAND

I

L'ART DES PEUPLES GERMANIQUES

Il faut faire un grand effort pour parler de l'art allemand. Cette lourde tristesse que madame de Staël sentit peser sur elle quand elle eut franchi le Rhin, nous l'avons éprouvée, nous, en entrant une fois de plus dans le monde de l'art germanique. Tout nous y est devenu hostile depuis que les fils ont déshonoré l'œuvre de leurs pères. Est-il nécessaire, est-il même équitable d'entretenir le lecteur d'un art pour lequel on ne sent plus cette profonde sympathie qui est le commencement de toute compréhension? On aurait le droit d'en douter. Mais il ne s'agira ici ni d'admiration ni de dénigrement : nous voudrions seulement rassembler des faits qui prouvent que, dans le domaine de l'art, l'Allemagne n'a rien inventé. Nous nous bornerons à l'examen de l'art du moyen âge que nous avons étudié d'une façon plus particulière ; mais, ce qui est vrai du moyen âge l'est aussi des temps modernes, et la preuve en serait tout aussi facile à donner. L'Allemagne avait la prétention d'être le grand peuple créateur, il faut lui montrer qu'elle se trompe. Chacun de ceux qui ont étudié un des aspects de sa civilisation devrait

s'y employer, en attendant que la défaite la remette à son rang qui ne sera pas le premier.

I

Il est nécessaire de remonter jusqu'aux invasions barbares, car l'Allemagne nous les présente comme le premier de ses bienfaits. Suivant elle, les Germains ont apporté au monde la liberté individuelle, la piété profonde, le sentiment de l'honneur, le dévouement de l'homme à l'homme, le culte de la femme, la poésie épique et enfin l'art de l'avenir. Le moyen âge est l'œuvre du génie germanique. « Le peuple allemand, disait Schlegel, a été au moyen âge une sorte de peuple élu. »

Chose étrange, nos historiens ont presque tous accueilli ces idées avec faveur. Presque tous, ils découvrirent dans le Germain une vertu mystique, une puissance de jeunesse et d'avenir. Cette fumée pleine de songes, cette brume qui monte de l'Allemagne, leur cacha longtemps la réalité. Il fallut le ferme bon sens de Fustel de Coulanges pour dissiper la nuée : il montra dans un beau livre, auquel il ne put malheureusement donner sa forme parfaite — cette forme limpide comme la lumière — que les Barbares ne nous avaient apporté que la barbarie ; qu'ils n'avaient aucune des vertus qu'on leur accorde (ce que nous croyons sans peine aujourd'hui) ; et qu'ils entrèrent en Gaule en trop petit nombre pour avoir pu modifier les caractères de la race.

Depuis, d'autres travaux ont singulièrement entamé le prestige du Barbare. Pour Léon Gautier, si Français cependant, l'épopée du moyen âge était toute germanique d'inspiration : le souffle, l'élan venaient du barde germanique, qui, du temps de Charlemagne, improvisait après la bataille les brèves cantilènes guerrières d'où le poème épique du XIIe siècle est sorti. Dans l'épopée française, disait-il, la conception de la guerre, celle de la royauté, celle du droit, enfin l'idée de la femme sont toutes germaniques. Les savants allemands n'en demandaient pas davantage : ils pensaient avoir le droit

de s'annexer, comme une province d'Empire, notre poésie du moyen âge, puisqu'elle n'était, de notre propre aveu, que « l'esprit germanique dans une forme romane ». On sait que Joseph Bédier dans son beau livre sur les *Légendes épiques* a mis fin à cette longue mystification. Il a montré que notre poésie épique n'était pas sortie de prétendues cantilènes carolingiennes s'ajoutant les unes aux autres, mais qu'elle avait été créée de toutes pièces, au temps de la première croisade, par des poètes qui étaient déjà des artistes modernes et qui étaient surtout de purs Français. Nous pouvons être sans inquiétude ; il n'y a rien de germanique dans notre épopée du moyen âge, et l'Allemagne n'a pas plus collaboré à *la Chanson de Roland* qu'à *l'Iliade*.

L'Allemagne avait d'autres prétentions. Elle voulait nous faire croire que les Barbares avaient apporté en Gaule un art décoratif, neuf, original, de pure essence germanique, véritable principe générateur de l'art des siècles suivants. Tout ce que nous sentons d'indiscipliné, de romantique dans l'art du moyen âge viendrait de ce vieux fond germanique. Les Français ne manquèrent pas d'entrer dans ces idées : Courajod s'en fit l'apôtre. Il y avait chez Courajod une sincérité, une foi, un enthousiasme auxquels il était difficile de résister. Qui n'a pas cru avec lui au génie barbare? Qui n'a pas vu alors l'envahisseur germain sous l'aspect d'un héros de Wagner, d'une sorte de Siegfried débordant de force créatrice? C'était le temps où l'œuvre de Wagner se révélant à nous peu à peu, transfigurait la Barbarie, lui donnait un sens. Ajoutons que lorsque Courajod célébrait le Barbare comme le libérateur providentiel qui affranchit le vieux monde de la double tyrannie de Rome et de l'art romain, le livre de Fustel de Coulanges n'avait pas encore paru.

Près de vingt-cinq ans ont passé sur les leçons de l'École du Louvre, et l'on voit plus clairement tous les jours que Courajod s'est trompé. Il est devenu évident qu'il n'y a pas eu d'art barbare, et que ce qu'on appelle de ce nom est un art oriental que les Barbares ont reçu, mais qu'ils n'ont pas créé. Le mystérieux problème de l'influence du génie germanique nous apparaît maintenant facile à résoudre, car le génie germanique s'est évanoui. Voilà ce qu'il importe de montrer d'abord.

II

C'est en 1653 qu'on découvrit pour la première fois quelques objets précieux où le génie germanique semblait se manifester. En démolissant l'hôpital Saint-Brice à Tournai, on rencontra un antique tombeau qui contenait une épée dans son fourreau, une fibule, des abeilles d'or, un anneau et des monnaies de l'empereur Léon. Sur l'anneau un personnage aux longs cheveux était gravé avec l'inscription : « Childerici regis ». Il était évident qu'on avait retrouvé le tombeau du roi Childéric, chef des Francs de Tournai, mort en 481. Tous ces objets étaient étranges, mais n'étaient pas sans beauté. L'épée, que conserve aujourd'hui notre Cabinet des médailles, étonne par la nouveauté du décor et la perfection du travail. La garde, aussi bien que l'entrée du fourreau, sont décorées de grenats enchâssés dans des alvéoles d'or. Les cellules ne sont pas régulières ; la ligne d'or ondule, et le grenat, taillé avec une surprenante précision, suit, comme s'il était fusible, toutes les sinuosités du contour. Une telle œuvre semble nous introduire dans un monde nouveau, un monde qui aime passionnément la couleur, à qui l'or même semble terne, s'il n'est relevé par les pierres précieuses.

Pendant près de deux cents ans l'épée de Childéric demeura une œuvre unique, c'est-à-dire une simple curiosité. Mais au XIXe siècle, les découvertes analogues se multiplièrent. En 1842 on trouva à Pouan, entre Arcis-sur-Aube et Méry-sur-Seine, une tombe qui contenait un collier d'or massif, un bracelet, un anneau, une épée, un long couteau. La poignée de l'épée et le manche du couteau étaient décorés de pierres rouges cloisonnées d'or. Pour la première fois on découvrait une œuvre d'orfèvrerie semblable à l'épée de Childéric. Quel était le guerrier enseveli dans la tombe de Pouan? Un vieux mot germanique, gravé sur l'anneau, fit croire, non sans raison, que le tombeau était celui de quelque chef barbare, contemporain de Childéric.

En 1854, on vit apparaître en Italie une véritable merveille. Des terrassiers trouvèrent dans le canal de Ravenne une garni-

ture de cuirasse faite de réseaux d'or aux mailles fines où des grenats étaient emprisonnés. Rien d'aussi parfait n'avait encore été découvert. Un curieux ornement semblait dater ce chef-d'œuvre : une des bordures était faite d'une suite de triangles surmontés d'un cercle, motif étrange, mais non pas unique, car on le retrouve pareil à la frise du tombeau de Théodoric à Ravenne. Cette garniture de cuirasse était donc un monument de la domination des Ostrogoths en Italie. Qui sait, ajoutèrent quelques érudits (car les savants aiment à rêver comme les poètes), si cette magnifique armure n'était pas celle de Théodoric lui-même, arrachée à son tombeau? La légende populaire se souvenait que le tombeau de Ravenne avait été violé, et on raconta longtemps que les démons avaient emporté le corps du prince hérétique pour le jeter dans le volcan de Lipari, une des bouches de l'enfer.

Quelques années après, en 1858, un Français établi à Tolède trouva, non loin de la ville, près d'une source appelée la Fuente de Guarrazar un trésor qui ressemblait à ceux dont parlent les contes. Dans la cachette brillaient neuf couronnes d'or ornées de pierres précieuses : à l'une de ces couronnes des lettres d'or étaient suspendues et formaient le nom de Receswinthus, qui fut roi des Wisigoths d'Espagne de 649 à 672. Ce fut probablement au siècle suivant, au moment de l'invasion arabe, que ces richesses furent enfouies. La France, on le sait, acheta le trésor de Guarrazar qui est la plus rare merveille du musée de Cluny. Les fouilles entreprises au même endroit, en 1861, firent découvrir trois nouvelles couronnes : l'une d'elles portait en lettres d'or le nom du roi Swinthila, un des prédécesseurs de Receswinthus. Cette fois l'Espagne voulut conserver ces vieux souvenirs de son histoire : elle acheta les trois couronnes qui sont aujourd'hui à l'Armeria de Madrid.

La plus belle de toutes ces couronnes, celle de Receswinthus, est un large cercle d'or orné de saphirs et de perles. Le roi la porta sans doute le jour de son sacre, mais il dut ensuite en faire présent à l'une des basiliques de Tolède. Elle fut alors suspendue au-dessus de l'autre par des chaînes d'or faites de palmettes ajourées, si légères qu'elles frissonnaient au moindre souffle. C'est alors que furent attachées les lettres

aux cloisons d'or décorées de grenat qui portent chacune une pendeloque de saphir bleu pâle. Y eut-il jamais plus poétique couronne? Les lettres de l'inscription, où le grenat se marie à l'or, attestent, ce semble, l'origine germanique du trésor de Guarrazar.

Ainsi, dans tous les pays que les Germains avaient envahis, une orfèvrerie apparaissait qui semblait porter témoignage de leur génie.

Dès lors, des objets que l'on conservait depuis des siècles dans les trésors des églises, sans en comprendre le caractère, révélèrent tout d'un coup leur secret.

L'antique église Saint-Maurice d'Agaune dans le Valais, la vieille abbaye de la Bourgogne transjuranne élevée sur le tombeau des martyrs de la légion thébaine, le sanctuaire vénéré où les rois Burgondes allaient prendre la lance de saint Maurice, garde précieusement, parmi beaucoup d'autres richesses, un merveilleux petit reliquaire qui semble avoir été ramené du fond d'un fleuve avec un filet d'or. Le filet l'enveloppe tout entier et des pierres précieuses sont prises dans ses mailles. L'œuvre parut longtemps unique, mais la présence du grenat cloisonné en fit deviner l'origine et la rattacha au groupe des monuments germaniques.

En Italie, à Monza, la ville sainte où les rois Lombards étaient couronnés du bandeau de fer forgé avec un clou de la Passion, la cathédrale garde encore aujourd'hui une couverture d'évangéliaire donnée par la reine Théodelinde au commencement du VIIe siècle. C'est une couverture d'or traversée par une croix ; des perles et des camées la décorent. La bordure est d'un art très délicat : elle est faite de cercles entrelacés — fragile broderie jetée sur le fond d'or — et d'une ligne de grenats cloisonnés. A quel art, à quel peuple attribuer cette belle œuvre? La découverte des couronnes de Guarrazar fut un trait de lumière : on reconnut que la bordure de la couronne était pareille à celle de la couverture de l'évangéliaire ; les grenats cloisonnés étaient d'ailleurs une marque d'origine. Désormais, la belle reliure de Théodelinde passa pour un des chefs-d'œuvre de l'orfèvrerie germanique.

D'autres trouvailles vinrent augmenter le nombre de ces objets désormais faciles à classer. On en découvrit en Angle-

terre dans les tombeaux anglo-saxons et jusqu'en Afrique dans les tombeaux vandales.

Une conclusion semblait donc s'imposer aux érudits : il y avait eu un art barbare de l'essence la plus rare. Ces Germains qu'on avait crus étrangers à toute culture étaient au contraire des artistes raffinés ; les peuples du Nord avaient une esthétique digne d'être opposée à celle des Grecs et des Latins. Restait à savoir où cet art décoratif était né. Les érudits allemands se prononcèrent pour la vallée du Rhin ; le Rhin n'était-il pas le fleuve inspirateur, le père de l'art et de la poésie allemande?

Mais bientôt de nouvelles découvertes vinrent obliger à modifier un système si flatteur pour l'orgueil allemand. On trouva d'autres trésors qui invitèrent les archéologues à tourner les yeux du côté de l'Orient. Ces trésors jalonnaient une route qui allait se perdre dans l'inconnu, bien loin de la Germanie. En Hongrie, à Zsilagy-Somlo, reparurent des médaillons d'empereurs romains entourés d'un cloisonné de grenats, tout à fait étranger à l'art classique. C'était sans doute le butin de quelque victoire qu'un orfèvre barbare avait encadré à sa manière.

Plus loin encore la Roumanie livra le fameux trésor de Pétrossa, aujourd'hui au musée de Bucarest. C'était, entre autres choses, un épervier d'or, dont les plumes stylisées formaient autant de cloisons où un grenat était enchâssé. C'était surtout un vase octogonal, œuvre légère, aérienne, faite d'un réseau d'or qui enfermait du cristal taillé et des pierres de couleur : le vin brillait jadis au travers de cette coupe d'or et de diamant. Les deux anses étaient deux guépards mouchetés de grenat. Art charmant, nouveau par ses formes, mais non par sa technique, tout voisin, en somme, de l'art des couronnes de Guarrazar et du reliquaire de Saint-Maurice.

Bien plus loin que la Roumanie, les tombeaux de la Russie du Sud et de la Crimée ont livré des objets pareils à ceux que nous connaissons. On a retiré des catacombes de Kertch, l'antique Panticapée, des épées semblables à la fameuse épée de Childéric : la poignée et le fourreau sont décorés de grenats taillés avec la même précision, enchâssés dans l'or avec le même soin. Les bijoux « germaniques » sont si nombreux en

Crimée qu'il semblait que l'on eût enfin découvert le lieu d'origine de l'orfèvrerie barbare. On rappela que les Goths avaient vécu longtemps au bord de la mer Noire. C'est là que dans ces pays d'antique civilisation, où s'élevaient encore des villes grecques, Olbia, Panticapée, ils avaient reçu l'étincelle et créé l'art que nous admirons. Ce sont les Goths qui, chassés de la Russie méridionale par la grande invasion des Huns en 376, avaient abandonné le long de leur route ces trésors que l'on retrouve aujourd'hui en Roumanie, en Hongrie, le long du Danube. Ce sont les Goths qui avaient enseigné aux autres Barbares cet art délicat de l'orfèvrerie cloisonnée dont ils étaient les inventeurs ; c'est à leur école que les Francs, les Burgondes, les Anglo-Saxons, les Lombards avaient appris à ciseler les bijoux qu'ils emportaient avec eux dans leurs tombeaux. Parmi les peuples germaniques, le peuple goth devenait donc le peuple élu : il avait reçu en partage le génie de l'art. Il avait créé l'art décoratif le plus original que le monde ait vu depuis les Grecs, un art qui avait conquis l'Europe, et cet art méritait plus que jamais le nom de germanique.

Beau triomphe pour l'érudition allemande et pour le génie allemand, mais qui devait être de courte durée. En 1870, on trouva près de Mayence une boucle de ceinturon, ornée d'un cloisonné de grenats, qui est aujourd'hui au musée de Wiesbaden. On accorda d'abord peu d'attention à cette découverte, mais bientôt on s'aperçut que c'était la pièce capitale du procès. Ce bijou, en effet, est pareil aux bijoux « germaniques » ; le même réseau d'or enchâsse les mêmes grenats ; mais il porte une inscription , et cette inscription est en caractères pehlvi. On y lit le nom du roi Artaxerxès, et la forme des lettres indique le troisième siècle après Jésus-Christ. Ainsi cette boucle de ceinturon, qu'à première vue on pouvait croire germanique, est l'œuvre d'un orfèvre persan. On aperçut tout à coup la vérité. L'orfèvrerie qu'on croyait barbare était persane ; c'est en Perse qu'était né le procédé raffiné de la verroterie cloisonnée.

Tout s'éclairait soudain. Ce merveilleux petit vase octogonal de Petrossa, fait d'un filigrane d'or et de pierres de couleur, on trouvait son modèle dans l'art de la Perse Sassanide. Le cabinet des médailles possède une admirable coupe persane

qui lui vient du trésor de Saint-Denis. C'est une coupe singulière, un véritable réseau d'or, dont les mailles, alternativement rondes et carrées, sont remplies par des disques de verre taillé. La bordure est une couronne de petites pierres oranges, encastrées dans l'or. Au centre, sur un médaillon de cristal de roche, l'image du roi Chosroès est gravée. Voilà ce qu'était l'orfèvrerie à la cour des rois Sassanides ; voilà une épave des fabuleux trésors de Ctésiphon. N'est-il pas évident maintenant que la coupe de Pétrossa n'est qu'une copie d'un modèle persan : copie très fidèle, à ce qu'il semble, car le guépard des anses est un animal de la Perse, un chat sauvage apprivoisé pour la chasse.

Ainsi, cette poétique orfèvrerie, où la pierre colorée exalte l'or, c'est la Perse qui l'a inventée. Ce sens profond de la couleur, cette chaude harmonie, cette flamme, c'est le génie de l'Orient.Nous sommes là au foyer : c'est de là que les arts de la couleur ont rayonné sur l'Europe et sur l'Asie. Comment le Germain, dans ses tourbières, sous son ciel bas, eût-il pu seulement imaginer ces splendeurs? Le Goth, qui s'était approché de la mer Noire, entrevit de loin le génie de la Perse. Les marchands qui abordaient dans les ports de la Chersonèse, lui apportaient les produits de l'Asie. Les derniers orfèvres grecs d'Olbia et de Panticapée furent sans doute les premiers maîtres des Barbares, leur apprirent à imiter les chefs-d'œuvre persans. Ce sont les Goths, comme il est naturel, qui ont fait connaître au monde barbare, l'orfèvrerie de la Perse; ils en ont emporté le secret dans leurs migrations vers l'Ouest. Mais, à mesure qu'elles s'éloignent de l'Orient, les œuvres perdent quelque chose de leur perfection. Le grenat, qui venait d'Asie, est remplacé par du verre rouge avivé par un paillon d'or. Si bien qu'on peut se demander si des œuvres aussi parfaites que l'épée de Childéric ne viennent pas directement de l'Orient. On peut hésiter entre la Perse et Constantinople, car les orfèvres byzantins avaient reçu eux aussi des orfèvres persans la pratique de l'orfèvrerie cloisonnée : le reliquaire que l'empereur Justin envoya à sainte Radegonde et qui est conservé à Poitiers nous en donne la preuve.

Ainsi, dès que les Germains apparaissent dans l'histoire de l'art, ils s'y montrent comme des imitateurs ; ce sera, à travers les siècles, leur caractère indélébile.

L'érudition allemande finira par avouer, que dis-je? elle avoue déjà que ces chefs-d'œuvre de l'orfèvrerie cloisonnée sont d'essence orientale[1]. Mais, il y a dans les tombeaux barbares des objets plus modestes, fibules, bracelets, boucles d'oreille, où elle s'obstinera longtemps encore à reconnaître le pur génie allemand. Dans un récent dictionnaire que ses archéologues ont consacré aux antiquités germaniques, ils célèbrent encore le caractère profondément national de la parure du guerrier et de sa compagne. Sur ce point, la vérité mettra sans doute plus longtemps à triompher en Allemagne, mais ailleurs elle éclate déjà à tous les yeux.

Les érudits allemands ont eu longtemps les apparences pour eux. Il est certain que les objets que l'on retire des tombes franques, burgondes, wisigothiques, lombardes sont d'une étonnante originalité. On y rencontre des fibules en demi-cercle, ornées de cinq appendices, qui les font ressembler à des mains ouvertes ; d'autres sont décorées de têtes d'oiseaux de proie au bec énorme ; dans des plaques ajourées sont découpés des monstres ; des bracelets ont la forme de dragons ; sur des boucles de ceinturons des serpents s'entrelacent. N'est-ce pas là l'art germanique à l'état pur? Courajod l'a cru. Dans ces monstres, dans ces entrelacs, Courajod entrevoyait des abîmes. C'était le libre génie germanique s'opposant à l'art classique emprisonné dans ses formules mortes ; c'était la fantaisie en face de la règle. Les hommes qui avaient créé cet étonnant décor avaient un admirable tempérament artistique ; on pouvait attendre d'eux toutes les rénovations.

Lorsque Courajod exaltait ainsi le génie barbare, on connaissait à peine chez nous les recherches que les savants russes poursuivaient depuis quelques années dans les nécropoles de la Russie du Sud et de la Sibérie. Leurs découvertes, qui enrichissent aujourd'hui le musée de l'Ermitage, nous ont révélé un monde nouveau. Nous avons vu surgir des steppes de l'Asie une civilisation devant laquelle le prétendu génie germanique s'est éclipsé. Ces parures, ces monstres, ces motifs « germa-

1. Dans une histoire de l'orfèvrerie qui a paru en Allemagne il y a trois ans, l'auteur émet l'hypothèse que les couronnes de Guarrazar pourraient être l'œuvre non d'orfèvres wisigoths, mais d'artistes venus directement de l'Orient. L'Allemagne commence donc à douter du génie barbare.

niques », on les retrouvait dans la Russie du Sud, dans le Caucase, dans toute la Sibérie, jusqu'à Tomsk, jusqu'aux monts Altaï. Le vieux monde scythique nous était rendu, ce monde immense, plein de mystère, qui fascinait Eschyle, qui passionnait Hérédote. Sur les Scythes, les Grecs ne répétaient guère que des légendes, mais des légendes qui avaient un sens. Ils savaient que la Scythie était le pays de l'or et ils racontaient que les griffons y défendaient contre les Arimaspes les trésors cachés : fable où s'entrevoit une vérité. Les Scythes, qui connaissaient les mines de l'Oural, aimaient à se couvrir d'or, et chez eux l'orfèvrerie fut l'art par excellence. Les parures scythiques que nous rendent les *Kourganes*, les tertres funéraires de la steppe, sont d'une richesse à faire pâlir toutes les petites magnificences de l'Occident. Les bijoux sont d'or massif ; on y voit ciselés les animaux qui parcourent le grand désert asiatique : le bouquetin aux cornes énormes, le cheval, le vautour, le tigre. Mais parfois aussi ce sont des êtres sans nom, dragons enroulés, longs félins. Si originaux qu'aient pu être les orfèvres scythiques, ils eurent des maîtres, et ces maîtres on les devine. Les animaux affrontés des deux côtés de l'arbre de vie, les lions stylisés où s'incrustent des grenats nous ramènent au berceau des arts asiatiques, à la Perse. Les monstres scythiques ressemblent aux monstres de la Chine et aux monstres de l'Inde; c'est que les uns et les autres ont la même origine.

Toutes ces découvertes sont récentes, l'avenir les multipliera. Mais dès maintenant nous entrevoyons une grande vérité : c'est que l'art que nous appelions germanique, auquel nous donnions ce nom étroit, est né à mille lieues de la Germanie, dans les steppes asiatiques, au delà de l'Araxe et de l'Oxus. Un large souffle nous vient des solitudes sibériennes ; auprès de ces espaces infinis, qu'est-ce que le monde des Germains? Qu'est-ce que leur art? sinon une timide, une monotone imitation de l'art antique de l'Asie.

Les exemples sont déjà assez nombreux et assez frappants pour que le doute soit impossible. Donnons-en quelques-uns.

On rencontre assez souvent dans les tombeaux barbares de la France, de l'Angleterre et de l'Italie, une fibule en forme d'oiseau. C'est un oiseau toujours pareil, au bec puissant, à l'œil

énorme. Parfois la tête seule de l'oiseau apparaît : elle décore une boucle de ceinturon, elle fait saillie sur les côtés d'une grande fibule et s'y répète plusieurs fois. L'oiseau semble être un des motifs favoris de l'art des Germains. Mais ici, comme partout, les Germains n'ont su qu'imiter. Dès les temps les plus antiques, la tête d'oiseau apparaît en Sibérie à la poignée des épées. La gaine de bronze d'un couteau trouvée à Krasnoiavsk, dans la tranchée du transibérien, est décorée d'une suite de têtes d'oiseaux en saillie, qui ressemblent trait pour trait à celles des fibules germaniques [1]. L'oiseau de proie, dont les artistes sibériens ont stylisé pour des siècles l'œil rond et le bec recourbé est très probablement le faucon. Dans l'immensité des steppes, océan de fleurs au printemps, désert aride en été, le suprême plaisir du nomade a toujours été la chasse rapide, vertigineuse, la chasse au faucon. Le faucon est l'oiseau noble, dont le guerrier orne, comme d'un blason, la poignée de son épée, l'agrafe de son manteau. Ces formes, jadis vivantes, elles sont devenues au cours des siècles, des lignes mortes, de simples arabesques que le Germain reproduit sans les comprendre.

Bien loin que l'art des Germains soit jeune, libre, spontané, il est au contraire sénile, routinier, mécanique. Les orfèvres sibériens avaient imaginé, en s'inspirant eux-mêmes de modèles persans, de grandes plaques d'or à jour décorées d'animaux. Les Scythes les attachaient sur leur poitrine ou les suspendaient aux flancs de leurs chevaux, car le cheval était aussi magnifique que son cavalier. Le musée de l'Ermitage, avec ses richesses, illustre le passage de Strabon, où il nous représente les Massagètes et leurs chevaux couverts d'or. A mesure que l'art scythique s'éloigne de son berceau, il perd de sa magnificence ; au nord du Caucase, dans la Russie du Sud, les plaques d'or se métamorphosent en plaques de bronze, les lignes s'amollissent, les animaux se découpent sans fierté. Les Germains reçurent de l'Orient la plaque ajourée ; ils la copièrent, mais la rendirent informe. Ces plaques de bronze sont assez fréquentes dans les tombeaux : à peine peut-on dire quel animal elles représentent ; on y distingue

1. Voir à ce sujet l'intéressant mémoire du baron de Baye : *Mémoires de la Société des Antiquaires de France*, 1901.

parfois une sorte de griffon oriental qui ramène l'imagination vers l'Asie.

Une des pièces les plus riches de la parure scythique est le bracelet. Il est d'or massif, et fait, presque toujours, de deux monstres affrontés, à la gueule menaçante. Des pierres de couleur font briller les yeux, animent les oreilles, les narines, diaprent le corps tout entier. Partout, dans le bijou du nomade asiatique se retrouve l'image de la bête féroce, le seul être de la création pour lequel il semble avoir du respect. Ces farouches bracelets, nous les retrouvons dans les tombes germaniques, mais appauvris, dégénérés. Ils ne sont plus en or, mais en argent, et plus souvent encore en bronze. Les deux têtes de monstres sont devenues presque méconnaissables : il faut beaucoup d'attention pour discerner, dans ce capricieux décor, des yeux, des oreilles, des dents. Mais si les formes sont gauchement reproduites, en revanche les incrustations de pierres de couleur sont fidèlement imitées et conservent quelque caractère à ces médiocres copies. On sent quel ridicule il y aurait, à propos de ces monstres, à parler de l'imagination germanique, à célébrer, comme on faisait jadis, ce génie de l'étrange, ce romantisme des peuples du Nord, auquel nous devrions les fantastiques créations de l'art roman et de l'art gothique.

Dans l'art décoratif que les Germains ont reçu de l'Asie, tout n'est pas monstrueux et sauvage. Certains bijoux féminins trouvés dans les tombes barbares de la Picardie et de la Charente sont, au contraire, d'une grâce achevée. Ce sont, par exemple, des boucles d'oreille faites d'un cercle auquel s'attache un petit polyèdre, une sorte de fine cristallisation de pierres taillées, enchâssées dans l'or. D'autres fois, à l'anneau au lieu d'un polyèdre, une petite grappe de globules d'or est suspendue, gracieuse fantaisie d'enfant. Si les orfèvres germains ont imaginé ces minuscules chefs-d'œuvre, il faut avouer qu'ils ont reçu le don des fées. Mais comment croire encore au génie germanique, quand on sait que des boucles d'oreille semblables ont été recueillies dans les tombeaux du Caucase ; quand on apprend qu'aujourd'hui encore les bijoutiers nomades des steppes sibériennes suspendent aux boucles d'oreille des pyramides de granules d'or.

Ainsi, à quelque objet que l'on s'attache, on en retrouve toujours les modèles dans l'antique Scythie, ou sur les routes du Caucase, par où les inventions de l'Asie sont entrées en Europe. C'est dans le Caucase que l'on découvre pour la première fois la boucle de ceinturon, décorée de stries, qui reparaît pareille dans les tombes des Barbares de la Gaule. C'est dans le Caucase, c'est dans la Russie du Sud qu'apparaît la fameuse fibule en demi-cercle avec ses cinq appendices en forme de doigts. Mais c'est chez les Scythes qu'elle a dû naître. Souvent, en effet, ces cinq appendices sont cinq têtes d'oiseaux et nous reconnaissons soudain avec étonnement l'étrange auréole de têtes d'oiseaux que les orfèvres scythes cisèlent souvent au-dessus de la tête de leur monstrueux élan mythologique. La fibule à tête d'oiseau des Germains est le dernier souvenir d'une antique religion scythique [1].

Il est probable que les Goths établis en Crimée connurent les premiers cette grande industrie asiatique, comme ils avaient connu les premiers l'orfèvrerie cloisonnée de la Perse. Les Goths ont contribué, pour leur part, à répandre en Occident l'art décoratif de l'Asie. Dès maintenant, nous voyons clairement qu'ils n'ont rien inventé. Chaque découverte nouvelle faite sur le sol de l'antique Scythie enlève aux Germains la part de création qu'ils s'étaient injustement attribuée.

Cet art que les Barbares ont apporté en Gaule, et qui leur appartient si peu, n'est pas resté tout à fait immuable. Mais, loin d'avoir été un ferment de progrès, un principe de rénovation, comme le croyait Courajod, il a, au contraire, subi les influences d'un milieu nouveau. Dans les régions occupées par les Burgondes, par exemple, dans la vallée du Rhône et de la Saône, les plaques de ceinturons sont souvent décorées d'une image religieuse. On y voit Daniel dans la fosse aux lions. Chez les Wisigoths, ces mêmes plaques nous montrent la croix grecque et l'étoile à six rais, c'est-à-dire le décor syrien adopté par la Gaule chrétienne. L'entrelac, la tresse capricieuse, dont Courajod a tant parlé, où il découvrait le lyrisme intérieur, le rêve indéfini des Germains, n'apparaissent pas dans les plaques les plus anciennes, ne deviennent fré-

1. C'est M. Salomon Reinach qui a fait ces rapprochements dans la *Revue archéologique*, 1901.

quents qu'aux approches de l'âge carolingien. L'entrelac des ceinturons barbares n'a absolument rien de germanique : il se rattache à l'art classique par l'intermédiaire des manuscrits coptes et syriens qui donnaient alors des modèles, à tous les arts décoratifs de la Gaule. D'ailleurs, la plupart de ces ceinturons et de ces fibules doivent être l'œuvre d'orfèvres gallo-romains, car les Gallo-Romains avaient adopté, eux aussi, cette parure nouvelle. De là, la singulière erreur des érudits qui s'imaginent, par le nombre des cimetières qui donnent des fibules et des boucles de ceinturon, pouvoir reconnaître la densité de la population germanique. Les sépultures des Gallo-Romains ne différaient pas alors de celles des Barbares.

Ainsi, ce qui sort de ces tombeaux que nos archéologues fouillent avec tant de piété, ce n'est pas, comme ils l'ont cru longtemps, le génie germanique, c'est le génie de l'Asie.

III

Les érudits qui avaient proclamé germanique l'art des tombeaux barbares, ne pouvaient manquer de retrouver dans le décor des manuscrits mérovingiens la marque des envahisseurs. Le Germain avait tout renouvelé ; un art nouveau commençait avec lui.

Les miniatures des manuscrits mérovingiens se réduisent presque toujours à des lettres initiales qui sont les plus singulières du monde. Des animaux contournés, affrontés, associés à des hampes d'entrelacs forment des majuscules : un ibis se recourbe en S, un quadrupède en luttant avec un serpent devient un D majuscule, deux poissons dessinent un A. Étranges par leurs formes, ces lettres le sont encore par leur couleur ; elles sont enluminées de tons vifs, rouge, vert, jaune safran, juxtaposés en petits compartiments irréguliers. Tous les manuscrits des temps mérovingiens, qu'ils soient originaires de la Gaule franque, de la Gaule wisigothique ou de l'Italie lombarde ont, à quelques nuances près, les mêmes caractères.

D'où pouvait venir un art si original sinon des Germains? N'y retrouvait-on pas leur fantaisie, leur goût de l'étrange, leur amour des couleurs vives? N'était-il pas évident qu'un système décoratif si nouveau, si étranger au génie classique, ne pouvait être que leur œuvre?

Un manuscrit arménien suggéra aux érudits leurs premiers doutes. On y rencontrait des majuscules faites d'oiseaux qui offraient la plus singulière ressemblance avec les initiales mérovingiennes. Le manuscrit arménien était, il est vrai, d'une époque déjà avancée du moyen âge; mais, comme on voyait en Arménie les formes les plus antiques se perpétuer pendant des siècles, on pouvait supposer que ce type d'initiales remontait très haut en Orient.

En 1903, M. Kondakoff découvrit au Sinaï, dans la bibliothèque du fameux monastère, des manuscrits grecs presque contemporains de nos manuscrits mérovingiens, dont les majuscules étaient identiques. Mêmes oiseaux, mêmes poissons dessinant des initiales, mêmes hampes tressées, mêmes couleurs vives posées les unes à côté des autres comme des émaux. Bientôt, les manuscrits coptes de l'Égypte montrèrent, eux aussi, avec moins de richesse, leurs majuscules animales, leurs cordelettes tressées. On commença alors à comprendre que l'art si étrange des manuscrits mérovingiens n'était pas autre chose que l'art décoratif des chrétiens d'Orient.

Si l'on reprend, guidé par cette lumière nouvelle, l'étude des manuscrits de la Bibliothèque nationale, on voit les preuves se multiplier. On s'étonne d'abord qu'on ait pu si longtemps attribuer à l'art germanique des animaux étrangers à nos climats et tous originaires de l'Orient : tigre, guépard, ibis, paon, perroquet, gypaète aux ailes grandes ouvertes. Tel petit détail, jadis inaperçu, devient révélateur. Voici un commentaire de Cassiodore sur les Psaumes qui remonte au VIIe siècle et qui fut longtemps conservé à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. A côté des majuscules animales du type consacré, il en est une qui est faite d'un simple cercle auquel une croix est suspendue. Quiconque est un peu familier avec l'art de l'antique Égypte reconnaît, au premier coup d'œil, la croix ansée à peine modifiée. Dans un bas-relief du temple de Louqsor des génies apportent la croix ansée au jeune roi

Aménophis qui vient de naître. La croix ansée est un emblème mystérieux qui signifie force, bonheur, immortalité. L'Égypte chrétienne ne renonça pas à la croix ansée ; elle y vit sans doute une préfigure de la croix. Les stèles funéraires des chrétiens d'Égypte montrent parfois, au-dessous du chrisme, la croix ansée. Cette croix égyptienne nous la retrouvons dans notre manuscrit de Cassiodore. Qu'en conclure? sinon que le manuscrit latin s'inspire du décor d'un manuscrit venu d'Égypte.

Voici un autre manuscrit de la Bibliothèque nationale, une traduction latine du médecin grec Oribase. En tournant les pages, on découvre parmi les majuscules que nous connaissons un ornement singulier : quatre poissons réunis par la bouche sont enfermés dans un cercle et dessinent une sorte d'étoile. Où trouver quelque chose de pareil? Dans l'Égypte pharaonique. Une poterie publiée par M. Maspéro nous montre pour la première fois des poissons réunis par la bouche et disposés en étoile. Ce vieux motif a traversé les siècles, et les Égyptiens devenus chrétiens l'ont transmis à l'Occident.

Voici enfin un des manuscrits les plus célèbres de la Bibliothèque nationale, le *Sacramentaire* de Gellone. Il vient du Midi, de cette fameuse abbaye de Gellone, où un héros d'épopée, Guillaume de Gellone, passa ses derniers jours. Le caractère oriental du manuscrit est frappant. Je ne parle pas des majuscules faites d'animaux de l'Orient, guépards, paons ; gypaètes, ibis, représentés avec une vérité qui suppose un modèle. Sur une page nous découvrons une véritable marque d'origine : un ornement fait de quatre poissons réunis par la tête. Plusieurs motifs du manuscrit se retrouvent pareils sur les étoffes que nous livrent depuis quelques années les nécropoles d'Antinoé ou celles d'Akhmim, l'ancienne Panopolis : des cœurs superposés forment des bordures, des canards s'affrontent des deux côtés d'un fleuron. Mais, mieux que tout le reste peut-être, une image étrange, monstrueuse, ramène notre pensée vers l'Égypte. Deux évangélistes ont été représentés avec des têtes d'animaux : saint Jean avec une tête d'aigle, saint Luc avec une tête de bœuf. L'évangéliste et son symbole ne font plus qu'un. On croirait voir Horus avec sa tête de faucon et la déesse Hathor avec sa tête de génisse.

De pareilles figures n'ont pu être imaginées que dans un pays où ce mélange de la nature humaine et de la nature animale était sans cesse sous les yeux de tous et ne choquait personne ; c'est dire qu'elles n'ont pu être conçues qu'en Égypte. Les fouilles, il est vrai, ne nous ont pas encore rendu les prototypes de ces singuliers évangélistes ; mais comment s'en étonner? C'est d'hier seulement que date l'exploration méthodique des antiquités chrétiennes de la vallée du Nil. Les évangélistes à têtes d'animaux se retrouvent de bonne heure dans l'art de l'Irlande : or, les monastères de l'Irlande ont été, nous le savons, en rapport avec les monastères de l'Orient, et les manuscrits irlandais laissent entrevoir, sous l'éblouissante originalité du décor, les modèles orientaux dont ils s'inspirent.

Ces quelques rapprochements, qu'il serait facile de multiplier, suffisent à prouver que l'art des manuscrits mérovingiens est de pure essence orientale. On ne saurait en être surpris, quand on se souvient que les fondateurs de quelques-uns des premiers monastères de la Gaule allèrent étudier la vie monastique en Orient. Jean Cassien, qui fonda Saint-Victor de Marseille, avait vécu dans la Thébaïde avec les moines d'Egypte; saint Caprais et saint Honorat qui fondèrent Lérins, revenaient d'Orient d'où ils rapportaient la règle de saint Pacôme. L'admiration qu'inspiraient les moines orientaux, les voyages continuels des pélerins, les relations de monastère à monastère, aident à comprendre cette rapide diffusion de l'art de l'Égypte, du Sinaï, de la Palestine. Les résultats sont sous nos yeux. Dans nos manuscrits mérovingiens, il n'y a pas un atome de génie germanique. Les tons vifs qui se juxtaposent, comme les couleurs des étoffes égyptiennes et des émaux persans, cet ingénieux décor fait d'animaux contournés en masjuscules, ce n'est pas là la fantaisie du Barbare, mais celle des races orientales affinées par des siècles de culture. Dans ce triste monde mérovingien, où la lumière semble baisser, on est étonné de trouver dans les manuscrits tant de couleur, tant de splendeur dans les bijoux : nous savons maintenant que cet éclat n'est qu'un lointain reflet de l'Orient.

IV

C'est ainsi que le fameux « tempérament barbare » s'évanouit devant les faits. En Orient, chaque découverte est un coup porté à l'orgueil germanique. Le Barbare germain, que les historiens allemands avaient doté de toutes les vertus, apparaîtra bientôt dans sa nudité originelle. L'Allemagne lutte contre l'évidence même.

Parmi les causes qu'elle défend, il en est une qui lui est particulièrement chère : elle prétend démontrer l'originalité du génie des Lombards, les derniers envahisseurs de l'Italie. On peut voir dans la Walhalla, à une place d'honneur, Alboin, le chef de ces féroces bandes lombardes, qui passèrent les Alpes en ravageant tout sur leur passage, et en coupant les mains à ceux qu'elles ne massacraient pas [1]. Les Lombards sont censés avoir apporté aux Italiens le génie de l'art décoratif. C'est à eux, à leur fantaisie, à leur goût, à leurs traditions nationales que sont dues ces belles plaques de marbre couvertes d'ingénieux ornements, qui décorent encore aujourd'hui quelques vieilles églises de l'Italie du Nord. Le génie lombard commence à se manifester au VIIIe siècle, et s'épanouit au IXe, car telle est la date de la plupart de ces monuments.

Voilà la thèse qui a été soutenue à plusieurs reprises, et tout récemment encore, avec une étonnante audace d'affirmation. Jamais peut-être la science allemande n'a mis tant d'âpreté à s'emparer du bien d'autrui. C'est peu de chose, ce semble, qu'une dalle couverte d'ornements : mais s'il était prouvé que le génie germanique y a mis son empreinte, on pourrait dire que les Barbares n'ont détruit le vieux monde que pour en créer un nouveau. Ce seraient les Germains qui auraient éveillé l'Italie à l'art ; ils auraient été, comme ils disent avec leurs grosses métaphores, « le levain dans la pâte ». Il ne faut pas qu'une pareille erreur puisse s'accréditer.

Sous les rois lombards les grandes villes de l'Italie du Nord étaient Pavie, Milan, Monza. Ces villes furent des foyers d'art,

1. Alboin est placé, le croirait-on? non loin de Charles Martel et de Pépin le Bref, qui deviennent ainsi pour l'Allemagne des héros nationaux.

mais à peine peuvent-elles nous montrer aujourd'hui quelques-unes de ces belles sculptures décoratives du VIIIe et du IXe siècle, qui revêtaient les autels, les ambons, les baptistères. C'est dans des églises de petites villes, à Albenga, à Vintimille, à Côme, à Cividale de Frioul qu'on les rencontre surtout : le temps les y a mieux respectées. Ces belles dalles sculptées sont tout à fait étrangères au goût classique, mais n'en sont pas moins charmantes. Elles sont généralement couvertes d'un réseau régulier de cercles, de tresses et de nœuds : art abstrait à moitié géométrique qui fait penser à l'art arabe.

Est-ce la fantaisie germanique, comme l'affirme l'Allemagne, qui se joue dans ces méandres? En aucune manière. Il y a trente ans, un archéologue italien, Cattaneo, esprit pénétrant, avait entrevu la vérité. Pour lui, la sculpture lombarde du VIIIe et du IXe siècle était entièrement orientale. On en trouvait en Orient tous les modèles. Telle était la fidélité de l'imitation, qu'il y avait lieu de croire que des Grecs, chassés de leurs pays par la querelle des iconoclastes, étaient venu travailler en Italie. Quelques ingénieux rapprochements entre les œuvres orientales et les œuvres lombardes donnaient à la thèse de Cattaneo une singulière vraisemblance. Mais, il y a trente ans, l'Orient chrétien était encore peu connu ; le beau livre du marquis de Vogüé sur les églises syriennes était presque le seul recueil de documents que l'on pût consulter. Depuis, l'Égypte a commencé à nous ouvrir ses vieux sanctuaires chrétiens, plus passionnants pour nous qu'Abydos ou Karnak, car nous y surprenons l'art du moyen âge à sa source. Dès lors, il est devenu évident à nos yeux que le décor lombard est né en Orient. Il faut donner quelques exemples.

A moitié chemin, entre Memphis et Thèbes, un explorateur français, M. Clédat a découvert, il y a quelques années, à la limite du désert, le monastère de Baouit, enseveli sous les sables. Deux églises, des chapelles couvertes de fresques, des débris de sculpture ont reparu et ressuscité l'Égypte chrétienne du Ve et du VIe siècle. D'étonnantes peintures nous montrent le Christ trônant en majesté au-dessus de ses apôtres, et pareil, six siècles à l'avance, au Christ de nos églises romanes. Ne regardons pas ces peintures, malgré leur intérêt; attachons-nous à des détails, aux encadrements, aux bordures. Une de

ces bordures a pour élément essentiel une suite de cercles que traversent des entrelacs ; ces entrelacs forment une série de nœuds lâches au-dessus des cercles. A Baouit, ce décor est peint. On le retrouve sculpté sur une dalle trouvée dans l'église Saint-Abbondio de Côme : l'analogie est telle, malgré quelques légères différences de détail, qu'il est évident que le sculpteur lombard copiait un modèle oriental.

On rencontre souvent dans l'art lombard, notamment dans un bas-relief de Vintimille, un ornement courant qui ressemble à une suite de 8 entrelacés. Rien de plus simple que cette tresse. C'est pour les érudits allemands l'élément germanique par excellence, un de ces jeux de lignes auquel une race se reconnaît. Or, une des chapelles de Baouit est décorée d'une bordure peinte à fresque où se retrouve pareil le prétendu motif germanique.

On remarque assez fréquemment dans l'art lombard un élégant dessin fait de cercles tressés ensemble et recoupés par des losanges : on voit cette gracieuse broderie à Vintimille, à Côme, à Ravenne. L'Égypte nous montre le même motif deux siècles plus tôt : on le trouve encore à Baouit, et, cette fois, pour que la ressemblance soit complète, il n'est pas peint mais sculpté.

Est-il nécessaire de poursuivre ces rapprochements? Quelques photographies prouveront mieux que toutes nos descriptions l'identité absolue des deux arts. Nous ne saurions les donner ici, et, en attendant, on doit nous croire sur parole.

Les fouilles de Baouit nous ont rendu quelques-uns des prototypes du décor lombard, les fouilles de Sakkara viennent de nous en rendre d'autres. Au milieu de la ville des morts qui domine la plaine où s'élevait Memphis, non loin des sables du Sérapeum, on a découvert un monastère chrétien du ve siècle. Jamais site ne s'harmonisa mieux aux tristesses du christianisme égyptien. Sur tout le cercle de son horizon, le moine n'apercevait que des tombeaux et la tête grise des pyramides millénaires ; le désert lui-même, cette immensité abstraite, qui semble échapper aux lois de l'espace et du temps, devenait pour lui comme le symbole d'une autre vie. C'est là qu'une église, des chapelles, des cellules ont reparu à la lumière, avec leurs fresques, leurs bas-reliefs, leurs chapiteaux. On se croirait encore au temps du grand abbé d'Apa

Jérémie, dont le portrait est peint sur un mur avec le double nimbe des vivants et des morts.

Là aussi on retrouve les entrelacs formant bordure, comme à Baouit, mais on en voit d'une autre espèce. Au lieu de cercles entrelacés, une bordure nous montre des carrés entrelacés ornés d'une croix à leur centre. C'est là un motif qu'on rencontre plus d'une fois dans l'art lombard et dont on trouve des exemples à Milan et à Grado. Parmi les morceaux sculptés découverts à Sakkara, rien n'est plus beau que certains chapiteaux : ils sont comme enveloppés d'entrelacs dessinant des cercles, et au milieu de ces cercles de grandes feuilles s'épanouissent. On croirait voir les corbeilles tressées par les Pères du désert, emplies de la verdure des oasis. Or, il y a à Saint-Ambroise de Milan des chapiteaux qui sont presque identiques. On y retrouve le réseau de cercles entrelacés que de larges feuilles décorent ; mais ces massifs chapiteaux de Saint-Ambroise n'ont plus la forme élégante de corbeilles.

L'Égypte nous a donc rendu les prototypes principaux du décor lombard. Quand les modèles manquent en Égypte, on les retrouve en Syrie. Une dalle lombarde de Vintimille est couverte de cercles entrelacés : ces cercles sont décorés alternativement par une marguerite à huit pétales, et par une sorte d'hélice ou « soleil tournant ». D'où viennent ces motifs? Ils sont tout à fait étrangers à l'art classique, et on pourrait croire qu'ils ont été imaginés par les Lombards, si on ne connaissait les églises de Syrie. Ces églises, que le marquis de Vogüé nous a révélées, s'élèvent dans la solitude de la région d'Antioche. Elles sont restées abandonnées depuis l'invasion arabe, c'est-à-dire depuis le VIIe siècle. De fines sculptures décorent leur linteau. Or, la marguerite à huit pétales enfermée dans un cercle se voit au linteau de l'église de Béhio, l'hélice au linteau de l'église de Moudjeleia. La marguerite et l'hélice sont nées en Asie, et la Syrie les a empruntées aux plus vieilles civilisations asiatiques. La marguerite orne les palais de Ninive et de Suse ; l'hélice, image du soleil en mouvement, décore les monuments de la Phénicie.

Que l'on décompose le décor lombard en ses éléments, il n'en est pas un seul qu'on ne retrouve en Orient. La croix couverte d'entrelacs de Saint-Abbondio de Côme se voit

pareille dans les manuscrits syriaques de la Bibliothèque nationale. La croix d'assise, dont la double racine semble engendrer deux arbres, se retrouve sur un sarcophage chrétien du musée de Constantinople. Le beau paon de Brescia qui s'avance au milieu des pampres a son modèle au linteau de l'église de Dana en Syrie.

Ce n'est donc pas seulement l'Égypte, c'est l'Orient tout entier qui a fourni des modèles à la Lombardie. Car, en Orient, de l'Égypte à l'Arménie, le même art décoratif a régné. On retrouve dans les églises arméniennes le décor d'entrelacs de Baouit et de Sakkara. L'Orient chrétien a donc créé, entre le IVe et le VIIe siècle, un art décoratif magnifique que l'Occident a reçu et dont il a vécu jusqu'à la fin de l'âge carolingien, et même au delà. Les Arabes, eux aussi, se sont mis à l'école de l'Orient chrétien après l'avoir vaincu : de là, des ressemblances entre le décor arabe et le décor lombard. De là, surtout des ressemblances de technique. La sculpture orientale diffère profondément de la sculpture classique : elle ne modèle pas les formes, elle les grave à plat sur la pierre ; elle les pose comme une dentelle claire sur un fond sombre. Cette sculpture sans relief qui fut celle de l'Orient, a été aussi celle des Lombards et des Arabes.

On voit que dans les sculptures que nous appelons lombardes, la part d'invention des Lombards se réduit exactement à rien. Est-ce à dire que Cattaneo ait raison quand il soutient que toutes les sculptures de la Lombardie ont été exécutées par des Grecs venus d'Orient? Assurément non. Les Grecs ont fourni les modèles mais ce sont des Italiens qui les ont copiés. Les faits d'ailleurs démentent la doctrine de Cattaneo, un ciborium de Saint-Georges de Valpolicella près de Vérone nous fait connaître, par une inscription, les noms des trois maîtres qui l'exécutèrent : ils s'appelaient Ursus, Juventinus et Juvianus. Ce ne sont pas des noms grecs.

Des raisons commerciales expliquent peut-être pourquoi la Lombardie, la partie la plus riche de l'Italie, a noué alors des relations si étroites avec l'Orient. Il est certain, en tout cas, que la Lombardie est un des points de l'Europe où les influences orientales ont été le plus profondes. L'étude de l'architecture lombarde en donnerait la preuve, mais ce que nous avons dit de la sculpture pourra paraître assez convain-

cant. La sculpture du VIIIe et du IXe siècle semble avoir eu, en Lombardie, son vrai foyer ; elle n'abonde en effet qu'en Lombardie et dans les pays voisins de la Lombardie, par exemple dans l'Italie centrale qui appartenait alors en grande partie aux Lombards. Dès le temps de Charlemagne les artistes de l'Italie du Nord paraissent avoir commencé leurs migrations en suivant les routes romaines. Ils entrèrent en Suisse par la route antique du Splügen au Rhin, la route que suivront plus tard les empereurs d'Allemagne quand ils iront à Monza ceindre la couronne de fer; ils laissèrent à Coïre, à Dissentis, à Schœnis, comme des traces de leur passage, des chancels de marbre couverts d'entrelacs. Du côté de l'Est, ils suivirent par Aquilée la route de l'Istrie et de la Dalmatie et sculptèrent, à chacune de leurs étapes, un ambon, une clôture de chœur, un ciborium. Du côté de l'Ouest, ils entrèrent en Provence par Albenga, Vintimille et la route de la mer; à Vence et à Marseille, des dalles historiées témoignent de leur passage. De Marseille, ils remontèrent la vallée du Rhône, et d'Avignon à Vienne, de Vienne à Genève, on peut retrouver leurs traces à leurs œuvres. Il est significatif que le reste de la France ne nous offre que trois ou quatre exemples de ces dalles revêtues d'entrelacs.

La sculpture a donc rayonné de la Lombardie, mais cette sculpture, nous l'avons vu, est purement orientale. Les savants allemands se sont donc trompés en affirmant que les tribus lombardes avaient apporté avec elles, en entrant en Italie, les éléments de l'art décoratif que nous voyons s'épanouir au VIIIe et au IXe siècle. La Lombardie n'a rien reçu des Germains ; elle a tout reçu au contraire des chrétiens d'Orient, des Grecs d'Asie, des Syriens, des Égyptiens qui furent, quand l'art classique s'éteignit, les grands créateurs. Ainsi l'Italie ne doit pas plus de reconnaissance que la France aux Barbares qui l'ont envahie. Ces Barbares n'avaient aucune sorte de génie artistique ; ils n'ont su que détruire. Dans l'art du moyen âge, il est impossible de discerner le moindre élément germanique. Bien mieux, cet art du moyen âge que l'Allemagne se vantait d'avoir créé, elle l'a reçu tout fait de l'Italie et de la France.

ÉMILE MÂLE

CEUX DU MORBIHAN[1]

JEANNE LE DOUARUN

PROPRIÉTAIRE

— Non, monsieur, ne comptez pas sur moi demain, — me prévient Mathurin Brien, tandis qu'il s'achemine vers sa veste suspendue au gros pommier penché.

— Je vous croyais libre de votre temps, Mathurin ; vos maîtres du château de la Huandière ne sont-ils pas absents?

— En effet, je suis libre de ce côté; mais je donne mon corps, par charité, un couple de jours, afin de garnir de chaume une maison.

— Si je vous ai compris, vous travaillerez gratuitement?

— Oui, je veux aider ma voisine, Jeanne Le Douarun, une propriétaire.

— Une propriétaire, Brien? Elle devrait vous payer.

Le journalier passe sa main terreuse sur son crâne chauve et le premier sourire de cette journée arque ses lèvres lasses :

— Oui, c'est une propriétaire, Jeanne ! Venez donc jusqu'à sa maison neuve à la Ville-au-Mai, et vous me verrez brasser le chaume. Ce métier se perd depuis que les autorités, qui logent sous l'ardoise, nous empêchent de construire des chaumières à moins de cinquante mètres des autres habitations.

La Ville-au-Mai, c'est le nom d'une ravine dans la colline schisteuse de Trévera. Sur les bords de ce torrent, desséché

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er, 15 mai et 1er juin 1916.

pendant six mois de l'an, quelques châtaigniers de misère, pauvres arbres osseux à moitié écorcés qui font des efforts pour s'élever sous le ciel et n'y parviennent pas, écartent au-dessus de leurs troncs des branches que les noroits salés de l'Atlantique cassent à plaisir. Ces châtaigniers s'harmonisent à ce paysage de gueux. Quelques petites vaches aux larges bassins apparents sous la peau qui modèle leur squelette, vaches habiles à se nourrir de l'air, des ajoncs et des pommiers du voisinage, lorsqu'elles peuvent marauder, hantent cette Ville-au-Mai en compagnie de moutons pleurnichards.

Sept à huit petits sapins étonnés de se trouver dans cette pierraille garnissent encore les bords de la ravine. Ajoutez-y quelques prunelliers et un têtard dont le crâne verruqueux porte une chevelure rebroussée, et vous aurez l'aspect de ce coin de Morbihan famélique et pourtant touchant. Une âme existe dans ces pierres violacées, dans ces buissons. Cette Ville-au-Mai sans altitude, sans grand horizon, sans vastes cieux, s'harmonise aux paysans gallots bas sur jambes, aux petites têtes et aux âmes bornées mais fleuries d'une poésie discrète.

Au sommet de cette ravine, par une après-midi de septembre, sèche et claire, je rencontrai la maison neuve de Jeanne Le Douarun construite, en retrait du torrent, sur une sorte de terre-plein ovale qui rappelait le pont d'un navire. Cette demeure de quelques mètres possédait une fenêtre unique, large comme les mains et une porte partagée par le milieu. Au pignon, la cheminée pas très droite était posée comme un chapeau sur une oreille. Les murs fabriqués de pierres dissemblables de forme et de couleurs évoquaient une cotte de pauvresse, un arlequin de pièces et de morceaux.

Sous la fenêtre, à croppeton, une couturière villageoise à front bombé, les yeux éteints par un songe intérieur, taillait la percale à fleurettes naïves d'une courtepointe. A califourchon sur le faîtage, un pied au barreau d'une échelle, Mathurin Brien habillait de longues pailles la toiture. Un menuisier, tout petit homme à longue face pénétrée de gravité, sortit de la chaumière. Il tenait un châssis de bois et vint l'essayer à l'ouverture maçonnée. Il ne put le placer et, un coude appuyé à la muraille, il réfléchit.

Brien, ce menuisier et la couturière doivent m'avoir aperçu et, pourtant, indifférents à ma présence, ils continuent leur besogne.

Je salue ces travailleurs. Ils me répondent ensemble d'une voix chantante :

— Salut à vous !

— Entrez, vous ferez plaisir à Jeanne, — me crie Brien de son toit.

Quoiqu'il ne soit que cinq heures, l'obscurité ne me permet pas au premier moment de distinguer la propriétaire dans la salle de terre battue, mais sa voix réjouie, retentit :

— Vous n'y voyez goutte, notre monsieur. Dame ! une croisée plus grande coûterait bon ! (Ici claquement des lèvres.) Il en faut de l'argent pour les carreaux ! Approchons-nous de l'huis.

Une paysanne d'une soixantaine d'années, nette et propre, m'apparaît.

— Vous souvenez-vous de moi? Au temps de la construction, je vous avais parlé de votre beau château?

— Oh ! madame Le Douarun, une maisonnette, tout au plus.

— Et la mienne donc, une manière de palais?

Elle rit. Quel rire de jeune fille à travers cette bouche édentée ; le rire d'une personne dont l'âme fraîche traversa la vie sans souillure.

Jeanne Le Douarun offre le type classique des Morbihannaises de terre française, une face un peu longue avec un nez coulant sur la lèvre supérieure. Sous les arcades sourcilières creusées en arc ogif, des yeux de ciel d'avril. Ces prunelles dont le bleu semble descendu du firmament témoigneraient à eux seuls de l'idéal de la race. Jeanne Le Douarun me sourit glorieusement car elle ne peut contenir sa joie de se sentir enfin chez elle, sur un sol lui appartenant, dans cette humble arche fondée par ses petits moyens. Elle n'est plus la journalière, la petite graine plumeuse qu'un souffle de vent peut emporter. Elle a trouvé sa motte.

Une coiffe à larges bavolets retroussés sur le derrière de la tête, l'orne dignement. Deux minces bandeaux gris disposés en trompe-l'œil dépassent la lingerie de la coiffe. Peut-être, si l'on soulevait ce bonnet, trouverait-on un crâne rasé? Afin d'accroître ses ressources Jeanne a fait argent de ses cheveux

comme c'est l'ordinaire en ce pays. Un châle violet, échancré sur la nuque au moyen d'une épingle de verre et décolleté sur la guimpe, couvre ses larges épaules.

— Vous allez vous asseoir, mon voisin, — m'invite-t-elle. — Ne me refusez pas. Voulez-vous le petit banc? Tenez, le voilà. Préférez-vous une petite chaise où la paille commence à faiblir... bien commode tout de même.

Elle trottine dans l'ombre et me ramène près de la porte un de ces sièges d'église presque sans dossier, par économie. Je l'accepte et je déclare m'y trouver fort à mon aise.

— Je vous crois, mon voisin, l'on s'y trouve comme l'évêque sous son dais. Ah ! Sainte-Marie, vais-je être heureuse dans mon château? Car je n'envie rien au monde riche. Ils peuvent rester dans leurs maisons dorées, les messieurs, moi je suis contente dans mes petites pierres. Et je ne manque de rien : voyez donc mon armoire de quinze écus. Son beau vernis sert de glace à la bonne femme ! Ah ! Ah ! Ah ! ne faut-il pas mettre sa coiffe droite et se tenir le museau propre? Voici mon lit à la façon de la ville. Le menuisier me l'apporta tout à l'heure. Je n'oserai jamais dormir dedans. Il me faudra au moins plusieurs nuits pour m'accoutumer à faire la dame. Et avez-vous remarqué la couturière Louise en train de me tailler une courte-pointe? Bonté du ciel ! je donne maintenant à travailler aux gens avec mes sous, moi? moi?

Éclats de rire triomphants de Jeanne.

— On ne manquera de rien dans ma maisonnée... Une minute, monsieur, laissez-moi souffler mon feu rapport au café que je veux offrir à mes travailleurs.

Elle alla s'agenouiller devant un âtre formé par une grande ardoise. Gonflant ses joues Jeanne expirait l'air à grand bruit.

Le fagot pétilla, une langue bleue, puis quelques flammes jaunes éclairèrent le fond de la chaumière.

— Tant que la bonne femme possèdera des bons soufflets, — reprit-elle en touchant sa gorge, — il y aura encore du plaisir pour elle sur la terre.

Courant à la porte, elle appela :

— Venez prendre un bol de café.

Du sommet de la toiture où ses pieds parmi la paille faisaient un bruit d'averse, Brien répondit :

— Ce n'est pas de refus.

Le menuisier achevait de poser son châssis.

— Un instant, — demanda-t-il.

Devant la couturière accroupie, faufilant d'un doigt leste la percale, trois curieux formaient le cercle. D'abord surprise, Jeanne Le Douarun prononça gaîment :

— Vous autres, rentrez aussi.

— Ma foi, ma Jeanne, pourquoi pas? — repartit un homme voûté au nez exactement triangulaire qui portait sur son épaule au bout d'un bâton, deux taupes suspendues par le cou. A sa taille des pièges de métal et un pistolet étaient ficelés.

— Passez, le taupier. Montrez-nous le chemin, Coatmeur.

— A votre guise, monsieur Simon.

De sa canne, celui qu'on appelait M. Simon, grand vieillard marqué sur la joue d'une envie brune, poussait amicalement le taupier Coatmeur.

Le dernier des trois survenants s'en venait, un artisan de ma connaissance, Alban, du Guernevel, tresseur de torches-à-bœufs, paysan rabougri. La nourriture qui est le terreau des hommes avait manqué à cet Alban, aussi avait-il la mine grêle d'un pin de lande. Derrière ces hôtes imprévus, s'approchèrent du foyer Mathurin Brien, la couturière au front bombé et le menuisier rêveur qui semblait absent même lorsqu'il vous serrait la main.

— Voilà une belle assemblée pour fêter ma maison, — s'exclame Jeanne rose d'émotion.

Ses invités trouvent place sur le banc, sauf le menuisier. Louise la couturière reste accroupie contre le seuil, les genoux près du menton ; et, discrète, elle attend en donnant encore un point d'aiguille au couvre-lit.

— Isidore ! toi, debout? — s'exclame Jeanne. — Viens-t-en, mon cher, te mettre sur mon lit. Je ne veux pas qu'on dise qu'un homme qui me donne ses mains pour la grâce du bon Dieu, ne soit pas assis chez moi.

Docile, le menuisier se laisse conduire et la paillasse s'écrase sous son poids avec un bruit de feuilles mortes. La lande qui brûle éclaire le long visage mystique d'Isidore indifférent aux plaisanteries de M. Simon.

— Ah ! Jeanne, voilà ton aimable sur ton matelas? Mes compliments pour ta galante, mon Isidore.

Essoufflée, émue, la propriétaire sert le café, d'abord à M. Simon qui voulut bien lui offrir le chaume. Ses yeux levés avec reconnaissance vers le ciel, elle reprend avec conviction :

— Je suis vieille, à cette heure, eh bien ! je puis dire qu'il y a du bon monde par la vie ! Buvez, mes moines, buvez ! Voilà la maison montée et la bonne femme ne craint plus son hiver.

— Ah ! cette gaillarde, — dit M. Simon qui la caresse de son bâton sans se déranger de son banc, — elle se vante de son bien. Faut-il qu'elle ait gagné des écus?

— Point tant que vous en avez dépensé rien qu'en pèlerinages à Lourdes, à la Salette, à Sainte-Anne, partout, à ce qu'on raconte, — riposte Jeanne. — Tout de même! en quarante-cinq ans de travail on a bien le droit de mettre quelques pièces de côté.

Le torcheur Alban approuve d'un air dolent.

Coatmeur avait jeté son attirail et ses taupes capturées à ses pieds. Il tourne son nez vers Jeanne :

— Combien te coûte ta maisonnée?

Avec la confiance qui est la bravoure des pauvres gens, Jeanne comme étonnée de sa chance, explique :

— Un prix d'importance, mon taupier. Il te faudrait tuer beaucoup de tes bêtes noires pour payer mon château... J'ai passé la centaine de francs, mon cher, et c'est lourd pour une bonne femme de ma sorte.

Amusé par le chiffre, M. Simon questionne :

— N'oubliez-vous rien, Jeanne?

— Il faut vous dire, monsieur Simon, que la pierre ne m'a coûté que la peine de la prendre. Les morceaux manqués de la carrière de Toulcoat, j'avais permission de les emporter, et je n'y manquais pas. Pendant plusieurs mois vous auriez vu la petite mère Douarun tenir les moellons tantôt sur son épaule et quelquefois contre son cœur. Enfin, sur les bords des chemins, quand je trouvais un « palis » ou une roche de n'importe quelle couleur, pardi ! je la prenais. Et mon tas grossissait sur cette terre que j'avais choisie. Un jour, Letriquet, vous connaissez bien le gars Letriquet, le secrétaire de la mairie, vient me trouver :

« — Femme Le Douarun, — ah! il parle sec depuis qu'il est vêtu en bourgeois, — femme Le Douarun, vous n'avez pas le droit de charger un terrain communal sans permission. Il faut l'acheter ou retirer vos pierres.

« — J'aime mieux l'acheter. Combien?

» Les conseillers du bourg me firent venir dans leur salle contre un gros poêle qui chauffait comme le soleil, quelles inventions, mon Dieu ! et me lurent un papier.

« — La parcelle d'une contenance de six ares huit centiares vous sera comptée onze francs.

» Je voulus frapper dans leurs mains. Ils ne furent pas contents :

« — On n'est pas à la foire. Signez la feuille et payez.

» Je m'en revins avec mon titre de propriété. Un ti-tre de propri-é-té, mes chers moines, à moi, Jeanne, une journalière en retraite! Je ne pouvais pas m'empêcher de le montrer aux gens de ma connaissance et même aux passants, et je leur disais :

« — Arrêtez un peu! Voici un papier qui me fait propriétaire. J'ai du bien à moi ! C'est écrit.

» Depuis tant d'années que je travaillais, — quarante-sept ans au juste, — j'avais économisé les écus qu'on me donnait comme chambrière, parce qu'étant vêtue et nourrie, je ne dépensais que mon corps. Aussi j'allais trouver le grand Lescop, le maçon, et je fus fière avec lui :

« — Je veux bâtir une maison. Combien me prendrais-tu?

« — Ma Jeanne ce sera seulement deux francs par journée, pour toi. Seulement je ne travaillerai à ton compte que les semaines où je serai sans emploi. Enfin il me faudrait un manœuvre.

« — Je serai ton aide, Lescop, et je vaudrais un homme pour le courage.

» Et les pierres commencèrent à devenir des murs. Quel beau travail ! Je gâchais un mortier de pauvre, plus de terre que de chaux, dame ! et je servais si vite mon Lescop qu'il m'appelait : vieille diablesse! ou : manière d'acharnée ! Chaque soir il sacrait que je ne le reverrais plus. Il revenait tout de même. Un jour, la maçonnerie achevée, ce digne homme partit sur ces mots :

« — Au charpentier, maintenant !

» Me voilà bien malheureuse. Je ne connaissais pas de charpentier. J'allais trouver mon camarade Isidore, le menuisier.

« — Il faut du bois pour charpenter, — me dit Isidore. — En as-tu?

— N'est-ce pas, Isidore, que tu me parlas de la sorte?

Assis sur le lit, ses bras tendus supportant son corps penché en arrière, le menuisier ouvrit de grands yeux où se reflétaient les braises du foyer et approuva de sa tête.

— Je n'avais pas pensé auparavant qu'il fallut tant d'arbres pour fabriquer une petite charpente de rien du tout,— continua Jeanne, — aussi sans le monsieur de Mellac, j'étais bien gênée. Quand le baron du Fredou apprit mon embarras, il m'offrit deux châtaigniers gélifs abattus par une tempête.

« — Ils ne valent pas grand'chose. Enfin, s'ils vous plaisent, prenez-les.

» S'ils me plaisaient? Sainte-Vierge! quand je les vis équarris, frais comme du beurre, je les aurais embrassés. La bonne dame du Fredou me les envoya dans une charrette. On me prêta des échelles. Mes voisins, les carriers, vinrent hisser mes poutres par pitié de moi. Quand ce fut fini ils mirent un bouquet de pâquerettes au faîtage, comme sur un vrai château. J'offris du cidre et, quoique je n'aie jamais été folle, je dansai une ridée au tour de ma demeure.

» Ensuite, mes bons amis, celui-ci (Jeanne met sa main sur Brien), celui-ci m'offrit de placer le chaume, car disait-il, malheureux qui n'a pas un toit sur sa tête. Et monsieur Simon (elle l'indique du doigt) me donna une paille plus haute que moi et que les fléaux n'avaient pas hachée. Et toi-même, Coatmeur, taupier d'aventure, ne m'as-tu pas apporté la chaux de mes crépis. Quel beau lait j'en ai obtenu. Les murs sont blancs comme des draps de reposoir !

Les hôtes de Jeanne serrés épaule contre épaule sur le banc trop court, tournaient gravement la tête, tous ensemble, à droite, à gauche, en haut, en bas, selon que la propriétaire désignait le toit, les murs, la charpente. Ils avaient conscience de l'immense importance de ce logis dans la destinée solitaire de Jeanne Le Douarun. Quelle victoire que celle de cette menue paysanne au milieu des forces effrayantes et mauvaises de l'univers! Chez Jeanne quelle volonté d'être heureuse et de

conquérir sa petite miette de bonheur. Ni M. Simon, le riche cultivateur, ni le taupier bohème et, pas davantage le lugubre torcheur à bœufs, Alban, ou Brien le Ressuscité, ou le menuisier songeur, ni surtout la couturière Louise en béatitude devant l'heureuse fortune de Jeanne, ne se moquaient de tant de pauvreté aimablement avouée.

— Du café ! Encore une goutte, mes chers moines. Il en reste ! Finissez-le, — insistait Jeanne en revenant de son foyer avec le pot de terre où le jus brun, fort en chicorée, soulevait le couvercle par petites bouffées, et toc ! et tic ! et tac ! — Il bout ! Tendez vos bols.

Lorsqu'elle eut épuisé jusqu'à la dernière goutte le café dans les tasses de ses invités, les yeux célestes de Jeanne s'emplirent de larmes. Non, elle ne pleurait pas. Une douce rosée distillée par son bon cœur luisait seulement dans ses prunelles, et elle murmura d'une voix de fillette qui vient de recevoir à l'improviste la croix de sagesse à l'école :

— Est-ce toi, Jeanne Le Douarun qui offre du café dans une maison à toi? Propriétaire, tu l'es ! Plus de fermage à payer. Jamais ! Jamais ! est-ce Dieu possible?

La couturière dit en relevant ses paupières aux longs cils recourbés :

— C'est possible, ma Jeanne, vous êtes maîtresse après avoir servi les autres. C'est une chose qui ne m'arrivera plus jamais.

Après un silence, d'un ton désespéré dans sa résignation, Louise acheva :

— J'ai commencé par où vous finissez. J'ai été ma bourgeoise avant que mon homme n'eût « brouillé ».

Chacun connaissait la triste aventure de Louise Leroch. Un jour le délire alcoolique avait pris Sébastien Leroch. Sa maison, son champ, ses outils avaient été vendus pour payer ses dettes et l'envoyer à l'asile de Lesvellec. Jetée hors du blanc logis où elle avait régné depuis son mariage, Louise avait pris la grande route avec deux petits enfants à ses cotillons. Dans les vastes champs ce drame n'avait pas plus compté que la mort d'une abeille sur une fleur vénéneuse.

Un nuage éclipsa le soleil et, dans la chaumière de Jeanne, ce fut déjà la nuit. Les braises du foyer donnaient l'aspect du fer rouge à nos visages.

Depuis un moment le grand M. Simon caressait l'envie brune qui couvrait sa joue. Ses yeux de renard clignotaient vers Jeanne Le Douarun :

— Ma foi ! ma chère, je suis content de votre chance, — prononce-t-il. — Vous avez eu de la conduite et votre récompense est méritée.

— J'ai eu de la patience, monsieur Simon, — répond-t-elle, — rien que de la patience. Nous étions douze enfants à la « tenuë » de mes parents. Pâtouresse à six ans, chez le meunier de Carné je gagnais déjà mes hardes et ma soupe, à mener les porcs à la glandée. Comme l'on ne m'envoyait pas à l'école, j'appris cependant à compter avec des pommes de pin que je mettais devant chacun de mes doigts. Une main, cinq pommes ; deux mains, dix. Je recommençais et je fermais certains doigts. J'arrivais ainsi à manier l'argent sans me tromper. Le meunier qui m'employait m'envoya faire ses commissions et, dans son contentement, me donna ma première coiffe de femme en remplacement de mon bonnet.

» Quelques années plus tard j'étais chambrière à la métairie de Portz-Salio, où ma maîtresse, lorsqu'elle était battue par son homme, me repassait les coups qu'elle avait reçus. Et en veux-tu ? Prends ! Reçois ! C'était en sus des gages.

» Un matin, que, bien triste, je repiquais des choux dans le courtil, une dame ! Oh ! Jésus ! quelle belle dame ! Tout de blanc vêtue comme une communiante. Un chapeau à plumes de je ne sais quel oiseau sur un chignon d'un pied ; et des gants, mes amis, hauts comme des bottes, et un petit parapluie blanc pas plus long que la main sous le bras, et une bourse d'argent au coude, s'approche de moi. Elle me regarde avec une espèce de lunette posée sur un manche à cuiller, puis elle me parle avec une voix douce comme la crème.

« — Quels yeux purs vous avez, mon enfant. Vous devez être une bonne fille ! Et quels gros bras ! Êtes-vous forte !

» Pendant ces compliments je tenais le nez sur mon tablier et je grognais : « Oui ! Non ! Non ! Oui ! » aux questions de cette belle dame.

» A la fin, elle me demanda combien j'étais payée comme chambrière ?

« — Quinze écus l'an et mes vêtements.

« — Voulez-vous gagner vingt francs par mois, être nourrie et logée comme une bourgeoise, avoir congé chaque dimanche, du vin à vos repas?

« — Et du pain blanc?

« — Du pain blanc. Croyez-vous donc que nous en mangions d'autre?

» J'enfonçai encore plus le nez dans mon justin et la dame reprit :

« — Voici mon adresse : Madame Cotarmanach, rue du Pré-Botté, à Angers. Mon mari est conseiller à la Basse-Cour. Vous serez comme au paradis chez moi.

» J'avais envie de lui crier :

« — Emmenez-moi tout de suite.

» Pourtant je faisais une mine d'enterrement parce que j'étais trop contente pour vouloir le montrer. La Saint-Jean venue je quittai Portz-Salio après avoir sangloté tout mon saoul. N'est-il pas vrai, mes amis, que l'on s'attache même aux endroits où l'on pâtit? J'arrive à Questembert. C'était la première fois que j'allais monter dans le train et j'étais malheureuse. Je trouve une fille de Josselin et elle m'encourage. Nous montons dans une voiture où il y avait des beaux messieurs avec des pardessus de toile grise. A Nantes, il fallait attendre un autre train, jusqu'au lendemain. La dame Cotarmanach m'avait écrit ses instructions sur un papier. Nous descendons, la fille de Josselin et moi. Les beaux messieurs nous disent :

« — Il faut manger.

« — Ça ne vous regarde pas.

» Nous entrons dans un restaurant. Ils nous suivent. Ma payse et moi nous nous mettons à une table. Ils prennent une table près de nous. Voici qu'une bonne avec un tablier blanc et un air distingué autant qu'une dame, nous sert du vin à quinze sous qui me chauffait de la tête aux talons. Près de nous les messieurs mangeaient des petits choux pommés pas plus gros que le pouce, ce n'était pas croyable !

« — Venez nous aider à les terminer, — nous offrent ces beaux oiseaux?

« — Non.

» Cependant je regrettais les petits choux. Nous arrivons à l'auberge pour dormir et je dis à la fille de Josselin :

« — Ferme la porte, ma belle, serrons-nous.

» Elle me répond :

« — Je vais voir ma tante.

« — N'y va point ce soir, ma fille.

» Elle sort quand même et ne rentre pas.

» Le matin je cours seule à la gare, en pleurant, parce que j'avais perdu ma compagne. Quelle grande gare, mon Dieu ! Comment s'y retrouver? Devant moi, sur le quai, j'aperçois une femme de la paroisse, mêmes hardes que moi et la coiffe pareille. Je l'appelle de la main : « Viens-t-en ! »

» Elle m'invite aussi à m'avancer. Je riais de la rencontre qui allait m'être si commode. Elle riait, bien aimable. Autour de moi, sur le quai, d'autres voyageurs riaient aussi. Je m'approche. Ma payse s'approche. Tout à coup, mon nez et mes mains touchent quelque chose de froid. C'était une glace. Jamais je ne m'étais vue de la tête aux pieds. Il existait donc des miroirs de six pieds de haut? Je commençais à pleurer quand un maquignon du Roc-Saint-André, un gros vieux à barbe rousse que je connaissais pour lui avoir tenu des veaux un jour de foire à Saint-Fiacre, me dit :

« — Allons, la petite brette, je m'en vais vous mettre dans votre wagon. Où allez-vous?

» Il me conduisit au train d'Angers, et, au moment de partir, il me passa par la portière un morceau d'oreille de porc afin de me distraire en route.

» Ma dame m'accueillit. Elle n'était plus aussi belle qu'à Portz-Salio. Pas de robe blanche de communiante, une toilette grise et une figure de même. Son mari, un vrai navet, n'était jamais content de ma cuisine et buvait de l'eau en bouteille, chère comme du vin, vous ne le croiriez pas? Je couchais au grenier. On me mesurait le pain. Plus de sourires comme à notre rencontre. Et je ne pouvais pas les tutoyer, comme c'est d'usage chez nous, sans les voir se rebrousser comme des chiens à qui l'on retire l'écuelle :

« — Cette fille est impossible ! Ah ! par exemple ! quelles façons ! d'où venez-vous?

« — Je viens de ma paroisse de Buléon, madame.

» Alors ils riaient comme des perdus. Je restai pourtant cinq ans chez ce drôle de monde, presque sans sortir, parce que,

le dimanche, j'avais peur des messieurs qui auraient pu m'emporter comme la fille de Josselin. J'avais acheté une tirelire de terre en forme de lion, et par la gueule j'introduisais mes sous. Je ne dépensais rien. Voilà mon lion plein. La dernière pièce de vingt sous lui faisait une langue d'argent. Une seconde tirelire, un petit tonneau, se remplit à son tour. Un dimanche que j'écoutais la messe à Saint-Serges, madame Cotarmanach trouva mes économies dans le four de la cuisine où je les avais cachées.

« — Quelle dégoûtation, Jeanne ! Mettre cet argent malpropre dans un fourneau ! Ah ! ces Bretonnes !

» Le conseiller de la Basse-Cour faisait : « Pouah ! Pouah ! Pouah ! » Je commençais à regretter le pays d'autant plus que mon maître, à dîner, réjouissait ses invités à mes dépens :

« — N'est-il pas vrai qu'en Morbihan les porcs, les moutons, les poules, les bœufs et les gens dorment dans la même chambre? Racontez à ces messieurs, Jeanne, que le fumier se trouve étendu devant la cuisine qui est aussi la salle à coucher.

» Ils s'écriaient :

« — L'Arche de Noé ! Oh ! Ah ! Hi ! pas possible? C'est charmant ! Nous voudrions voir ces Bretons. Qu'ils sont sales, — s'écriaient les dames !

» Ces paroles me faisaient rentrer l'amour de ma paroisse dans l'âme. Je me faisais pourtant des raisons :

» Allons, ma fille, sois convenable et mets encore dix francs de côté. Dix francs, c'est une pierre de taille ! Dix francs, on s'en nourrirait quatre semaines. Dix francs à la caisse d'épargne donnent au bout de l'an six sous de rente, six sous sans rien faire que d'ouvrir la main ; c'est avantageux. Malgré ces idées et la pensée que j'avais d'acquérir du bien pour mes vieux jours, je dépérissais dans cette cuisine. Et le souvenir me venait de plus en plus fort qu'il y avait des pommiers et du sarrasin en Buléon. Une bouillie et du cidre, ah ! mon petit Jésus ! comme cela valait mieux que leurs viandes de ville. Une nuit je toussai comme un chat avalant de travers une arête. M. Cotarmanach n'était pas content. Le médecin arrive et me tâte comme s'il voulait m'acheter.

« — Heu ! Heu ! gare la poitrine ! Ces Bretonnes sont presque toutes des filles d'alcooliques. Il nous en meurt à la

douzaine à l'hôpital. Il faudrait la renvoyer à ses champs. Là-bas, ma foi ! l'air la guérira, si elle doit guérir?

» Quand il me fallut quitter la cuisine, la dame Cotarmanach et mon grand monsieur jaune, l'eau me coulait à seau des yeux. Je regrettai mon fourneau, un fourneau à robinet tout couvert de cuivre que je polissais, que je frottais. C'était beau !

» Je rentre à Buléon, blanche comme ma coiffe mais un livret d'épargne sous ma cotte. Et je retrouve des places de chambrière à quinze et vingt écus l'an. Plus moyen de garnir aussi vite des tirelires. Vingt ans, trente ans, quarante ans se passent à traire les vaches, appâter les volailles, nettoyer la salle, tirer les patates, scier le blé, filer la quenouille, et, quand venait la Saint-Sylvestre, quelques pièces me tombaient dans la poche et ma maison se construisait. Oui dà ! la fenêtre s'ouvrait, la charpente s'établissait, j'achetais un lit ; je ne pouvais plus me rendre à un marché sans choisir par avance la vaisselle et sans m'inquiéter du prix des soufflets. Regardez devant vous une personne heureuse, mes amis. Pourtant des gens m'ont dit :

« — Comme tu as attendu longtemps ta chance, Jeanne !

» Eh bien ! non, maintenant que je suis arrivée à mes fins, je pense qu'une vie de bonne femme, ce n'est pas long !

S'approchant de la couturière accroupie sur la pierre du seuil, la tête inclinée en une attitude de chrétienne attendant le martyre, elle lui posa les mains sur les épaules et prononça :

— Crois-moi, Louise, un an de peine passe aussi vite qu'un an de plaisir. Ton tour de bonheur viendra.

Du front, M. Simon et le taupier Coatmeur, approuvaient. Mathurin Brien était allé regarder mourir la braise sous la cendre. Paupières closes le menuisier semblait avoir quitté cette terre pour les espaces éternels.

Dehors l'on entendit des vaches pâturer avec un bruit de ciseaux coupant du drap. Au petit étang de Trévera les chevaux poussés dans l'eau faisaient un bruit de cascade dont l'atmosphère était rafraîchie. Un doux crépuscule de septembre s'annonçait dans les nuages, ces molles frondaisons de l'air. La ravine et les humbles châtaigniers aux pieds déchaussés entourés d'une collerette de mousse, s'ennoblissaient à cet

éclairage attendri. La religion du firmament descendait sur la terre devenue une vaste église. Au sommet de la grée, un sapin étêté et qui gardait seulement deux branches levées, semblait l'officiant de ce soir de sérénité.

— Ah ! Mon Dieu ! je suis trop heureuse, — reprit soudain Jeanne avec de petits sanglots et elle porta ses respectables mains veinées de bleu à ses yeux restés aussi candides qu'au jour de sa communion, parce qu'ils n'avaient peut-être rien vu de ce terrible monde.

Pas un de ses invités ne cherchait à consoler Jeanne de ce bonheur dont elle souffrait. Louise avait seulement penché davantage sa tête sur son épaule. Du pied, Coatmeur remuait ses taupes mortes et Alban les considérait d'un air hagard. Je crus voir monter les épaules de Mathurin Brien dans l'obscurité. En se déplaçant d'un bras sur l'autre le menuisier Isidore fit craquer la paillasse. De sa canne M. Simon tapota la terre battue et marmonna :

— Allons, la mère, allons !

Elle riait déjà et frappant du pied, s'exclamait :

— Ah ! vieille femme, tu radotes et tu seras punie. Quelle punition? Je sais, je sais !

En coup de vent notre hôtesse se rendit à son appentis et nous revint avec un pichet humide :

— Vous boirez le poiré de mon grand poirier, le seul arbre de ma propriété. J'en ai fait piler les fruits à l'automne dernier. Goûtez !

...C'était une liqueur d'étranglard.

— Rhem ! Rhemm ! — s'exclama M. Simon en fermant un œil et la bouche de travers. — C'est curieux, tout dégénère, ce poirier de la Ravine donnait autrefois une boisson excellente. Heureux le bon vieux temps, ma pauvre Jeanne !

Le taupier haussa les épaules.

— Ah ! monsieur Simon, croyez-vous qu'en ce bon vieux temps, Jeanne aurait obtenu sa maison toute bâtie, toute chauffée rien qu'en faisant le signe de la croix? Propriétaire ! Ah ! pardieu oui, Jeanne le fût devenue?

Les grandes rides qui partaient des yeux jaunes de Coatmeur et descendaient derrière son menton se ravinèrent et le visage de ce vieillard parut se séparer d'avec sa tête propre-

ment dite. On eût dit qu'il portait un masque de malice par-dessus sa figure habituellement calme.

— Si j'ai ramassé quelques sous de-ci et quelques sous de-là, ce n'est pas au bon vieux temps que je le dois, mais à ces vingt dernières années. En 1850, j'atteignais alors mon âge de communion. Neuvième enfant d'un père cultivateur au Guerlesquin, nous ne mangions pas de froment blanc, je vous prie de le croire, mais des raves, en veux-tu, en voilà, et de la bouillie matin et soir, et le lendemain et les jours d'après, toujours, toujours. Enfin, le dimanche, on grignotait une bouchée d'un lard presque maigre parce que les porcs, en ce temps-là, n'étaient pas nourris au lait et aux patates.

— C'est vrai, tout ça, — approuva Jeanne avec un petit rire.

— Et nos habits, parlons-en, — continua Coatmeur. — Les jours de fête, l'habit de plataine, ce drap épais comme la main foulonné au moulin de Questembert ; en semaine, des vêtements de toile à filasse fabriquée par nos tisserands de village. Nos chemises étaient taillées dans ces râpes à transformer un chêne en sciure. Nous n'étions pas délicats puisque nous trottions nu-pieds et sans chapeaux. N'empêche qu'étant enfants nous étions affolés à la pensée de revêtir une chemise neuve. Nous en pleurions, car la peau n'y résistait pas.

« — Eh bien ! garde ta vieille par-dessous, — me conseillait ma mère apitoyée.

» Il fallait trois lessives et je ne sais combien de centaines de coups de battoir pour les attendrir. Nos pantalons et nos vestes du même tissu nous faisaient attraper des froids et chauds. Lorsque nous étions en sueur, elles nous glaçaient, aussi les gens mouraient à la douzaine. Et un mort dans une métairie, quel embarras à cette époque. Aujourd'hui les morts se rendent au cimetière en carriole, c'est un vrai plaisir pour la famille. Dans mon enfance, quelle misère pour les parents. Pas un seul chemin carrossable ne reliait en ce temps-là notre bourg de Plumelec à Billio, à Josselin à Saint-Jean-Brevelay. Pas une voiture ne pouvait circuler entre Elven, Rochefort-en-Terre, Pleucadeuc ou Sérent. Je devais aller vendre notre seigle à Josselin en portant le « minot » de grain, soixante-seize livres sur le dos, comme mes voisins. Soixante-seize livres pendant quatre lieues de bas sentiers, vous jugez du

nombre d'heures que j'y passais? Le soir même je m'en retournais avec, dans mon sac vide, le boisseau, de la résine et quelques épices. Pour me soutenir je mettais dans une poche un quignon de pain noir, dans l'autre poche un petit pot à couvercle d'ardoise où j'avais fait fondre de la graisse. L'eau des ruisseaux me tenait lieu de boisson, car les guis ne se balançaient pas à tous les carrefours. Maintenant un voyage devient un vrai chemin de croix, tellement il y a de stations pour honorer le bon Dieu.

» Ah ! non, ma Jeanne, tu n'aurais pas gagné ta maison il y a cinquante ans. Et toi, Mathurin Brien, sais-tu combien un journalier de ta sorte, gagnait? Six sous, mon bel ami, pour ses douze heures.

Assis sur l'âtre dont il caressait la pierre chaude, Mathurin, son chapeau enfoncé jusqu'au nez, insensible, obscur, fixait la cendre.

— Ta ! Ta ! Ta ! Ta ! — fit M. Simon en frappant autant de coups de sa canne sur le sol, — à distance les choses prennent une vilaine figure. Allez ! nos pères devaient bien rire quelquefois.

Avec une voix de gorge qui rappelait le son d'une chaîne de puits halée sur sa margelle, le torcheur Alban, aigri par son adversité, gronda :

— A mon sens les gens d'aujourd'hui ne sont pas même aussi heureux que ceux d'autrefois. Ainsi, moi, pour aller couper le jonc dans les marécages et attraper les fièvres, tresser ensuite les herbes en m'y tordant les doigts et coudre à la ficelle treize tresses en laissant le passage des cornes à bœuf, je gagne pour mes chapeaux de bestiaux, quoi? mon pain ! Pas même !

Les paroles du torcheur furent accueillies avec une paisible gravité.

— A chacun son petit lot de misère, — murmura la douce Jeanne Le Douarun.

Toujours adossée à l'huis, la couturière qui penchait tantôt la tête sur l'épaule droite et tantôt sur l'épaule gauche, chaussa son dé, reprit la courtepointe de percale et sa main vola comme un oiseau au-dessus de la cotonnade.

Sur la grée de la Ville-au-Mai, un pâtre, réduit par la dis-

tance à la taille d'un soldat de plomb, chassait devant lui des bêtes grosses comme des lapins. D'une voix perçante comme un fifre il chantait :

Dans cinq minutes, ma galante
Je serai chez mon père
mon pè è ère...

Clic ! Clac ! Les coups de fouet ponctuèrent le triolet, et une voix lointaine, cristalline, répondit sur l'autre bord d'une roselière :

Dans quatre minutes, cher aimable
Je serai chez ma mère
ma mè è ère...

Clac ! Clic ! Clic ! Clac !

Au loin une pâtouresse invisible ramenait son troupeau parmi le marécage où les jambes des animaux pétrissaient les vases avec le bruit des palettes d'un moulin à eau.

D'une ancienne caisse à savon Jeanne avait retiré une chandelle de l'espèce la plus maigre, une chandelle toute en mèche avec peu de suif autour. Afin d'économiser une allumette, elle souffla sa braise, alluma un papier, puis sa chandelle, et revenant la poser devant nous, elle s'écria, satisfaite de son éclairage :

— Il y a de tout chez la bonne femme.

— Quatorze tresses cousues à la ficelle ne font qu'une torche à bœuf de dix sous. Il y a du monde trop malheureux sur la terre, — gémissait Alban.

Sans cesser de faire accomplir une gymnastique macabre à ses taupes, suspendues à leur ficelle, le vieux Coatmeur, compponctueux, déclara :

— Alban, mon garçon, dans ta vie tu as manqué d'industrie. J'ai été journalier. Le métier nourrissait mal son homme, je me suis fait taupier. Je purge la terre de cette racaille avec mes pistolets et mes pièges.

Ici Coatmeur cligna une paupière :

— Je vends les peaux. Il paraît que les dames de la ville se mettent cette vermine autour du cou?

— Pouah ! — s'exclama Jeanne égayée, — je ne m'en soucierais pas, et elle se secoua comme pour faire tomber son châle de ses épaules.

— N'empêche, — repartit Alban en prenant une taupe par la queue, — que tu ne mangerais pas à ta suffisance avec ce métier?...

— Justement, aussi j'ai trouvé mieux.

Laissant tomber ses taupes après une dernière pirouette, Coatmeur releva sa besace gonflée de verdures et les étala dans ses mains :

— Tiens, torcheur, fais profit de mon expérience. Ces herbes, tu les pilais chaque jour, sans savoir qu'elles t'auraient rapporté plus que tes tresses de jonc.

— Quoi, ces herbes valent des sous, — questionna Alban incrédule.

— Oui, mon cher, des sous et des francs. Un herboriste de Rennes me les achète.

A cette affirmation, Mathurin intéressé vint prendre quelques feuilles :

— Il faudrait s'y connaître, — dit-il en les reniflant.

— Bien sûr, Ressuscité. Tiens, voici le tue-chien qui guérit les hommes, la belle-d'onze heures pour les tisanes ; l'herbe-au-charpentier bonne aux plaies. Ces petites brindilles, des fils-à-perdrix ; ces longues des fesseculs. Cette grosse charnue du pain-de-lièvre à couper les rhumes. Cette petite velue du caille-lait. Touche-moi ce pied-d'oiseau, souverain dans les diarrhées. Voici encore du perce-pierre qui met en appétit, de la camomille qui me ferait dormir rien qu'en te regardant. Ah ! mes camarades, que de choses dont on ferait son profit si l'on savait regarder? Une fois que j'avais été chercher des ébaupins de l'autre côté de la Vilaine où la terre est profonde, que vis-je, parmi les herbes grasses? des gens charnus ! Ces mitos [1] pèsent comme deux hommes de notre espèce et leurs bœufs sont des monstres à côté de nos vaches de lande. Cela ne me donnait pas de jalousie et je réfléchissais : à chaque paroisse son genre de bonhomme, comme son espèce de plante. Nous autres, gallots des grées, poussés parmi les pierres vertes, contentons-nous de notre maigreur.

Pour la première fois, le menuisier Isidore, en se balançant

1. Mitos, c'est-à-dire : mitoyens, gens des confins de la haute et basse Bretagne.

d'avant en arrière comme pour s'aider à mieux formuler sa pensée, prononça d'une voix désenchantée :

— A quoi bon nous soucier de trop d'aise pour le temps que nous avons à rester sur la terre?

— Mon menuisier de charité a bien parlé, — dit Jeanne charmée, et elle s'approchait d'Isidore lorsque celui-ci se laissa choir du lit et, sans saluer, sans s'excuser, prit la porte.

— Il n'aime point qu'on le remercie, — fit la vieille paysanne déconcertée par ce départ.

Nous nous étions levés afin de prendre congé d'elle. Jeanne avait saisi sa chandelle et la petite langue de lumière éclairait sur le lait de chaux des murs, une imagerie religieuse : sainte Anne d'Auray côtoyait l'évêque saint Patern de Vannes, aux gants violets ; un rosaire d'Épinal surmontait une crêche de Bethléem où l'âne souriait au bœuf pensif. A la tête du lit les Mystères douloureux étaient exprimés en grosses couleurs rouge ponceau et bleu cru. Tout l'idéal, toute l'espérance, tout le drame, toute la pitié et tout l'amour de l'ancienne journalière s'exprimaient dans ces humbles affiches. De ce vaste univers Jeanne n'avait rien su que travailler toujours à la sueur de son front, comme il est ordonné dans les Écritures. Et elle avait toujours cru que les bonnes femmes de sa sorte ont été créées pour faire de l'ouvrage comme les poules pour donner leurs œufs.

— Voici la nuit, — prononça la dolente couturière sur le pas de la porte. Une dernière fois ses mains légères étendirent le fil au bout de l'aiguille, puis s'abattirent sur ses genoux comme des pigeons lassés tombant sur leur aire.

— Puisque c'est la nuit, rentre chez toi, ma belle, — dit Jeanne.

L'ouvrière ploya la percale, et ses ciseaux, au bout de leur chaînette d'acier, tintèrent comme une sonnette.

Nous sortîmes. Aussitôt la propriétaire éteignit sa chandelle et vint se placer dans l'encadrement obscur de sa porte, afin de nous voir partir. Jeanne avait joint ses doigts sur sa gorge. Au dernier soleil, son châle violet prit la translucidité d'un verre de couleur. Sous sa coiffe encore lumineuse son visage reluisait comme un émail et exprimait tant de ravissement que Jeanne Le Douarun ressemblait à l'une de ces

saintes rustiques façonnées dans la faïence pour l'ornement des niches aux pignons des logis.

Nous nous éloignions sans parler.

Au bas de la Ravine, près de la fontaine Saint-Mélec, devant une eau de féerie, sous les fleurs de l'occident, un misérable troupeau : vaches osseuses, vieux cheval piglé à barbiche de centenaire, moutons poussiéreux buvaient les perles, les rubis et les émeraudes liquides sous la protection d'un saint de granit ébréché.

Devant moi marchait Mathurin Brien, le bord de son chapeau en éteignoir sur les yeux, son faucillon à couper le chaume entouré de corde sur le tranchant d'acier, par précaution.

Nous croisâmes d'autres tâcherons. Leur journée terminée sur les chantiers égaillés dans la campagne, à la nuit naissante, ils surgissaient des vallons appuyés sur des branches hautes comme des crosses pastorales. La tête levée, le masque métallisé par les rougeurs du soir, avec la force de la fatalité, ils regagnaient leurs tanières. A la pierre longue, menhir planté à la croisée des sentiers de l'Arz, du Mont-Hersé et de la grande route de Trévera, la nuit bleuissait déjà la chaussée poudreuse. Mes compagnons me quittèrent. Un moment je vis leurs silhouettes instables branler à contre-clarté de la lune qui tendait sa soie blanche entre les branches défeuillées d'une saulaie.

Une rumeur monte de l'horizon, le bourdonnement de ruche d'une machine à battre. Malgré l'heure tardive, là-bas, dans une ferme, une cinquantaine de paysans fardés d'or blond par la poussière des blés, combattaient encore de toute leur énergie afin d'obtenir leur pain. Tout à coup des ricanements formidables qui imitaient le ululement des chats-huants montèrent comme une gerbe de dards vers les étoiles apparues. C'était la clameur traditionnelle et sauvage de ces Bretons en leurs joies comme en leurs désastres : les batteurs célébraient le dépiquage de la dernière javelle. Ensuite, rien ne fut plus que silence, et pourtant la voix aigrelette de Jeanne me revenait aux oreilles :

— Je suis t'y heureuse !

CHARLES GÉNIAUX

LES TROUBLES MENTAUX

ET LA GUERRE[1]

II

Ce serait une erreur de croire que les émotions des batailles et les commotions des bombardements, si violentes qu'elles aient été, ont créé une espèce ou même une variété de troubles mentaux et qu'elles nous obligent à ouvrir en psychiatrie un chapitre nouveau.

Les termes de « délirants de guerre » ou « d'aliénés de guerre », quelquefois employés, peuvent donner le change, mais, en fait, nous connaissions déjà les troubles mentaux que la guerre a produits avec une abondance toute particulière ; nous avions vu, depuis longtemps, ces troubles se manifester sous l'influence des grandes secousses émotionnelles et nous les rangions, suivant leurs caractères, sous le nom de confusion mentale ou sous le nom d'hystérie. Ce que la guerre nous a permis, grâce à l'abondance même et à la diversité des cas, ç'a été de pénétrer un peu plus avant dans l'analyse et de compléter, sur certains points, nos connaissances. A ce

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 juin 1916.

titre, l'étude des troubles mentaux directement provoqués par la guerre offre un grand intérêt.

***

Je présente d'abord quelques malades ; nous essayerons ensuite de les classer et de les comprendre.

Voici, dans une salle de l'hôpital G..., à Y..., le soldat Chanot, un journalier, qui se penche continuellement sur le bord de son lit et, par-dessus les camarades couchés, regarde fixement vers l'angle de la salle avec une expression inquiète.

Je m'approche et je questionne : « Que regardes-tu, Chanot ? » Pas de réponse. Je recommence plusieurs fois sans succès. Il reste muet et immobile comme si mes paroles, prononcées à voix haute, heurtaient sa pensée sans y pénétrer. Je parle à voix basse : « Que regardes-tu Chanot ? » Il répond sur le même ton : « J'observe l'ennemi. — Le vois-tu ? — Non, j'attends. — Qu'est-ce que tu vois? — Je vois des tranchées. — Quelles sont ces tranchées? — Des tranchées boches de première ligne, au commencement d'un bois. — Et des Boches? — Non, j'en vois point. Je vois le bois (il regarde attentivement) le bois ! le bois ! » Deux minutes se passent tandis qu'il regarde toujours en penchant la tête à droite et à gauche.

« Que vois-tu ? — Rien. Je surveille les torpilles. — En vient-il? — Non. Ah ! les Boches ! ils sont dans le bois, ils réparent les tranchées. — Comment sont-ils habillés? — Je ne sais pas ; je ne vois que leurs têtes. »

Tout absorbé qu'il soit par son délire, il me voit, il m'entend, il sent les contacts et les piqûres et je peux, en lui parlant à voix basse, savoir très exactement quel tableau se déroule devant lui.

Si j'essaie de l'arracher à son rêve, en lui demandant où il est, il me considère avec un air hébété et ne répond pas ; mais, comme on fait, dans les environs de la ville, des expériences de tir au canon, il tressaute à chaque coup avec de brusques accélérations du pouls, de l'angoisse, de la sueur aux tempes et, dès qu'il est un peu calmé, il se remet à suivre son rêve dans le vide avec la même attention inquiète.

Dans la même pièce, j'observe quelques jours plus tard le soldat Crivelli. C'est un homme de trente-cinq ans qui a une certaine culture. Comme Chanot, il se penche sur le bord du lit pour fixer dans le vide un point qui paraît être sous le lit voisin, mais il parle beaucoup plus et il joint à ses paroles des gestes et des expressions d'horreur. « Je suis couvert de terre, dit-il ; aide-moi, aide-moi, donne-moi un coup de main. Eh! Meyrieux, Meyrieux! ! Mais il a une balle dans la tête ! Elle est entrée par le front. Tout son sang m'a éclaboussé ! ! J'en ai plein les souliers. Oh ! regardez ! il coule ! Que cette terre est grasse ! Je ne peux pas avancer dans cette tranchée. Je vais tomber. Regarde, Chandon ! Sa tête est coupée en deux. Cachons-nous; nous sommes repérés. Ah ! malheureux, malheureux, ne monte pas sur la tranchée. Laisse-moi monter. Faut pas avoir peur. Regarde cette tête ! Un morceau de cervelle ! Oh ! Oh ! Laissez-moi ! ! Boum ! Boum ! ! J'y suis, je suis enterré; enlevez-moi la terre. Oh ! là ! là ! ! Personne ne viendra. Je ne vois plus rien. Ils vont nous esquinter tous. Je vais mourir. Je meurs ici ! ! Ah ! les cochons ! Ils nous prennent en enfilade. Ils nous ont repérés ; les cochons ! ! Oh ! je m'enlise, je m'enfonce. Oh ! mes pieds ! mes pieds ! Cette tranchée est trop étroite ! Donnez-moi une pelle que je l'élargisse. » Crivelli parle ainsi pendant un quart d'heure, puis il s'arrête, encore anxieux, et peu à peu se calme et semble sommeiller; il sort de sa somnolence pour une nouvelle crise et c'est ainsi tout le jour jusqu'au sommeil de la nuit coupé d'insomnies et plein de cauchemars.

Pendant les crises, les mains s'écartent ou se lèvent avec la paume en avant ; la physionomie exprime toutes les nuances de l'angoisse et de la peur et le pouls passe de 70 à 92; mais, si j'imite le bruit du canon, l'angoisse augmente et le pouls bat à 108.

Comme la plupart de ses pareils, le malade est très suggestible pendant la crise, surtout si on lui parle à voix basse. A condition que l'interlocuteur ne s'écarte pas du thème délirant, Crivelli le voit, l'entend et le laisse diriger son rêve.

« Vois-tu ce sang, lui dis-je doucement, tandis qu'il est au repos. — Oui, il gicle, il me couvre, dit-il, en se redressant à demi. — Vois-tu ces boyaux? — Oui, ils sont pleins de terre.

— Vois-tu ces cheveux? — Oui, c'étaient les cheveux de la tête. Ils sont détachés, ils sont arrachés. Oh! c'est horrible! — Regarde : les Boches f... le camp. — Non, non, ils ne partent pas. Oh ! ce sang, ce sang, ce sang ! »

Comme il a besoin de se moucher, je lui tends un mouchoir, en lui disant d'un ton impérieux et à haute voix : « Tiens, mouche-toi. » Il cesse de délirer, se mouche et reste en repos pendant dix minutes, les yeux clos, la tête posée sur son oreiller. Je lui demande son nom, d'où il vient, d'où il est; il ne me répond pas. Puis, un bruit quelconque ayant rappelé son rêve, il repart de plus belle. Je m'approche : « Vois-tu ce cavalier? — Non. — Regarde par-dessus le mur d'épaulement. » Il se soulève et regarde au loin. « Non, je ne vois pas de cavalier. — Et le sang ? — Oh! ce sang ! Oh Meyrieux ! il en est couvert. » Etc., etc.

Alors je change le décor visuel qu'il semble regarder, en recouvrant d'un linge blanc la table de nuit, l'appareil de chauffage qui est derrière et le lit voisin. Il voit le même spectacle, la tranchée, les boyaux de communication, le sang, la cervelle et, sur le fond nouveau qu'il a devant lui, il projette les mêmes hallucinations avec le même effroi.

Comme il s'est borné jusqu'ici à regarder et à voir, je lui dis. « Te parle-t-on? — Oui, fait-il, Chandon crie : « Le sergent est mort, une balle lui est entrée dans la tête, avancez, avancez!! » Tenez, les obus sifflent. » Et il a des réactions de peur. Tandis qu'il délire ainsi, la vue, l'ouïe, la parole semblent normales; il sent les contacts et les piqûres, mais les sensations se mêlent à son rêve pour l'alimenter en se déformant. Je le frappe légèrement avec mon stylographe et il dit : « Ah ! on me bat, on me bat, et, comme j'appuie fortement sur son épaule l'acier froid d'un canif : « Ah ! dit-il, ils me jettent des pierres. »

Cet état délirant a duré douze jours pendant lesquels Crivelli a été plus ou moins loquace ou somnolent mais n'a jamais eu de périodes lucides. Vers le quinzième jour, il a pu me dire quels étaient ses derniers souvenirs d'avant l'accident. On était dans les tranchées : il se rappelait avoir passé devant le cadavre d'un camarade. Chandon, le caporal, le poussait et il ne pouvait pas avancer parce qu'il portait deux

musettes. Les obus tombaient « comme des gouttes de pluie. » Il regardait le corps étendu devant lui, et, en l'enjambant, il a failli tomber. Il a entendu siffler un obus, s'est jeté dans un boyau de traverse et a été enseveli dans le boyau par une explosion qui a démoli l'entrée.

Ses souvenirs s'arrêtaient là, mais je savais qu'il n'avait repris ses sens qu'au poste de secours huit heures plus tard, en plein délire.

A l'hôpital Saint-Nicolas de X... un autre malade, Soldis musicien dans un théâtre de province, a eu un délire professionnel. Pendant des jours et surtout des nuits, il a été poursuivi par Richard Wagner. Wagner le suivait en trottinant derrière lui ; quelquefois Soldis se croyait dans une grange au cantonnement et, plein de crainte, il voyait son persécuteur qui, sans lui parler, le visait avec un canon qu'il portait sur son épaule. « Ah! qu'il est vieux et qu'il est vilain, disait-il en pleurant. » Quand on lui demandait : « Pourquoi Wagner t'en veut-il? » Soldis répondait : « J'avais ses partitions, je les ai brûlées; j'ai brûlé *Parsifal*, j'ai brûlé *Tannhaüser*, j'ai brûlé *Lohengrin*, j'ai tout brûlé. Aussitôt il a été fâché; il s'est mis à me courir. »

Cet état délirant s'est maintenu treize jours avec des répits pendant lesquels Soldis pouvait parler de ses hallucinations avec quelque objectivité mais sans toutefois se reconnaître : il ne s'est reconnu que le treizième jour. Alors il a été obsédé, à l'état de veille, par une scène d'horreur dont il ne pouvait détacher son imagination. Il se voyait seul au milieu des mourants et des morts ; rien que des corps couchés ; ils étaient les uns sur les autres ; il y en avait qui râlaient bruyamment, il y en avait d'autres qui criaient. Ils venaient de tomber, ils étaient habillés de gris-bleu. L'horrible vision revenait chaque soir ; elle s'imposait sans que jamais un détail changeât. Quand la nuit tombait, Soldis, hanté par l'idée qu'il allait la revoir, se tordait les mains et éclatait en sanglots. Et tout à coup, il s'est rappelé : oui! il avait vu réellement ces choses; c'était à droite des E..., un soir de bataille, et cette scène de mort et de sang c'était bien la dernière chose qu'il avait vue quelques heures avant de tomber dans le délire.

Guéri aujourd'hui, Soldis a eu un congé de convalescence et il nous a écrit pour nous dire qu'il avait eu une grande surprise. Il avait retrouvé intactes, à leur place dans son cabinet de travail, les partitions de Wagner : *Parsifal* était là et *Siegfried* et *le Crépuscule des Dieux*. Il a été obligé de s'avouer qu'il n'avait brûlé qu'en rêve les œuvres de Wagner au cours d'une scène délirante qui avait provoqué dans son esprit les scènes non moins délirantes des représailles de l'auteur.

A l'ambulance de la petite ville de V..., je trouve, une autre fois, un malade qui ne parle pas, ne répond pas aux questions et, l'air à la fois égaré et préoccupé, dessine tout le jour au crayon des scènes de bataille sur des feuilles de papier blanc. Comme il ne disait rien on a voulu le faire écrire et il s'est mis à dessiner. Il trace gauchement et sans beaucoup d'ordre, des canons, des collines, des arbres ; puis, quand le dessin est à peu près terminé, il y ajoute des obus dont il représente la trajectoire par des lignes courbes et la forme par de petites taches noires; à chaque tache nouvelle il bondit dans son lit et fait mine de sauter, avec une mimique de peur très caractéristique.

Il ne joue pas comme on pourrait le croire; il est très ému, comme s'il était dupe de son dessin ou comme si les taches noires, les canons et les courbes servaient de prétexte et de support à un délire qu'il ne nous dit pas.

Meltran a eu un délire contenu et d'apparence très pauvre dans lequel je n'ai pu pénétrer car il ne répondait pas aux questions.

Il se tenait à l'ordinaire sous ses couvertures et très rarement il sortait la tête pour regarder fixement dans le vide en disant doucement : « torpille, torpille ». Il semblait bien qu'il vît alors arriver des torpilles car il avait l'air de suivre des trajectoires mais sans manifester d'émotion intense. Ce qui frappait chez lui, c'était l'inertie et la passivité. Il ouvrait la bouche et levait les bras au commandement, et quand on lui donnait une position difficile ou paradoxale, il la conservait. C'est ainsi que, Meltran étant couché, la cuisse droite ou gauche, mise à angle droit sur le corps, restait en l'air trois minutes et mettait une demi-minute à retomber par saccades sur le lit. Pendant qu'on lui imposait, sans qu'il résistât, des attitudes de ce genre, le malade se tirait les cheveux de la

main gauche d'une manière rhythmique, en regardant fixement devant lui. Lorsqu'il a parlé en sortant de son inertie et de son rêve, il a conté que, trois semaines auparavant, du côté des É..., il était sur une butte bombardée et qu'il avait été renversé par l'explosion d'une torpille. Depuis lors il ne se souvenait de rien.

Chazot que j'ai vu au Val-de-Grâce est un bon gros dragon de vingt ans, très doux, très brave, qui s'est battu en W... depuis la mobilisation jusqu'au 7 octobre 1914. En reconnaissance, un jour, il a été subitement entouré d'Allemands qui l'ont fait prisonnier. Sur leur ordre, il est descendu de cheval et il a été conduit dans une grange où il a retrouvé un autre dragon prisonnier comme lui. A partir de ce moment ses souvenirs se brouillent et il semble bien avoir fait du délire de rêve, car, à l'hôpital, il a encore par intermittence des bouffées de rêves et d'hallucinations ; à certains moments il se croit entouré de cavaliers ennemis. Quelques jours plus tard, nous pouvons comprendre, par des fragments confus de récits, que l'autre dragon, qui ne délirait pas, a profité de la docilité et de la passivité du jeune Chazot pour le faire évader avec lui. Il l'a dirigé depuis la grange-prison jusqu'à nos lignes. C'est probablement le seul cas d'évasion accomplie pendant un délire.

Régis qui a fait une étude magistrale des délires de ce genre les a très justement comparés à des rêves et il les a appelés oniriques [1] (du grec ὄναρ, rêve) ; mais, comme il le remarque lui-même, il est assez rare que le délirant onirique assiste passivement, comme le dormeur ordinaire, au défilé de son imagerie mentale ; la plupart du temps il y mêle ses mouvements, ses attitudes, ses gestes, ses paroles, il se conduit en somnambule plutôt qu'en dormeur ; il joue son rêve et le vit. Ce jeu caractérise, sous une forme plus ou moins marquée, tous les délires que nous venons de décrire, depuis celui de Crivelli, grand premier rôle, jusqu'à celui de Meltran, très modeste acteur.

De plus dès qu'on peut se mettre en communication avec

1. Cf. Régis, *Communication à l'Académie de médecine*, 7 mai 1901, et Delmas, *les Psychoses post-oniriques*. Paris, 1914.

ces malades, ils acceptent comme les somnambules que des personnnages réels se mêlent à leurs rêves, posent des questions et s'intéressent à leurs conceptions fantastiques. Comme les somnambules, ils ont une perception plus ou moins confuse des faits réels qu'ils déforment pour les faire rentrer dans leur délire.

Voici une lettre qui nous fait pénétrer plus avant dans ce système de déformation en même temps que dans l'intérieur même des délires. Elle a été écrite en plein onirisme par Capdier, un jeune étudiant que nous avons connu à l'hôpital de X...

Chère mère,

Sois sans crainte, je suis en bonne santé, mais les Boches ne me soignent pas bien. Il paraît qu'ils vont nous ouvrir le ventre. J'ai entendu souffrir un camarade toute la nuit. Ils ont dû le torturer. C'est horrible à voir. Ils m'obligent à rester couché et ne veulent pas me donner à manger, même en payant. Viens leur dire de m'en donner.

MARCEL

Comme les somnambules, nos délirants passent parfois du rêve à la réalité et de la réalité au rêve, suivant qu'on les interpelle avec force : « Tiens, mouche-toi »; ou qu'on leur parle à voix basse : « Qu'est-ce que tu vois? vois-tu du sang? — Oui, j'en vois. » Enfin, comme les somnambules, ils sont sensibles à la suggestion ou bien ils obéissent docilement, comme Chazot, aux ordres qu'ils reçoivent.

Si nous voulions classer ces délirants oniriques et tous ceux que nous avons observés, nous pourrions distinguer ceux qui n'ont que des rêveries automatiques dont ils ne peuvent s'abstraire de ceux qui vivent réellement une sorte de rêve à l'état de veille, et, parmi ces derniers ceux dont le délire et les hallucinations, souvent terrifiantes, se présentent avec un caractère particulier de richesse et d'intensité ; mais il va de soi que ces catégories ne correspondent qu'à des degrés différents de l'onirisme et qu'elles sont unies par beaucoup de formes de transition.

***

A côté de ces rêveurs souvent tragiques, on rencontre des malades très différents en apparence qui frappent par leur visage indifférent et leur regard vague. Approchez-vous et tâchez de causer. S'ils vous répondent, vous vous apercevrez vite qu'ils éprouvent une difficulté plus ou moins grande à vous comprendre ou qu'ils sont même parfois tout à fait obtus. Leur intelligence ne réagit qu'avec un visible effort, sans cohérence et sans résultat précis, aux sollicitations les plus simples. Leur mémoire est profondément atteinte et d'une façon très particulière, dans l'évocation du passé comme dans l'enregistrement du présent. Le ton affectif est l'indifférence. La volonté est docile, sans résistance, à tel point que le sujet obéit passivement à toutes les impulsions du dehors et s'attache parfois à une personne qu'il suit comme un chien fidèle, en acceptant aveuglément son autorité. On appelle ces malades des confus [1], et ils représentent la forme asthénique de la confusion mentale.

Lorsque cette forme de la confusion est particulièrement marquée, lorsqu'elle se traduit non par la diminution et la difficulté de l'effort mental mais par la suspension de toute l'activité intellectuelle, affective et volontaire, on parle de confusion avec stupeur. Par contre, lorsque l'asthénie est peu marquée, les malades ne présentent guère que des troubles peu profonds de la compréhension et de l'attention, des troubles, en général plus accusés, de la mémoire, une impuissance plus ou moins grande pour l'effort et un affaiblissement des tendances affectives supérieures qui s'allie souvent avec une sorte d'aptitude reflexe pour l'angoisse, la peur et les émotions dépressives. Les malades de ce genre sont les plus nombreux et beaucoup de convalescents ressemblent à cette description schématique.

Il peut paraître étrange au premier abord de rapprocher ces confus de nos délirants de tout à l'heure et pourtant ce

1. La confusion mentale a été très bien étudiée en France par Séglas, Régis et Chaslin. Cf. Régis, *Traité de Psychiatrie*, et Régis et Hesnard, *Traité international de Psychologie pathologique*. Tome II.

sont les mêmes malades. Les premiers nous frappaient surtout par leur agitation mentale ; mais, derrière cette agitation, il y a une confusion fondamentale puisque les malades ne distinguent pas leur rêve de la réalité, ni les personnages réels des personnages imaginaires. S'ils ont une apparence de logique, c'est qu'ils se mettent instinctivement d'accord par leurs expressions et leurs gestes avec les émotions et les images qui constituent leur délire; mais, dans leurs moments de répit, ils manifestent une obtusion et une amnésie également profondes et souvent plus marquées que l'obtusion et l'amnésie des confus passifs.

Aucun des malades que je viens de présenter ne pouvait dire d'où il venait, ce qu'il avait fait jusque-là. Si on leur proposait le moindre calcul, ils regardaient hébétés sans comprendre et ne tentaient pas de calculer. Tout interrogatoire restait vain et, quand ils sont sortis de leur délire, ils ont gardé pendant des jours, des semaines ou des mois, une obtusion et une amnésie dont nous allons donner de nombreux exemples. Chez tous les confus qui délirent on peut trouver de même une atteinte des fonctions mentales supérieures qui va de la difficulté de l'effort jusqu'à l'inertie.

D'autre part chez les confus asthéniques, il n'est pas rare de constater une activité délirante rudimentaire qui se trahit par des rêveries qui s'imposent. Même dans la stupeur, on observe parfois des rudiments de délire onirique. Nous avons pu citer Meltran parmi les délirants oniriques bien qu'il fût en état de stupeur. Un malade, très analogue, Langeot, qui reste tout le jour la tête basse et penchée en avant, les yeux aux genoux avec l'air indifférent et vague, ne semble pas délirer ; il délire cependant ; il voit des images vagues défiler devant lui ; parfois il fait un signe, il ébauche un geste et de temps à autre il dit : « Des soldats ! »

Quelquefois l'arrêt de toutes les fonctions intellectuelles et volontaires s'accompagne non pas d'une activité délirante, mais d'une mobilité particulière de la tête et des yeux par laquelle le sujet réagit, sans cesse et sans ordre, à toutes les excitations. P. Chavigny, qui a très bien étudié ce trouble, le décrit ainsi : « Très éveillé tout au contraire de ce qui s'observe (en général) dans la confusion mentale, le sujet est à la merci

de toutes les excitations qui lui viennent du dehors, mais aucune de ces excitations ne se transforme en impression et n'est le point de départ d'une sensation ou d'un travail cérébral. Il y a là quelque chose de l'état mental du tout jeune enfant qui successivement tourne ses regards vers tout ce qui brille, vers tout ce qui s'agite ou fait du bruit, mais encore faut-il remonter jusqu'à l'âge où l'enfant n'est pas même capable de sourire et où son regard, attiré par l'objet brillant, ne se fixe pas sur lui. Bien plus encore, cet état rappelle la mimique de certains oiseaux qui, en cage, tournent incessamment la tête vers les bruits ou les mouvements du voisinage. L'absence, chez l'oiseau, de tout jeu de physionomie rend la compraison encore plus exacte, car chez nos malades le masque reste rigoureusement impassible. »

J'ai observé ce symptôme deux fois depuis l'article de Chavigny[1] qui l'a observé cinq fois, et qui en rapporte une observation magistrale, celle du dragon R... Ce dragon a eu une émotion très violente et très brusque compliquée d'une chute de trois mètres de haut, sans lésions :

« Il semble, dit Chavigny, que l'on soit en présence d'un automate dont il faille diriger tous les mouvements. Si on le tire par la main, il se lève, marche sans faire de résistance, sans protester ni de la voix ni du geste ; sur son visage absolument impassible ne se reflète la trace d'aucune opération intellectuelle, ni émotion, ni étonnement, ni attention. Contrastant avec cette rigidité absolue du visage, les yeux au contraire sont extrêmement mobiles. Dès qu'un mouvement ou un bruit se produit, R... tourne la tête et les yeux de ce côté, mais le regard qu'il jette ainsi est bref, car instantanément les yeux se portent dans une nouvelle direction, attirés par un autre bruit, un autre mouvement ; les yeux et la tête tournent ainsi continuellement, à gauche, à droite et, tout naturellement, vient la comparaison avec les mouvements de la tête d'un oiseau. »

Ajoutons que les uns et les autres, confus asthéniques et confus délirants, présentent de la céphalée et des insomnies, c'est-à-dire des symptômes physiques de confusion mentale.

Il serait très intéressant de savoir pourquoi les uns délirent

1. *Paris médical*, 23 octobre 1915.

tandis que les autres ne délirent pas ; mais c'est là une question obscure.

C'est faire un pas, semble-t-il, vers une explication que d'invoquer l'angoisse, la crainte diffuse, la panophobie, comme les conditions excitantes de l'activité onirique, car ces états affectifs, souvent faciles à provoquer chez les confus qui ne sont pas en état de stupeur, sont la plupart du temps très intenses chez les confus délirants et retentissent certainement sur leur exaltation imaginative comme sur la direction générale de leurs associations d'idées. Nous les avons signalés chez Chanot, chez Crivelli, chez Soldis. Mais, dans plusieurs cas, on peut voir des malades qui font du délire de rêve sans y mêler de l'angoisse ou de la panophobie et l'on en voit beaucoup aussi qui, avec de l'agitation émotive, de l'angoisse et de la crainte diffuse, ne font aucune espèce d'hallucination ni de délire. Ces états affectifs sont évidemment un élément important dans un délire mais ils ne suffiraient pas à le constituer. On aurait plutôt avantage à rapprocher les manifestations asthéniques et les manifestations délirantes de la confusion mentale de ce qui se passe dans certaines intoxications — dans l'ivresse alcoolique, par exemple — où l'on voit des sujets qui réagissent au poison par de l'excitation délirante et hallucinatoire, tandis que d'autres réagissent par de la dépression mentale et par de l'inertie, les fonctions supérieures étant ralenties, gênées ou paralysées chez tous. Le rapprochement serait d'autant plus légitime que la confusion mentale suppose toujours, comme nous le verrons, une intoxication ou une infection sous-jacente, et, bien que ce ne soit pas là l'explication demandée, c'en est déjà le commencement, puisque la forme asthénique et la forme délirante de la confusion mentale rentreraient ainsi sous une loi générale. Dans ces conditions, il paraît légitime d'admettre que l'excitation onirique et l'aptitude anxieuse réagissent nécessairement l'une sur l'autre quand elles sont présentes à la fois.

*
* *

Comment nos sujets en sont-ils venus là?

Par des voies très différentes si on les en croit.

Les uns, les moins nombreux, racontent, dès qu'ils peuvent se reconnaître, qu'ils ont été bouleversés par une émotion aussi brusque qu'intense. C'est le cas de Soldis et de Chazot, c'est aussi celui de Charny et de Lérin qui ont vu des camarades déchiquetés à côté d'eux par des shrapnells. En général, la scène invoquée comme cause de l'émotion est une scène d'horreur avec cette circonstance aggravante que le malade y a couru un danger personnel très grand et que la peur et l'horreur se sont confondues dans une émotion unique.

D'autres, qui ont éprouvé des émotions très intenses et très brutales du fait du danger couru et de l'horreur, ont été en même temps ensevelis sous la terre que l'explosion d'un obus avait soulevée, ou projetés à distance par le vent de l'éclatement. Crivelli est un exemple de cette catégorie; mais, même quand il n'y a pas de spectacle horrible, l'émotion peut encore être très intense et très forte du fait que l'homme entend siffler les obus, attend les explosions avec anxiété, craint d'être blessé ou tué. Sur ce point les confidences des malades ne peuvent laisser aucun doute.

On a ainsi des cas très nombreux où un ébranlement physique — et plus particulièrement un ébranlement du système nerveux central — s'associe à l'émotion.

Nous pouvons, en intensifiant par l'imagination nos expériences personnelles, nous faire une idée de l'émotion ressentie et nous savons, par les récits des combattants, que les nuages de terre, de pierres et de sable soulevés par une explosion ont jusqu'à trente mètres de hauteur sur quarante mètres d'épaisseur, tandis que les corps humains peuvent être projetés jusqu'à cinq, six, sept et huit mètres de distance par le vent de l'éclatement.

Gilbert Ballet et Rogues de Fursac qui ont publié en janvier dernier une étude intéressante sur les psychoses commotionnelles estiment que, dans tous les cas relevés, la part de la commotion est nulle tandis que la part de l'émotion est tout. Ils se fondent sur ce fait « qu'un choc moral consistant en une émotion intense, sans aucun ébranlement physique, peut se traduire par des troubles identiques de forme, d'intensité et d'évolution à ceux que les explosions engendrent[1] ».

1. *Paris médical*, 1er janvier 1916.

La constatation n'est pas tout à fait exacte. Je signalerai plus loin quelques différences de détail entre les confusions par émotion pure et les confusions par émotion suivies de commotion, et je puis signaler tout de suite quelques différences d'ensemble.

Les émotionnés qui font de la confusion ne perdent pas connaissance et mettent plusieurs heures, quelquefois une demi-journée ou même une journée entière, avant d'être confus ; au contraire, les émotionnés-commotionnés qui font de la confusion perdent connaissance dans une proportion de 95 p. 100 et, quand ils reprennent leurs sens, après un temps qui peut durer une demi-heure ou plusieurs heures, ils sont en pleine confusion mentale. Ce n'est pas que les émotionnés puissent retarder leur confusion ou tout au moins en dissimuler les effets par un effort de volonté dont ils sont tout à fait incapables, mais plus vraisemblablement parce que l'émotion pure n'exerce pas sur le système nerveux la même action que le shock.

Les sujets frappés d'émotion-commotion se rapprochent beaucoup de la description donnée par Régis de la confusion traumatique immédiate, dans laquelle le shock, par l'ébranlement organique qu'il provoque, paraît être la cause prépondérante

> Au sortir de sa perte de connaissance, écrit Régis, le sujet ne revient pas à la lucidité et à la raison ; il reste dans un état intermédiaire de torpeur, de désorientation, avec ou sans délire onirique, comme certains dormeurs mal éveillés ou comme certains opérés sortent d'un sommeil chloroformique en état de confusion et de délire[1].

Est-il possible d'admettre que quelques-uns de nos confus n'aient eu que des ébranlements organiques sans aucune émotion préalable ? Le fait n'a rien d'impossible en soi mais, dans l'espèce, il n'a pas dû être très fréquent au moins sous sa forme pure.

Il semble en effet que, dans bien des cas où les hommes sont ébranlés dans leur corps et leur système nerveux par une explosion soudaine, ils puissent encore, avant de perdre con-

1. *Traité de Psychiatrie*, 608, 3e édition.

naissance, éprouver une secousse émotionnelle intense, aussi brève que violente qui se mêle à la secousse physique et se confonde avec elle.

Il y aurait ainsi une classe de confus par émotion suivie de commotion et une classe de confus par commotion plus ou moins pure ou même tout à fait pure.

***

Essayons de causer maintenant avec des confus sortis de leur rêve délirant et qui, malgré la confusion où ils sont encore, peuvent déjà répondre à nos questions et se prêter à quelques expériences.

Leur délire a duré, suivant les cas, de deux à trente jours; il a crû, il s'est maintenu à un maximum et il a décru. Les uns comme Morel et Baptiste se sont éveillés brusquement après un sommeil de quelques heures ; ils ont reconnu tout de suite qu'ils étaient à l'hôpital, entourés de médecins et d'infirmiers, et ils n'ont pas eu de rechute délirante; d'autres, de beaucoup les plus nombreux et parmi lesquels se trouvent tous les confus par émotion, ont eu, avant le réveil final, des phases multiples d'accalmie et de rechute, et n'ont commencé à se reconnaître qu'après bien des oscillations, mais tous sont bien éveillés quand je les interroge.

« Comment t'es-tu éveillé? dis-je à Baptiste qui a eu le réveil brusque. — J'étais dans mon lit, dit-il, et j'ai senti les draps contre moi; alors j'ai regardé et j'ai vu que c'était un hôpital; je ne savais pas depuis quand j'étais là ni pourquoi et, de plus, tout cela ne me paraissait pas très vrai; alors, pendant un moment, j'ai pensé que je ne devais plus être en vie et que je venais de ressusciter de la terre en m'éveillant dans l'au-delà. — Et toi, dis-je à Crivelli, comment es-tu sorti de ton rêve? — A la fin, dit-il, je le quittais pour le reprendre et je ne savais plus où j'en étais. — As-tu encore des cauchemars? — Oui. toutes les nuits, depuis que je me suis retrouvé; je rêve qu'un mort qui a le front troué d'une balle me prend par le cou et veut m'entraîner avec lui... quelquefois même j'ai des cauchemars le jour. — Que vois-tu? — Du sang sur mon soulier

gauche ; tenez, si je le regardais un moment j'en verrais, mais la nuit c'est beaucoup plus fort et il me tarde qu'il fasse jour. »

Voici d'ailleurs écrites par lui-même les impressions du commotionné Blénond qui a eu le réveil lent mais progressif et sans rechute.

W..., 18 mai 1915.

Il y a cinq ou six jours que j'ai commencé à recouvrer l'usage de mes sens et de mon esprit. Avant cette date je ne me rendais aucun compte des objets qui m'entouraient et ne pouvais faire aucune différence entre les personnages que je voyais à l'hôpital et ceux que j'avais l'habitude de fréquenter en guerre. Je ne me rappelle donc rien de ce qui est antérieur au 12 mai, à part ce détail cependant qu'un médecin-major me donna un paquet de tabac.

Ma première impression, très confuse, fut que je n'étais plus en vie et elle fut extrêmement pénible ; c'est peut-être ce qui me porta à me rendre compte des choses que j'avais autour de moi. D'abord le grand plafond bleu, la suspension, le Christ, les lits environnants, les malades voisins, la religieuse, le silence de la salle, tout cela me laissa comprendre que ma situation n'était pas celle dont j'avais l'habitude.

Mais, la réflexion se faisant jour peu à peu, je pus comprendre, le 13 mai, que je n'étais pas mort et que je me trouvais dans une infirmerie ou un hôpital. Cette idée me rassura et, à partir de ce moment, je fis des progrès très sensibles et des constatations qui m'amenèrent à supposer que, si quelque chose me manquait dans l'usage de mes facultés, j'étais cependant sur la voie de me retrouver.

Une constatation agréable fut celle qui me donna l'assurance qu'aucun de mes membres n'était atteint ; je ressentais et je ressens toujours, atténués à la vérité, premièrement une grande lassitude dans tout le corps, un bourdonnement dans les oreilles, par intervalles des maux de tête assez violents qui me donnaient l'impression d'un cercle de feu autour du crâne, enfin une inexplicable confusion dans mes idées que je n'arrivais pas à rassembler, et, par intervalles, une impression de vide dans le cerveau. Cette dernière impression n'a d'ailleurs pas disparu ; aujourd'hui même j'ai des moments, très courts il est vrai, où le vide gagne mon cerveau d'où toutes les idées s'échappent.

Une autre constatation que je fis dans la journée du 14 mai et qui me fut extrêmement agréable, c'est que les fenêtres de l'infirmerie, comme celles de la maison d'en face que j'apercevais de mon lit, avaient toutes leurs vitres. J'en déduisais avec plaisir que j'étais dans un lieu où les obus ennemis n'arrivaient pas...

Chez Michel, un accident a provoqué un réveil brusque et le malade, qui s'est très bien reconnu, s'est retrouvé aussitôt au moment de l'explosion qui avait renversé un sac de terre sur sa tête, comme si son délire onirique, qui avait duré huit jours, n'avait laissé aucune trace dans sa pensée consciente et se trouvait rayé du temps. Il était couché avec quelques malades dans une salle d'étude du collège Saint-L..., transformé en hôpital, lorsqu'à la suite d'un faux mouvement, il est tombé de son lit. Il porte la main à sa tête comme s'il y cherchait quelque chose et il s'écrie : « Ah ! elle est bonne celle-là ! Elle est bonne ! Mais je ne suis plus dans la tranchée, à M... Oh ! c'est drôle ! Je suis dans une école. Mais où est donc le sac de terre que j'avais reçu *tout à l'heure* sur la tête? »

L'obtusion intellectuelle est alors plus ou moins marquée et tel malade qui avait, avant sa crise, l'intelligence vive, se trouve malgré ses efforts hors d'état de comprendre un raisonnement élémentaire, de s'orienter dans le temps et l'espace et de résoudre les problèmes les plus simples. Le lieutenant Lérier ne délire plus depuis trois jours quand je lui demande où il est. Il n'en sait rien. « Ne seriez-vous pas à X...? » Avec effort et hésitation : « Peut-être. — Dans quel département? — Je n'en sais rien. — Et dans quel mois pensez-vous être? » Il regarde par la fenêtre le ciel et les arbres, fait un effort visible de réflexion et conclut : « On doit être en mars. » (Nous sommes en réalité au 12 mai.) Prié de multiplier 7 par 11 il réfléchit un instant et reprend : « 70 ou 67 », comme s'il avait pensé vaguement 77 et ne pouvait coordonner tout à fait sa pensée. Soldis se déclare incapable, après trois essais infructueux et manifestement sincères, de multiplier 427 par 32.

Chevalier ne se tire pas, malgré des efforts manifestes, de la multiplication 5 par 5 et devant le sophisme : si tous les Français sont Européens, tous les Européens sont Français, il fronce les sourcils, fait le geste de repousser quelque chose et dit finalement : « Pas toujours. »

C'est une obscurité de compréhension qui a été souvent décrite et qui n'exclut pas chez les malades peu atteints le sentiment de la direction qu'il conviendrait de donner à leur pensée.

On constate très bien, dans la lettre suivante, cette obscurité

de la pensée, l'effort fait par le malade pour en triompher et l'insuffisance du résultat.

Monteux entend dire, alors qu'il sort à peine de son délire onirique, qu'il a un peu de température ; il sent confusément que ce n'est pas là un bon signe, et il voudrait bien en informer les siens. Il leur écrit :

Chers parents,

Aujourd'hui 16 juin, j'ai aussitôt écrit avec un température. Ce certent n'a pas trompé. Je vais pas aussi ; j'ai mais maladie et j'ai vous température. Je vais pas aussitôt. J'ai température. Ce complet n'en pas aussitôt. Le maladie ne pas ainsi pour vous. Ce vous écrit dans quelques mots.

Il est à peine besoin de dire que cette difficulté de l'effort mental a pour conséquence une fatigue plus ou moins rapide suivant les sujets et que l'attention, quand elle arrive à se constituer, chez les malades peu atteints et chez les convalescents, s'épuise toujours plus ou moins vite. Parfois même, comme le remarquent très justement Mairet, Piéron et madame Bouzansky[1], il y a des absences où, au cours d'un interrogatoire, le sujet cesse brusquement de comprendre.

***

L'amnésie de nos malades est aussi caractéristique que leur obtusion.

Elle porte d'une façon toute particulière sur la période aiguë de l'accès de confusion, celle qui est marquée chez tant de sujets par de l'onirisme. Les impressions subies pendant cette période n'ont pas été ressenties et assimilées ou bien elles ont été trop rapides pour laisser de trace.

En général, les malades ont un dernier souvenir assez précis, ils se souviennent qu'ils ont été bombardés, ensevelis, saisis d'horreur. Puis c'est la nuit, mais une nuit qui n'est pas la même pour tous.

Les uns se rappellent quelques bribes de souvenirs qu'ils

1. *Le Syndrome commotionnel*, p. 10.

rattrapent sans ordre, comme nous retrouvons nous-mêmes, en nous éveillant, quelques fragments de nos rêves de la nuit.

Blénond, qui a commencé à se retrouver après un délire de six jours, se souvient d'un médecin-major, qui, à l'ambulance, dans les premiers jours de son délire, lui a donné un paquet de tabac.

Soldis se souvient si bien du délire de rêve où il a brûlé les œuvres de Wagner qu'il en est dupe pendant sa convalescence, et il n'a pas oublié non plus le vieillard qui le poursuivait en trottinant.

Charny se rappelle des fragments de délire avec hallucinations où il voyait des Allemands le mettre en joue. Chazot a le souvenir vague d'un dragon qui dirigeait son évasion.

Au contraire, Crivelli ne se rappelle rien de ses hallucinations tragiques.

Haudry est un des rares commotionnés qui n'aient pas perdu connaissance bien qu'il ait été renversé par un vent d'obus et en partie couvert de terre. Il se revoit étendu dans la tranchée, près d'un soldat qui avait la main arrachée et qui criait. Non loin, il revoit aussi un adjudant couché sur le dos, avec un gros jet de sang qui lui sortait de la bouche ; il se rappelle très bien que l'infanterie a quitté la tranchée pour partir à l'assaut des tranchées ennemies; il se revoit alors seul sous la pluie, mais un camarade arrive et Haudry comprend que ce camarade vient le chercher.

Puis c'est la nuit noire, la lacune, avec un délire silencieux où le sujet semblait percevoir de vagues images auxquelles il souriait et où il témoignait seulement, pour le moindre bruit, d'une émotivité extrême. Capdier, de même, en sortant de sa période onirique a oublié tout ce qui s'est passé dans cette période. Je lui mets sous les yeux la lettre où il raconte à sa mère qu'il est chez les Allemands. Il reste stupéfait en reconnaissant son écriture et, en se relisant, il dit : « Nom de D... de bon D..., qu'est-ce que j'avais donc dans la tête ! »

La lacune paraît plus complète chez les commotionnés que chez les émotionnés qui retrouvent plus souvent quelques détails ayant trait à leur période onirique, mais ces détails restent infimes et, pour les uns comme pour les autres, on peut parler d'amnésie lacunaire avec des bords assez nettement

tranchés. A mesure que le malade se rétablit il peut situer vaguement dans cette lacune quelques souvenirs qui lui reviennent et qui concernent des faits confusément acquis, mais la lacune ne continue pas à se combler après la guérison.

En général, à cette amnésie lacunaire s'ajoute une amnésie qui la dépasse et qui a une autre origine. La mémoire atteinte comme l'intelligence, participe au ralentissement de l'activité mentale et le malade est hors d'état d'évoquer des faits qu'il avait acquis et fort bien fixés ou bien il ne les évoque qu'avec une difficulté très grande. Cette amnésie rétrograde remonte plus ou moins loin dans le passé en respectant d'ordinaire le dernier souvenir conscient qui précède la période onirique. C'est ainsi que Morel, en sortant de son délire de rêve, se rappelle fort bien qu'il était au bois le P..., dans une tranchée où l'on recevait des obus, lorsqu'il a perdu connaissance ; mais, au delà de ce fait, ses souvenirs sont assez confus ou absents. Il ne se rappelle rien du bois le P... où il est resté cependant trois mois ; il ne se souvient pas davantage d'où il y est venu en janvier 1915, et ce qu'il faisait en décembre.

Un peu plus en arrière, il se souvient qu'il suivait des cours à la Sorbonne et qu'avant de les suivre il faisait ses études dans une petite ville de province. A partir de ce moment et, sans que la limite de l'amnésie soit bien précise, il tient ses souvenirs de jeunesse et d'enfance.

D'autres fois, c'est la vie passée tout entière que le malade dit ne pouvoir évoquer et l'amnésie paraît totale. J'avais avant la guerre, un certain scepticisme à l'égard de ce genre d'amnésie dont on citait de rares exemples et suspects. J'en ai constaté depuis, comme Régis, plusieurs cas, et si je fais plus tard des réserves sur la nature confusionnelle de ces amnésies, je n'en ferai pas sur la sincérité des malades.

En général quelques-uns ne pouvaient dire ni leur âge ni le lieu de leur naissance, ni leur nom. Plusieurs fois, quand je disais : « Comment vous appelez-vous, où êtes-vous né ? » j'ai vu le malade mettre la main sous son traversin pour prendre son livret ou chercher des yeux sa plaque d'identité.

Parmi les cas les plus nets, un jeune dessinateur de vingt ans du nom de Godard, se rappelait une scène d'épouvante

et d'horreur, dans les bois, après laquelle s'était produite une amnésie lacunaire de plusieurs jours et une amnésie globale qui remontait jusqu'au passé le plus lointain.

Il avait oublié qui il était, d'où il était, l'existence de ses parents et de ses sœurs, il ne savait pas qu'il était fiancé; ramené à Paris par son père, il ne reconnaissait ni les monuments, ni les rues de la ville, ni les pièces de son appartement.

Un autre, Planel, marbrier de son état, avait oublié son nom, l'existence de sa femme, son adresse, sa profession. Sa femme qui l'avait ramené à Paris et qui s'était fait reconnaître non sans peine, me contait le trait suivant :

Nous arrivons à la maison, il ne reconnaît rien et s'assied. Le lendemain je lui dis : « Tiens prends ce morceau de marbre et sors une fleur; ça te distraira. — Une fleur, me dit-il, ah non ! par exemple, je vais la rater. — Essaie toujours, que je lui fais. » Il essaie et la fleur vient. Alors il se met à pleurer et me dit : « Ah, je vois bien maintenant que tu as raison et que j'étais marbrier. »

Les habitudes motrices qui réapparaissaient sans effort apportaient leur témoignage irrécusable. Un troisième, Veil, avait oublié, sans exception, tous les faits antérieurs à sa commotion, toute sa jeunesse et toute son enfance.

Je trouve dans mes notes, de mars 1915 à janvier 1916, cinq cas de ce genre.

Un caractère à noter, c'est que, dans les amnésies globales d'évocation qui paraissent porter sur toute la vie, les malades conservent le souvenir des connaissances pratiques et, d'une façon générale, de celles qui, tombées depuis longtemps dans l'automatisme, n'exigent pas d'effort d'évocation ; ils savent s'asseoir à table, s'habiller, se déshabiller, parler, et ils lisent les lettres imprimées d'un journal ou les lettres manuscrites qui disent, sur leur livret, leur nom et leur lieu d'origine. En revanche, dans d'autres amnésies où le souvenir du passé est à peine touché, ce sont des connaissances spéciales, et qu'on aurait souvent des raisons de croire fixées par l'automatisme, qui sont atteintes.

Morel, qui n'a qu'une amnésie rétrograde de trois mois, a oublié complètement le latin qu'il apprend depuis l'âge de

douze ans. « Que veut dire *Homo*? *Mulier*? *Vir*? *Equus*? — Je ne sais pas. — Quelle langue est-ce? — Je ne sais pas. » Par contre il se souvient de l'italien qu'il a appris à quatorze ans et des quelques notions d'allemand qu'il s'est efforcé d'acquérir depuis l'âge de seize ans.

Cette amnésie, plus considérable que l'examen du malade ne l'avait révélé, a été très durable à l'égard de certains souvenirs, car, le 24 septembre 1915, cinq mois et demi après son accident, Morel écrit la lettre suivante :

La mémoire va beaucoup mieux que lors de mon séjour à l'hôpital de Y... Le latin m'est revenu et n'est plus reparti. Seulement, je me suis aperçu en arrivant chez moi que j'avais des lacunes auxquelles je n'avais jamais pensé.

Si vous vous souvenez, je prétendais n'avoir rien oublié du grec ; j'ai voulu en faire un peu chez moi et je n'en ai pas été capable. Toutefois à en entendre prononcer, je comprends que c'est du grec, tout en n'en comprenant pas le sens, ce qui me fait croire que ce n'est pas grave. Autre chose bizarre, j'avais fait une étude assez approfondie d'une période historique : les débuts de la Révolution. J'ai retrouvé les deux cents pages de notes prises à ce sujet ; je ne me souvenais plus de les avoir et j'en ignore le contenu.

Soldis, dont l'amnésie est très faible en ce qui concerne le souvenir général du passé, et qui se rappelle ses années de Conservatoire et sa jeunesse tout entière, a des amnésies d'un caractère très spécial, ne sait pas ce que signifient les lignes d'une portée, ne reconnaît pas la clef de sol et ne se souvient pas davantage, même lorsque je l'ai renseigné. On fredonne davant lui *la Marseillaise*; il demande : quel est cet air? Il ne sait pas qui est Liszt, qui est Beethoven, et quand on lui parle de la *Symphonie pastorale*, on n'éveille aucun souvenir.

Je lui dis : « Savez-vous qui est Victor Hugo? — C'est un poète français. — Connaissez-vous une de ses œuvres? » Il ne retrouve aucun nom. De même pour Molière et Corneille.

Haudry et quelques autres ne reconnaissent pas facilement les lettres de l'alphabet et notamment les lettres manuscrites qui demandent un petit effort de plus.

Parmi les lettres manuscrites, les lettres rares le K, le W sont le plus rarement reconnues. A la dictée, les mêmes erreurs

se produisent, la mémoire verbale des lettres étant aussi atteinte que la mémoire visuelle.

Quand ces malades vont mieux et qu'ils peuvent écrire sous la dictée ou même écrire d'eux-mêmes, on s'aperçoit que plusieurs d'entre eux se conduisent comme s'ils avaient oublié l'orthographe et que pour s'éviter des efforts difficiles ou infructueux d'évocation, ils adoptent, à peu de chose près, avec quelques erreurs de lettres, l'orthographe phonétique.

Haudry, l'ingénieur, écrit sous la dictée, en oubliant un membre de phrase :

Maître Cordo sure un ardre pershé tené un fromage, maître renard par l'odeurt aleshé lui tin ape pré se langage.

Il écrit encore sous la dictée :

Lascical é la Foure mi. Lascical aian chanté tou leté se trouva for dépourvu quand la bise fuvenu.

De l'hôpital où il est traité, à douze kilomètres de la ville de X..., il envoie à un ami une lettre qui commence par ces mots :

Nou comean pencampagne (nous sommes en pleine campagne).

Et plus tard il écrit encore de lui-même :

Notre pèr ci e o sieu qe votre volonté coit fet sure la ter como ciel.

Delnod et Marot ont, à quelques variantes près, la même orthographe qu'Haudry.

Je me suis demandé quelles images disparaissaient le plus facilement dans ces amnésies dont les lois ne sont pas faciles à saisir; ce sont le plus souvent les images visuelles chez les malades que j'ai observés.

Haudry a perdu celle des êtres les plus familiers. Dans la petite école du village qui nous sert de clinique, je l'envoie au tableau et lui dis : « Dessine-moi un oiseau. » Il sait très bien de quoi je veux parler, mais il ne voit pas l'oiseau, et il reste un moment à froncer le sourcil en essayant de le voir; après cinq minutes, il fait un dessin schématique et enfantin.

Prié de dessiner un cheval, il me dit en voir uniquement et très mal la tête et il me demande : « Comment sont les pieds? » Je réponds : « Ils sont palmés. » Il fait non en souriant et, après trois minutes, il dessine un cheval sans queue, aussi schématique que l'oiseau.

Chez beaucoup de malades, on trouve des troubles aussi étendus de la représentation visuelle et quand le trouble est plus atténué, il semble que le malade ne se représente pas les personnes et les visages, alors qu'il peut représenter les objets, la représentation d'un individu avec ses traits distinctifs supposant une synthèse d'images plus compliquée que la représentation d'une chose.

Il est presque inutile de dire que Haudry, même après avoir reconnu les siens, ne pouvait se les représenter par la pensée; quelques jours après être sorti de son délire, il n'a même pas reconnu la photographie de sa sœur; mais Soldis qui possède un stock d'images visuelles assez riches et concernant des objets, ne peut se représenter ni le visage d'un ami intime, ni celui de sa femme.

Morel revoit très bien la Sorbonne et sa lourde architecture; il revoit l'église et la cour ; il revoit l'escalier de la bibliothèque et le petit amphithéâtre Guizot où il est souvent allé, mais il ne peut se représenter la fresque où l'archéologie se révèle à Maxime Collignon, et, bien qu'il nomme MM. Aulard, Seignobos et moi-même, parmi les professeurs dont il a suivi les cours, il est incapable de se rappeler le visage d'Aulard, de Seignobos et le mien.

La première fois que je le vois, je lui demande s'il me reconnaîtrait dans le cas où le hasard nous mettrait en présence. Il est persuadé que non, et, de fait, quand je me nomme et lui montre « mes papiers » il me croit, mais il ne me reconnaît pas. Et dans cette Sorbonne où il a connu tant de maîtres et tant d'amis, il revoit bien les salles de cours, les escaliers, la façade, mais il ne peut se représenter aucun visage. C'est pour lui un royaume d'ombres vagues et sans noms.

J'ai constaté également, mais plus rarement, la disparition des images auditives, notamment chez le musicien Soldis.

Quelquefois, il essayait, au cours de sa convalescence, de se représenter quelques scènes des opéras où il avait joué ; il

pouvait par la pensée placer les chanteurs sur la scène et les musiciens autour de lui; il revoyait presque tout le décor visuel de la pièce, sauf les visages, mais il disait ne pouvoir entendre un son et il s'angoisssait à l'idée que son imagination auditive était peut-être muette pour toujours.

***

En même temps qu'ils oublient le passé, beaucoup de nos confus sont dans l'impossibilité d'assimiler et de fixer le présent. C'est ce qu'on appelle l'amnésie antérograde ou de fixation.

Cette amnésie est à son maximum pendant la période de délire onirique, mais elle survit à l'onirisme pendant un temps qui varie de quelques jours à plusieurs mois. Même quand les impressions n'ont plus la rapidité automatique du rêve, même quand elles sont lentement perçues, elles ne sont pas toutes fixées, ou elles le sont insuffisamment, à cause d'une défaillance profonde de la mémoire, un trouble dans l'enregistrement des faits.

Il résulte de cette amnésie que la lacune des souvenirs qui correspond à la période onirique se continue par une lacune moins profonde et moins nette, mais tout aussi réelle. Le malade en sortant de son délire s'est reconnu plus ou moins vite et il garde en général le souvenir de cette transition.

Je n'en ai pas connu qui ne répondît avec une précision suffisante quand on lui demandait : « Quand vous êtes-vous retrouvé? »

Mais il s'en faut de beaucoup que les souvenirs qui suivent soient aussi précis que ce souvenir transitionnel et capital.

Voici Morel, déjà nommé, qui se rappelle très bien s'être retrouvé il y a deux jours.

Il s'est réveillé brusquement, il a compris tout de suite qu'il était dans un hôpital et, à se sentir là, il a éprouvé une certaine satisfaction. Jamais il n'oubliera ce souvenir.

L'obtusion mentale a d'ailleurs été légère; il comprend quand on parle, il comprend, sans grande difficulté, quand il lit, et il est capable de s'analyser avec une certaine précision.

Mais l'amnésie rétrograde est déjà marquée, ainsi que nous l'avons vu, et beaucoup plus encore l'amnésie visuelle de fixation.

A son réveil, comme il ne reconnaissait pas le visage des infirmiers qui passaient près de lui, même quand il les avait vus dix et vingt fois, il avait l'impression que des centaines d'infirmiers inconnus traversaient la salle. Cependant ces gens lui parlaient familièrement, lui serraient la main, avaient l'air de le connaître, et c'est ainsi que lui est venue la pensée qu'il pouvait bien avoir de l'amnésie.

Il ne m'a pas reconnu quand il m'a vu pour la première fois, mais il est encore incapable de me reconnaître le lendemain et le surlendemain ; trois jours de suite il a fallu que je me nomme. Le quatrième jour, au matin, je vais le voir avant de quitter la ville où on le traite et, souriant, il me tend la main en m'appelant par mon nom. « Je vois que vous me reconnaissez, lui dis-je. — Pas plus qu'hier et avant-hier, fait-il, mais je me suis dit que je devais vous reconnaître à ce signe que vous n'avez qu'un seul galon et que tous les autres médecins de l'hôpital en ont davantage. » Depuis lors, jusqu'au jour où il m'a réellement reconnu, Morel m'a toujours nommé par mon nom. On saisit ici sur le fait, un procédé de rectification très simple et très efficace et qui nous montre que la mémoire de fixation, comme la mémoire rétrograde, s'exerce encore vis-à-vis des choses quand elle ne s'exerce plus vis-à-vis des individus.

La mémoire verbale de fixation est beaucoup moins touchée, chez Morel, que la mémoire visuelle ; en temps ordinaire elle était excellente, ici elle est seulement ralentie. Morel met cinq minutes pour apprendre quatre vers d'Ampère fils que je lui récite et il les garde quelques jours.

C'est encore par cette mémoire verbale qu'il peut masquer les défaillances de sa mémoire visuelle à l'égard des individus. Il se rappelle assez vaguement mais il se rappelle m'avoir parlé et ce qu'il m'a dit ; il sait, par sa mémoire verbale, que je suis en tournée à Y..., que je suis venu le voir, que nous avons parlé de la Sorbonne etc., etc.

Le lieutenant Lerier n'éprouve pas à reconnaître les personnes les mêmes difficultés que Morel, mais il avoue qu'il ne

les reconnaît que grâce à un souvenir d'ensemble qu'il ne saurait analyser, bien plus que par des détails particuliers qu'il est incapable de retenir.

Par exemple, il a toujours reconnu le docteur Milian qui le traite ; si je le prie de fermer les yeux et de se le représenter, il ne peut dire s'il est barbu ou imberbe, grand ou petit, brun ou blond ; s'il porte un lorgnon, etc., etc.

Haudry ne peut reconnaître les airs qu'il connaissait et il ne les fixe pas ; jamais il ne les retrouve de lui-même et, la seconde fois qu'il les entend, il ne les reconnaît pas plus que la première. Quand il commence à lire les imprimés et les manuscrits, je lui dis : « Regarde bien les lettres, et tâche de les reproduire. » Il s'y essaie avec quelque succès, mais si on lui enlève le modèle, il hésite, se trompe et finalement n'écrit pas. « Il me semble, dit-il, que les lettres sont faciles à faire, mais quand je ne les vois plus, je n'en retrouve pas les formes. »

Aussi, comme je lui demande assez souvent de copier des textes imprimés, il a fini par employer un alphabet où il a écrit côte à côte les lettres imprimées et les lettres manuscrites. Dans un ordre plus général de faits, il oubliait, quelques jours après son réveil, que je l'avais vu le matin, que je devais le revoir le soir, s'il avait déjeuné, et la plupart des incidents de la journée.

Cette amnésie de fixation peut durer longtemps, même après une guérison apparente et suffisante pour que le sujet parte en convalescence ou même retourne au front. J'en ai constaté souvent les vestiges après cinq, six, sept mois et davantage chez des militaires que j'ai revus après leur sortie.

***

Nous avons donc affaire à des amnésies rétrogrades et à des amnésies de fixation qui traduisent la difficulté de l'évocation ou de l'assimilation, mais les amnésies d'évocation se sont présentées plusieurs fois sous une forme globale d'autant plus étrange qu'elle se continue d'ordinaire en pleine convalescence, alors que l'activité de l'esprit tend à redevenir normale ; et

les amnésies de fixation, comme les amnésies d'évocation, se sont présentées souvent sous des formes si spéciales, si électives qu'on pourrait parler de cécité verbale et de surdité verbale, de cécité musicale et de surdité musicale. Nous pensons que des causes multiples interviennent ici pour détermier les différentes manifestations de l'amnésie confusionnelle.

D'une façon générale, quand les malades ne sont pas en état de délire ou d'asthénie profonde, on peut constater chez tous une altération plus ou moins profonde des formes simples ou des formes complexes de l'effort mental, altération qui se manifeste dans tous les domaines de l'activité mentale depuis la perception jusqu'à l'exécution des mouvements volontaires. Si on était désireux d'introduire de l'unité dans la plupart des troubles mentaux qui caractérisent la confusion c'est dans la difficulté ou l'impossibilité de l'effort mental qu'il en faudrait chercher le caractère commun. Les amnésies rétrogrades, lacunaires, antérogrades, malgré les différences que nous avons signalées dans leurs conditions et leurs résultats, relèvent toutes, d'abord, de cette altération générale et elles traduisent soit une difficulté plus ou moins grande d'évoquer le passé pour le rattacher à l'ensemble de la personnalité consciente, soit une difficulté plus ou moins grande d'assimiler le présent en le faisant rentrer, par des liens multiples, dans cette synthèse d'idées, d'états affectifs et de tendances qui est notre moi. Que l'amnésie marche en avant ou qu'elle marche en arrière, ce qui paraît atteint chez tous les malades c'est une fonction d'appréhension et de synthèse que Janet a fort bien analysée et définie [1].

Si d'autre part l'amnésie rétrograde s'arrête d'ordinaire dans sa régression vers le passé, à des limites variables suivant les individus et d'ailleurs indécises, c'est sans doute qu'à mesure qu'elle remonte en arrière elle rencontre des souvenirs mieux enregistrés parce que plus anciens, et que la part de l'effort conscient devient de plus en plus faible tandis que la part de l'automatisme devient de plus en plus prépondérante dans l'évocation. Si elle paraît parfois capricieuse et

1. Cf. sur ce point et sur bien d'autres, la belle étude de Séglas sur la Confusion mentale dans ses *Leçons Cliniques sur les Maladies mentales*, p. 149. Paris, 1895.

supprime des catégories de souvenirs anciens alors qu'elle en laisse subsister de plus récents, c'est peut-être parce que nous avons des façons différentes d'apprendre et que les souvenirs sont plus ou moins bien enregistrés et plus ou moins faciles à évoquer suivant qu'ils relèvent de tel ou tel procédé d'acquisition. Quand Morel se souvient de l'allemand et de l'italien et oublie le latin qu'il sait depuis un temps beaucoup plus long, c'est peut-être parce qu'il a appris le latin d'une façon rationnelle, comme on l'apprend d'ordinaire, par l'analyse des mots et des phrases, par la lecture attentive des textes, tandis qu'il a appris l'allemand et l'italien d'une façon automatique, par l'oreille, pour des raisons d'ordre pratique et utilitaire. Ce qui permettrait dans ce cas la réapparition plus facile des souvenirs d'allemand et d'italien ce serait le rôle considérable qu'a joué l'automatisme verbal dans leur acquisition. Les souvenirs des langues modernes et de la langue ancienne ne seraient pas sur le même plan.

On peut faire les mêmes remarques au sujet de l'amnésie de fixation ; chacun de nous peut avoir, pour enregistrer et fixer ses souvenirs, des procédés d'association visuelle, auditive, motrice qui résistent d'autant mieux qu'ils sont plus habituels et plus automatiques en dépit du trouble profond de l'assimilation mentale. Et l'on doit toujours aussi faire la part des prédispositions individuelles qui font prédominer, suivant les individus, telle ou telle forme de la mémoire.

Mais, quand on a présenté ces explications et ces hypothèses, on est obligé de s'arrêter devant des amnésies qu'elles ne peuvent expliquer et qui sont les formes extrêmes de l'amnésie chez les confus, d'une part les amnésies globales qui s'étendent sur toute la vie, de l'autre des amnésies électives spécialisées souvent à des lettres, à des mots entendus ou écrits. Il est déjà très étrange que le latin, même oublié, ne donne pas, à la lecture, l'impression d'une langue connue et que les mots les plus familiers ne soient pas compris. Il est plus étrange encore qu'Haudry et Delnod et Marot aient perdu à ce point la mémoire totale de l'orthographe qu'ils en soient réduits à une orthographe phonétique plus compliquée dans sa nouveauté que la bonne orthographe ; qu'Haudry, un dessinateur, ait perdu la mémoire des lettres manuscrites, et que

Soldy, un musicien, ne puisse lire une portée musicale, reconnaître *la Marseillaise* ou se représenter des sons. Enfin, il est tout à fait extraordinaire que Godard et Planel puissent avoir des amnésies totales sans que leur vie pratique et intellectuelle ne soit pas plus gênée par cette formidable lacune qui devrait les rendre débiles et inutilisables pour tout. Nous pensons et nous espérons bien montrer, a propos de ces faits et à propos de quelques autres faits de cécité verbale, de surdité verbale et d'aphasie, que l'autosuggestion intervient chez les confus pour créer ou parachever les formules extrêmes de l'amnésie, mais, comme elle intervient également pour provoquer un grand nombre d'accidents nerveux, il y a tout avantage à ne faire qu'une seule démonstration. Aussi reparlerons-nous des amnésies globales et des amnésies électives, des surdités verbales, des cécités verbales et des aphasies lorsque nous tenterons d'expliquer un certain nombre d'accidents nerveux dont nous comptons les rapprocher et où l'autosuggestion joue un rôle, les surdités, les cécités, les surdi-mutités, les mutismes, les paralysies que l'on rencontre chez tant de confus peu atteints ou chez des confus en voie d'amélioration.

***

Jusqu'ici nous avons constaté chez les confus un accident initial (émotion presque toujours suivie de commotion ou commotion pure) et toute une série de troubles mentaux que les confus présentent à des degrés divers, onirisme, passivité, obtusion, amnésie, difficulté plus ou moins grande de l'effort mental sous toutes ses formes.

Est-il possible de savoir comment la secousse initiale produit de pareils troubles? Peut-on expliquer la confusion des confus?

Les lésions organiques ont attiré très justement l'attention des médecins. Les lésions externes ne sont pas rares car les confus peuvent être blessés directement ou indirectement par l'obus dont l'éclatement les commotionne ; mais ces lésions manquent souvent ou se réduisent à des contusions insignifiantes.

Les lésions périphériques telles que les hémorragies auriculaires et les commotions labyrinthiques ne sont pas rares non plus mais elles ne sont pas constantes et, pas plus que les précédentes, elles n'expliquent le phénomène profond de la confusion mentale.

Dans le liquide céphalo-rachidien qui baigne la masse du cerveau et de la moelle, P. Ravaut [1] a signalé, chez des commotionnés, du sang, du pus, de l'albumine qui devraient faire penser à des lésions organiques du système cérébro-méningé et ces symptômes seraient d'un grand intérêt s'ils étaient constants, mais ils ne le sont pas. Gustave Roussy et J. Boisseau [2] ayant examiné le liquide céphalo-rachidien de dix-neuf sujets présentant des troubles neuro-psychiques après éclatement d'obus de gros calibre, ont trouvé dix-sept résultats négatifs.

Henri Aimé et moi-même avons trouvé, une fois seulement, un peu de sang dans le liquide céphalo-rachidien de douze confus pris en série.

Sans doute il faudrait bien se garder de conclure de ces résultats négatifs à l'absence de toute lésion cérébrale ou médullaire. Nous verrons au contraire que, même dans le cas où le liquide céphalo-rachidien est normal, nous pouvons avoir toutes raisons d'admettre et d'invoquer de petites lésions centrales pour expliquer un certain nombre d'accidents dont je parlerai plus loin et qu'on se presse un peu trop d'appeler hystériques; mais, pour ce qui concerne les accidents caractéristiques de la confusion mentale que je viens de décrire, on ne fait que constater un fait en disant que la recherche des lésions n'a pas permis d'asseoir une explication générale.

Si l'on veut entrevoir, sinon l'explication, du moins la direction dans laquelle on doit la chercher, il faut se rappeler d'abord que les troubles confusionnels sont caractéristiques de toutes les intoxications. On peut les rencontrer, à titre épisodique, dans toutes les maladies infectieuses ou toxiques et même dans certaines affections mentales qui s'accompagnent accessoirement d'intoxication comme les mélancolies, mais on les rencontre aussi à titre permanent, comme la mani-

1. *Bulletin de l'Académie de médecine*, 22 juin 1915.
2. *Presse médicale*, 11 novembre 1915.

festation principale d'une infection ou d'une intoxication sous-jacente, et c'est alors que l'on parle de confusion mentale plutôt que d'accidents confusionnels.

La mort, qui s'accompagne toujours d'accidents toxiques, s'accompagne également de phénomènes confusionnels, et le délire onirique de l'agonie, avec ses hallucinations plus ou moins confuses, a donné naissance à cette légende que les mourants sont des voyants qui regardent au delà du présent et de la tombe.

L'inanition qui oblige le sujet à se nourrir de ses propres réserves et entrave l'élimination des éléments toxiques, provoque également de la confusion mentale. C'est un délire onirique d'inanition que Flaubert a décrit, en le poétisant, dans ce chapitre du défilé de la Hache, où il nous montre les mercenaires mourant de faim :

> Ceux qui étaient nés dans les villes se rappelaient des rues toutes retentissantes, des tavernes, des théâtres, des bains, et les boutiques des barbiers où l'on écoute des histoires... Les voyageurs rêvaient à des citernes, les chasseurs à leurs forêts, et, dans la somnolence qui les engourdissait, leurs pensées se heurtaient avec la netteté des songes. Des hallucinations les envahissaient tout à coup ; ils cherchaient dans la montagne une porte pour s'enfuir et voulaient passer au travers. D'autres, croyant naviguer par une tempête, commandaient la manœuvre d'un navire, ou bien ils se reculaient épouvantés, apercevant dans les nuages des bataillons puniques. Il y en avait qui se figuraient être à des festins et qui chantaient.

Il en est ainsi dans tous les délires qui se produisent au cours d'infections aiguës ou chroniques, dans la fièvre typhoïde par exemple, où Devaux et Logre ont étudié très heureusement les manifestations du délire guerrier [1].

Il en est encore ainsi, et pour les mêmes raisons, dans le délire alcoolique.

Souvent l'intoxication ou l'infection sont difficiles à déceler derrière les manifestations de la confusion mentale, mais l'analogie nous oblige à les admettre et à les chercher et c'est un principe accepté par les aliénistes que toute confusion mentale, onirique ou non, doit y trouver ses conditions profondes.

1. *Presse médicale*, 23 septembre 1915.

Nos confus sont donc très vraisemblablement des intoxiqués et comme il est établi, d'autre part, qu'ils deviennent confus à la suite d'émotions et de commotions, il est nécessaire d'admettre que les chocs nerveux et les émotions exercent sur l'organisme une influence toxique. C'est bien ainsi d'ailleurs que les aliénistes conçoivent leur action lorsqu'ils l'invoquent comme une cause de confusion mentale. L'émotion s'accompagne de modifications profondes dans toutes les fonctions organiques respiratoires, circulatoires, nutritives ; elle fait varier la pression du liquide céphalo-rachidien comme je l'ai montré avec Laignel-Lavastine[1]; elle exerce une action énergique sur les sécrétions des glandes externes ou internes, comme je l'ai montré avec Malloizel [2] ; elle peut provoquer, par là, des phénomènes généralisés d'auto-intoxication, en même temps qu'elle provoque vraisemblablement une intoxication spéciale des centres cérébraux par l'épuisement et les troubles nutritifs qu'elle y détermine. Son action et ses conséquences seraient dans ce cas très analogues à l'action et aux conséquences de tous les surmenages cérébraux.

Le choc nerveux, l'ébranlement organique agit dans le même sens et sans doute par un mécanisme très analogue si on admet, conformément à de récentes expériences de Crile, que l'épuisement qui résulte d'un ébranlement physique comme l'épuisement émotionnel se traduisent, en définitive, par une acidité du sang [3].

On arrive ainsi, sinon à une explication physiologique de la confusion mentale de guerre que nul ne saurait avoir la prétention de donner, du moins à une conception cohérente et vraisemblable à laquelle nos prochains articles sur les troubles nerveux et la guerre apporteront quelques précisions.

Ce qu'on peut dire tout de suite c'est que la confusion mentale que nous venons d'isoler ici, pour la commodité de la description, n'est pas une maladie autonome ayant une personnalité clinique bien établie, mais au contraire un groupement de symptômes mentaux faisant partie d'un ensemble de troubles organiques parmi lesquels il va falloir les replacer pour

1. *L'Encéphale*, 1914, t. I., p. 19.
2. *Journal de Psychologie*, 1910, p. 62.
3. *Recherches sur l'épuisement, Société de Biologie*, février 1915.

les mieux comprendre. Ce qu'on peut ajouter c'est que, dans les accidents névropathiques qui sortent du choc émotif et de la commotion pour se sérier en une espèce de drame morbide, la confusion joue, comme nous le verrons, un rôle important et introduit une sorte d'unité. C'est assez indiquer que nous ne quittons les confus que pour les reprendre.

(*A suivre.*)

G. DUMAS
Médecin expert pour la psychiatrie au Quartier Général d'une armée.

SOUS LES PINS TRANQUILLES[1]

XI

La dépêche qui annonçait le retour des absents tira la « Maison-Blanche » d'un calme proche de l'ennui. Ce fut une résurrection. Un sourire passa sur les traits taciturnes de Pierre et de Gratiane ; Françoise, affairée, exprima le désir d'avoir un beau poisson pour le déjeuner, et, tout à point, Cotiche lui offrit trois grosses anguilles du lac. Mademoiselle de Kervo, qui faisait de la mélancolie, redevint gaie ; Guy Laugère traduisit son impatience joyeuse en jouant sur le piano des fugues de Bach ; le colonel Bréchart se dérida.

Dans le break qui la conduisait à la gare, Dorothée éprouvait des scrupules : avait-elle bien agi en préparant la jolie chambre d'Adrienne? Pourvu que son zèle ne fût pas blâmé ! Devant son amie, elle se sentait si petite enfant. Elle s'inquiétait : Constance avait dû se surmener, s'exposer au froid ; pourvu qu'elle ne payât pas ce voyage d'une maladie ! Enfin, cette Adrienne qui tenait déjà tant de place dans les préoccupations de la « Colonie »?... Comment cette petite allait-elle l'accueillir ; ne serait-elle pas effrayée par son aspect d'ogresse? Dans son désir de gagner ses bonnes grâces, Dorothée, se désolait humblement de ne pas être belle.

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 juin et 1er juillet 1916.

Elle tâta la boule chaude qu'elle apportait, un sac de gâteaux secs au cas où Adrienne aurait faim. Heureusement qu'il faisait beau ! Depuis cinq jours, les matins se levaient dans un suave or pâle. Le lac, qui semblait d'argent, se teignait de reflets roses. Tout le jour une lumière paisible enveloppait les pins et les chênes-lièges : leur feuillage vert ou gris faisait paraître plus intense le ciel semblable à une éclatante turquoise. Le soir, le fond du lac, aux rayons du soleil couchant, reflétait le ciel rougeâtre, et les pins parallèles dressaient leurs fûts noirs sur la braise du crépuscule.

En passant devant la maison des Soubeyre, mademoiselle de Kervo répondit au salut qu'Honorine.

— Hé bé ! mademoiselle, — cria l'aubergiste, — vous allez chercher madame et sa nièce?...

Il n'y avait qu'eux pour le savoir dans cette solitude, et ils le savaient déjà !... Aussi bien, on ne comptait pas s'en cacher : ce titre de nièce motivait suffisamment la présence de la nouvelle venue pour dépister toute curiosité indiscrète. Vingt fois Dorothée consulta sa montre et, à travers les rideaux de cuir, s'enquit :

— Nous ne sommes pas en retard, Pierre?

— Non, mais en avance, — répliqua Iribarne, dont l'exactitude n'était jamais en défaut.

Elle donna un regard au petit cimetière de Géglosse, une pensée au président de Saubusque. Il ne verrait pas Adrienne adoptée par ses vieux compagnons ; lui qui avait tant souffert de la paternité, qui sait s'il n'aurait pas goûté là quelque douceur réparatrice?... A nouveau inquiète, elle se demanda si elle avait suffisamment travaillé ces derniers jours? Oui, Constance remarquerait que l'on avait lavé et frotté les parquets de bois blanc, changé les rideaux de fenêtres, et le soin avec lequel étaient rangées les armoires à linge.

On traversa le village, immuable depuis six ans, pas même une maison neuve : toujours l'auberge aux rideaux rouges dans la grande rue, une épicerie, le boucher, le boulanger... Sur la place, la mairie et la poste. On longeait des maisons basses aux toits inégaux, des hangars ; des chats rôdaient furtifs, des chiens maigres flairaient le ruisseau bourbeux... La route, s'infléchissant entre les sables des dunes couvertes de

pins, aboutissait à cent mètres de là, devant la minuscule gare, avec son quai de débarquement. Des piles de bois nu et rose, frais de résine, débité en longues solives, s'entassaient par blocs symétriques ; le long bouvier Jean-Baptiste, puissant, placide, guidait entre eux ses bœufs graves et venait charger son char.

Dorothée descendit de voiture : l'horloge de la petite salle d'attente la rassura. Une grande femme jaune, madame Jacolle, derrière un grillage de bois, lui sourit : c'était le chef de gare. Elle vivait là avec un garçonnet bossu, gnome aux yeux bridés et au sourire malin. Elle élevait dans de vieilles caisses à claire-voie des lapins ; ses poules et son coq circulaient entre les rails, une chienne boiteuse les en chassait dès qu'arrivait un train.

Madame Jacolle leva le nez de dessus ses feuilles d'avis :

— Vous venez chercher madame Sabattet et monsieur le docteur?

— Oui, — répondit Dorothée, — est-ce que votre horloge marche bien?

— Encore assez. Ils ne vont pas tarder. Si vous voulez entrer dans ma cuisine pour vous chauffer?

— Merci, je suis bien là.

Elle se mit à faire les cent pas, regardant si un nuage de fumée ne montait pas de la cime des arbres, écoutant si la brise n'apportait pas un roulement lointain. Pourvu qu'ils n'eussent pas eu d'accident! Un coup de sifflet la fit tressaillir. Le petit train débouchait au tournant : une locomotive de vieille marque, la cheminée en tromblon, et deux wagons à plate-forme, avec un seul compartiment de premières. Dorothée sentit son cœur battre à grands coups, et des bouffées de chaleur empourprèrent ses joues. Avant d'avoir aperçu les arrivants, elle souriait ; dès qu'elle eut reconnu le chapeau de madame Sabattet, les larmes lui vinrent aux yeux ; elle s'élança, et avec volubilité :

— Vous avez fait un bon voyage, vous n'êtes pas trop fatiguée? Bonjour monsieur Élie! bonjour, ma mignonne ; Attendez que je vous aide à descendre!...

Madame Sabattet souriait, heureuse : oui, le voyage s'était bien passé, et comment eût-il pu en être autrement, avec toutes

les attentions du docteur? Adrienne cependant avait encore toussé.

— Bonjour, Pierre ! Gratiane va bien?

Et madame Sabattet ajoutait :

— Non, merci, je n'ai pas froid ; puisque vous avez eu la gentillesse de m'apporter une boule chaude, Adrienne va mettre les pieds dessus.

Mademoiselle de Kervo attendrie contemplait tour à tour son amie et la jeune fille; comme celle-ci semblait frêle, comme il faudrait l'entourer de soins! Tandis que Maraval et Iribarne transportaient les colis, Dorothée jetait un châle sur les épaules d'Adrienne qui se laissait faire, ne revenant pas d'étonnement à se découvrir une tante aussi énorme ; elle en eût conçu quelque crainte si les regards et le sourire de mademoiselle de Kervo. ne l'avaient rassurée.

Elle vivait un rêve éveillé et confus, dépaysée par tant de sensations nouvelles et de ne plus respirer l'atmosphère tiède du couvent. Privée de cette protection invisible que tisse jour à jour la continuité des pensées et des actes, elle éprouvait une anxiété vague ; mais la présence de sa marraine et de l'oncle Élie lui apportait malgré tout une sensation de bien-être et de sécurité. Tout l'étonnait. Le voyage, pour elle qui n'avait vu le monde qu'à travers la chapelle, le dortoir, les salles d'études et le jardin du couvent, l'envahissait d'images rapides et contrastées comme celles de la fièvre. Après la secousse bienfaisante de sa grande conversation avec madame Sabattet, un travail régressif s'opérait en elle : la lutte sourde de celle qu'elle avait été et de l'Adrienne emportée dans une existence insolite, vers des visages nouveaux. Cette crise ne pouvait cesser immédiatement ni modifier du jour au lendemain ses habitudes de silence et de vie concentrée. Dorothée, qui la contemplait avec une sympathie un peu déçue, finit par retrouver dans cet air réticent ses propres impressions de pensionnaire, jadis, ce repliement d'âme particulier aux jeunes êtres sur qui a pesé une discipline étroite. Tendre, son intuition pénétra le mystère de ce caractère en formation :

« Pauvre petite, pensa-t-elle. Elle aussi a dû souffrir de l'indifférence de sa mère ! Qui sait quelles divinations lui

en seront venues? Peut-être soupçonne-t-elle obscurément qu'elle n'est pas comme les autres? »

Quand la voiture arriva devant la maison des Soubeyre, Honorine était encore plantée sur le seuil pour saluer et aussi pour apercevoir l'étrangère ; Constance Sabattet dit :

— Regardez, Adrienne, voilà l'étang d'Osques. La Maison Blanche, que vous ne pouvez guère apercevoir dans l'épaisseur des pins, est juste en face, sur l'autre rive.

Elle se tourna vers mademoiselle de Kervo :

— Honorine Soubeyre paraît radieuse aujourd'hui.

— Grâce à vous ; son mari a touché à Mont-de-Marsan la somme que vous et ces messieurs leur prêtez, et elle fait déjà les rêves de Perrette avec son pot au lait. Destribats, l'entrepreneur, a promis de leur envoyer tout de suite les maçons et les charpentiers.

Cependant, à la « Maison-Blanche », M. Bréchart et Guy Laugère, chacun selon sa nature, laissaient percer leur attente : le colonel s'occupait à renforcer avec du fil de fer et des pieux une brèche à la haie de clôture faite par Noiraude et la Roussette. Guy Laugère, de sa chambre, avec une lorgnette de théâtre, fouillait les rives du lac ; il avait essayé ensuite, tentative vaine, de mettre de l'ordre sur sa table de travail ; finalement, il s'était condamné à lire un sévère article de sociologie, en s'interrompant vingt fois pour venir à la fenêtre. Les aboiements joyeux de Janus le mirent brusquement debout et il s'élança dans l'escalier avec une vivacité de jeune homme. C'est par déférence pour Bréchart et pour ne pas lui fausser compagnie, qu'il avait laissé aller seule mademoiselle de Kervo au-devant de Constance Sabattet. Il comprit à l'idée de la revoir combien elle lui était chère, et, au souvenir de certaines heures vides le soir, à quel point elle lui avait manqué. L'avoir adorée passionnément pendant tant d'années, et avoir vu vieillir cette affection restée si pure, donnait à son culte une ferveur unique et presque religieuse. L'arrivée d'Adrienne l'agitait aussi : n'ayant jamais eu d'enfant, il s'imaginait ressentir l'éveil tardif d'un instinct inassouvi. Il se la représentait, grassouillette, blanche comme le lait, cheveux d'un blond de chaume, un petit Fragonard au nez retroussé. Bré-

chart au contraire la voyait mince et droite, racée à l'exemple d'Henri d'Auves son père, un peu altière avec le nez aquilin et un menton accusé.

Janus sautant et frétillant aboyait de plus belle. Les deux amis se rencontrèrent devant la grille que Bréchart ouvrit :

— Les voilà ! — dit Laugère.

Gratiane apparaissait derrière la vieille Françoise, au seuil des communs.

Constance Sabattet et Maraval sentirent, à la chaleur de l'accueil et à la joie qu'eux-mêmes éprouvaient, quel lien infrangible les unissait tous. Adrienne souriait, gauche et un peu effarée, à ses deux « oncles » Mathieu et Guy. Comme elle ressemblait peu à l'image qu'ils s'en étaient faite ! Ce fut pour Laugère un mécompte et son emballement irréfléchi en fut douché : « Sapristi, mais elle était presque laide, cette petite ! » Bréchart préférait cela : une beauté trop évidente lui eût paru une vanité superflue.

Une terreur reprit Dorothée : n'avait-elle pas outrepassé les instructions de son amie pour la chambre d'Adrienne? Avec une voix zézayante elle annonça, comme une coupable, la vérité.

Guy Laugère lui vint en aide en rappelant :

— Nous avons été vos complices, Mathieu et moi.

— Voyez, Adrienne, comme votre tante et nos amis vous ont gâtée, — dit Constance Sabattet, touchée pour sa filleule d'une si délicate attention.

Le visage de la jeune fille s'éclaira d'une gratitude qui fit valoir ses beaux yeux; Ses remerciements balbutiés payèrent les donateurs de leur peine.

Délicieuse première journée ! Madame Sabattet en fit les honneurs à sa pupille. Elle la plaça à table entre Dorothée et Maraval : c'était le voisinage qui pouvait le mieux la mettre à l'aise. Ensuite elle lui faisait visiter la maison : elle la présenta à Françoise, régnant dans sa belle cuisine comme une divinité domestique, puis à Pierre et à Gratiane. Les serviteurs avaient déjà leur opinion faite, point défavorable, gagnée même par ce besoin de protection qu'ont les humbles à l'air souffreteux de la jeune fille; Françoise se disant qu'il faudrait lui donner une bonne nourriture, et les Iribarne

déclarant, laconiques, que l'air était bon ici et que la demoiselle s'en trouverait bien.

Constance lui avait montré la lingerie :

— Ceci est le domaine de mademoiselle de Kervo ; elle vous initiera peu à peu aux travaux de couture et de broderie ; voici la véranda où nous nous tenons après le déjeuner, et le salon où vous travaillerez votre piano avec moi, car vous m'avez dit que vous aimiez la musique.

— Certainement, marraine !

Elle la guidait vers les communs :

— Voici la buanderie ; nous sommes ici sur les terres de Gratiane, comme l'écurie et la remise sont du ressort de Pierre. Venez voir la basse-cour.

De grandes volières en grillage abritaient la gent des poules et des canards, qu'un même élan vorace approcha d'elles :

— Ce coq superbe est un Orpington, voici des Bressanes, et celles qui ont une crête sont des Houdan.

Adrienne ne se lassait pas de contempler les poules rousses effrontées et les canards noirs avec leur déhanchement comique ; une couvée de poussins jaunes l'attendrit ; un dindon solennel, en son plumage couleur de soie gommée, gonflait son jabot écarlate et gloussait, cependant que deux dindes le suivaient comme des esclaves. Plus loin, un paon sur un perchoir poussait son cri strident ; sa queue en faisceau de plumes ocellées traînait derrière lui comme un manteau royal. Plus loin, des clapiers répandaient leur odeur chaude :

— Nos lapins !

Adrienne émerveillée tendit les mains pour frôler les longues oreilles et la fourrure grisâtre. Peureuses, les bêtes s'enfuyaient. Moins méfiante, une mère lapine, entourée de sa portée mouvante et culbutante, collait au grillage son nez ; on voyait se refléter dans ses gros yeux vernis un peu de ciel et d'arbres, cependant que ses flancs s'enflaient et s'abaissaient d'un souffle précipité.

Adrienne connut ensuite le pigeonnier, la niche de Janus qu'elle caressa et l'étable, la laiterie avec ses grands pots de grès et ses jattes, la baratte de verre où se faisait le beurre.

— Nous sommes, — expliqua Constance Sabattet, — forcés de vivre sur nos réserves, comme Robinson Crusoé dans

son île. Si vous aimez les fleurs, vous pourrez jardiner avec moi. Les roses fleurissent ici de mai à décembre. Voyez ces mimosas qui vont bientôt s'épanouir. Dans les serres sont des plantes grasses et des fleurs rares. Vous apercevez d'ici le lac, où vous pourrez prendre des bains l'été ; la grande mer n'est qu'à vingt minutes de distance : ce sera notre première promenade. Et maintenant, chère enfant, que vous avez une notion de la « Maison-Blanche », peut-être ne serez-vous pas fâchée de ranger vos affaires et de vous reposer. Allez et venez à votre guise ; si quelque chose vous manque, réclamez-le ; chacun ne demande qu'à vous être utile et à vous aimer.

Adrienne remontait dans sa chambre ; son linge avait été mis en ordre par Dorothée. La jeune fille éprouva un vif plaisir à se retrouver seule et à passer en revue ses impressions. Comme tout cela la déroutait ! Ne sortait-elle pas d'un rêve et n'allait-elle pas se retrouver dans son lit au couvent, quand, dans l'aube sombre, la vieille sœur Basilice claquait des mains, en criant :

— Debout, mesdemoiselles, debout !

Elle revoyait l'infirmerie où elle avait grelotté et brûlé de fièvre, la sœur Véronique et son austère regard, le joli sourire de sœur Flore... Elle pensait à sœur Agnès avec amour et regret ; mais ces sentiments, au contact de sa vie nouvelle, s'altéraient ; elle ne les éprouvait plus ni si intenses, ni si directs, comme si son cœur, jadis si vibrant, s'anesthésiait. Elle rougit de plaisir en découvrant sur la table un joli buvard-écritoire ; elle l'ouvrit et vit une bande de papier sur laquelle était écrit : « De la part de tante Dorothée ». Ainsi ce n'était pas assez de lui avoir préparé cette jolie chambre, on s'efforçait de la combler encore de menues attentions ! Elle trempa la plume neuve dans l'encre violette. Si elle écrivait à sœur Agnès ? N'était-ce pas une occasion, et du moment que sa marraine l'y avait autorisée...

Mais elle ne put se décider à tracer la première ligne. Une coupure séparait sa vie passée de sa vie présente : elle n'aurait plus su exprimer à celle qu'elle avait tant aimée des sentiments aussi exaltés qu'autrefois. Comme elle avait bien fait de déchirer la lettre qu'elle avait fait lire à madame Sabattet !

Inventoriant sa chambre avec un bonheur recueilli, l'espoir heureux que ce coin serait bien à elle, elle tomba en arrêt devant la petite bibliothèque où Guy Laugère avait placé quelques livres de choix. Un, d'abord, attira ses yeux par sa simplicité : c'était un livre de messe, et à la première page elle lut : « Pour Adrienne » et dessous « son vieil oncle Bréchart ». Elle relut avec émotion quelques prières ; la rude figure du colonel se représenta à elle. Dès le premier instant, elle avait ressenti pour lui un grand respect. Mais dans le mystérieux entraînement des sympathies, c'est vers Maraval qu'elle se sentait le plus attirée, peut-être parce qu'elle était plus familiarisée avec lui. M. Laugère non plus ne lui déplaisait pas.

Les livres placés sur les rayons étaient joliment et diversement reliés : *les Contes d'Andersen, la Petite Fadette, François le Champi, Paul et Virginie, Robinson Crusoé*... Tiens, voilà le nom inconnu, prononcé tout à l'heure par sa marraine.

Elle étendit la main : *Robinson Crusoé* ! Un livre qui ne fût pas uniquement scolaire était pour elle chose étrangère ; sans doute les prix du couvent, rouges et dorés sur tranches, lui avaient conté d'édifiantes histoires où les vertus chrétiennes triomphaient des persécutions où la palme du martyre couronnait les élues. Mais ces livres étaient le prolongement des leçons qu'elle apprenait, tandis qu'aux premiers mots, Robinson Crusoé, jeté par la tempête dans l'île déserte, lui révélait des sensations enivrantes. Elle sympathisait avec le héros, avec ses travaux et sa forteresse de planches, avec son perroquet, avec les premiers grains de blé poussés par fortune dans le creux d'un rocher, et surtout avec l'invincible terreur que lui cause, sur le sable, l'empreinte d'un pied nu !... Elle entrait par l'imagination dans l'au delà des choses, discernait au temps et à l'espace des perspectives insoupçonnées. Et c'était pour elle la révélation d'un monde.

XII

La vie habituelle reprit son cours, si régulièrement tracée dans des limites invariables, que d'abord la présence d'Adrienne

détonna un peu. Discrète cependant, à peine apportait-elle une gêne aux conversations, et elle y figurait avec une douceur sans éclat. Tous eussent préféré la voir plus exubérante, plus gaie, et pourtant l'appréciaient de ne point manquer de tact. Tout au plus si ses silences paraissaient quelquefois gênants, en raison de la différence d'âge qui la séparait de ces âmes mûries par la sagesse et à qui l'expérience laissait une secrète méfiance envers l'inconnu. Rien cependant ne démentit le bienveillant intérêt que chaque membre de la « Colonie » s'efforça de lui témoigner.

La première, mademoiselle de Kervo l'avait résolument adoptée : tant et si bien que Constance Sabattet dut modérer son zèle et ses gâteries. Elle voulait qu'Adrienne fût élevée avec bonté, en personne responsable et libre, mais que cependant elle sentît une direction. Elle s'en expliqua avec sa volonté nette ; Dorothée, qui se constituait déjà la servante volontaire de la jeune fille, dut se soumettre à la voir s'occuper de l'entretien de sa chambre et de la propreté de ses effets. Constance trouva naturel aussi qu'Adrienne à table aidât à rendre de légers services et n'en laissât pas tout le poids à mademoiselle de Kervo et à Françoise. Mais elle sut, avec son doigté habituel, imposer ses désirs sans avoir besoin d'en faire des ordres.

Avant tout, il importait de ne pas fatiguer l'orpheline, mal remise de sa maladie. De faciles besognes ménagères seraient une distraction plus qu'un travail. Celui-ci voulait d'ailleurs un plan d'études concerté ; l'important était de rendre l'acclimatation aussi douce que possible. Quelques exercices au piano suffiraient pour les premiers temps. Il fallait d'abord qu'elle se fît une santé physique et morale. Pour la première, des cures de repos au soleil pendant les deux heures qui suivaient le déjeuner, des exercices respiratoires gradués sur l'indication d'Élie Maraval ; pour la seconde, des entretiens calculés pour donner à sa réflexion un aliment, et aussi le travail intérieur qui se ferait en elle en assistant à certaines conversations du cénacle.

Madame Sabattet gardait un souci : Adrienne restait fragile ; elle eût voulu hâter les bons effets du climat et de cette vie au grand air. Maraval en profita pour proposer d'ap-

peler le docteur Fagalde : il comptait bien obtenir, celui-ci venu, que sa vieille amie se laissât elle-même examiner. Elle expiait à présent son voyage et l'émotion qui s'y était jointe. Elle se plaignait toujours un peu, — encore fallait-il insister, tant elle détestait parler d'elle, — d'oppressions soudaines et douloureuses. Maraval depuis assez longtemps remarquait les sinuosités et les battements de l'artère à ses tempes ; elle avait des crampes la nuit, et les chevilles gonflées. Se trouvait-il devant une maladie de cœur? Ne devait-il pas plutôt penser à la forme chronique du mal de Bright, à une insidieuse inflammation du rein? Ses doutes le reprenaient, avec l'anxiété singulière qu'il éprouvait à porter un diagnostic, depuis l'erreur déplorable commise par lui jadis, erreur qu'il se reprochait comme un homicide, sans s'arrêter aux apparences qui servaient d'excuses à son indubitable bonne foi.

Le souvenir de ce triste secret le poursuivait. Quel démenti donné à sa confiance en lui-même ! Combien désormais il se sentait ignorant, prêt à douter des symptômes les plus certains ! Il revoyait l'homme qu'il avait involontairement perdu : un professeur de l'École de Droit, que la toux et des accès de fièvre avaient conduit à un état cachectique lamentable. Appelé en consultation, puis chargé du traitement, il avait, comme tout semblait l'y autoriser, conclu à une bronchite tuberculeuse. Seule l'autopsie, pratiquée sur le désir de la famille, avait révélé une pleurésie avec épanchement purulent : faite à temps, une ponction de la plèvre aurait pu être le salut.

En vain Maraval évoquait-il des cas où sa clairvoyance avait dépisté le véritable mal, assuré la guérison. Dans la même maison que lui habitait un ingénieur italien soigné pour un cancer et déclaré perdu. Appelé une nuit, et supplié par la femme de faire une piqûre de morphine, il s'y était refusé avant tout examen ; sur son conseil, un chirurgien appelé en hâte, reconnaissait un abcès périnéphrétique : l'ingénieur, opéré d'urgence, guérissait trois mois après. Une autre fois, il arrachait à la mort une jeune ouvrière, supposée au dernier terme de la grossesse ; il diagnostiquait une énorme tumeur fibreuse : grâce à lui, l'intervention chirurgicale se produisait à temps.

Et ces deux sœurs, qu'un praticien ignorant tuait de purgatifs, faute d'avoir pu distinguer chez toutes deux une appendicite très grave : là encore le bistouri sauveur faisait son office. Oui, il avait eu alors la certitude que ce qu'il avait appris n'était pas inutile ; il avait éprouvé, à voir ces malades rétablis, une joie réconfortante et profonde. N'importe, ceci ne rachetait pas cela ! Dès qu'un homme a assumé la redoutable responsabilité de soigner ses semblables, il ne lui est pas permis de se tromper : ni l'opinion ni la loi ne l'absolvent de l'erreur, de l'oubli, du manque de précautions. En vain Élie Maraval se disait-il : « J'ai sauvé l'ingénieur italien, la jeune ouvrière de Montrouge, les deux institutrices de la pension Tinacre. » Il n'en avait pas moins, par faute lourde, laissé mourir un être. Il se remémorait ceux que sa science ou son dévoûment n'avaient pu sauver, des enfants atteints du croup, en un temps où le sérum antidiphtérique n'existait pas, des vieillards frappés de pneumonie, des cardiaques, des albuminuriques, des condamnés en somme ; et il se demandait si là encore il avait rempli tout son devoir. « Oui, répondait sa conscience. — Non ! » lui soufflait le scrupule, bourreau ingénieux des âmes d'élite.

Certainement, il ne déciderait pas seul de l'état de Constance Sabattet.

Il allait s'étonner du silence du docteur Fagalde, quand Pierre vint annoncer qu'à la fenêtre du grenier des Soubeyre on faisait le signal d'appel en agitant « le drap blanc ».

— Prenez le canot, et allez voir de quoi il s'agit, — commanda madame Sabattet, cependant que Laugère, de sa lorgnette, guettait la petite plage...

— Il me semble voir deux hommes en noir... Il faudra que nous finissions par avoir une longue-vue braquée à demeure comme un canon.

Il reconnut, au milieu de la traversée, les deux passagers que ramenait Pierre :

— Tiens, le docteur Fagalde et aussi le curé de Géglosse. Je pense, chère amie, que vous ne refuserez pas de causer avec le premier de votre santé; vous savez que mon amitié s'en inquiète.

— Oh ! Elle s'inquiète toujours et pour peu de chose, — fit-elle en souriant. — Je lui parlerai surtout d'Adrienne.

Le colonel Bréchart attendait, au petit ponton qui servait de débarcadère, les deux visiteurs. Le curé de Géglosse était un rustique pasteur d'âmes, taillé à la serpe et noueux comme un chêne, toujours de bonne humeur, la conscience nette et le regard clair. Le docteur Fagalde, vieilli prématurément par l'étude, montrait, sur un corps mince, une grosse tête méditative aux traits expressifs et au regard perçant.

— Excusez-nous de recourir à vos moyens de transport, — dit-il, — mais mon auto ne peut rouler longtemps sur les aiguilles de pin ; et les Soubeyre partaient à la recherche de leur fille qui les a quittés hier après une scène de reproches et n'a pas reparu.

— Ils feront bien, — dit Laugère survenant, — bonjour, monsieur le curé, bonjour, docteur ! — d'aller voir si elle ne s'est pas sauvée chez les pêcheurs d'Ysclet : cette enfant précoce n'est pas insensible au charme du sieur Rodko.

— Mon confrère monsieur Cachebielle, — dit le prêtre, — se plaint amèrement de l'inconduite de cette tribu de sauvages. Je venais justement représenter aux Soubeyre, qui sont mes paroissiens comme vous, messieurs de la « Colonie », — fit-il avec un sourire malicieux, — le tort que se fait cette gamine qu'il faudrait soustraire à sa vie déréglée.

— Notre amie madame Sabattet, — dit le colonel, — serait intervenue, sans un voyage qu'elle a dû faire.

— Je sais toute sa générosité, — et il ajouta : — Vous avez recueilli une jeune parente ? m'a-t-on dit. Est-elle catholique ?

— Oui, monsieur le curé, — dit Bréchart, — nous la recommandons à votre paternelle direction.

— Comme aussi à vos soins, docteur, — dit vivement Laugère ; — elle n'est pas dans un état brillant, brillant...

Au salon, où on les introduisait, le curé et le docteur trouvaient madame Sabattet et Élie Maraval. La conversation, d'abord générale, roulait sur l'aventure de Martine et le scandale permanent des pêcheurs d'Ysclet.

On changea de sujet quand mademoiselle de Kervo parut, amenant Adrienne qu'elle présenta aux visiteurs. Maraval en profita pour attirer à l'écart le docteur Fagalde et l'entretenir de madame Sabattet.

— Vous voudrez bien rester à dîner avec nous, messieurs?

— dit celle-ci, et elle insista avec trop de bonne grâce pour qu'ils osassent refuser.

Elle sortit pour donner des ordres à Françoise ; comme elle revenait, Maraval la pria instamment, quand elle aurait montré Adrienne au docteur Fagalde, de se prêter elle-même à l'examen. Elle ne cacha pas sa répugnance ; sans offenser en elle une vaine pudeur, cette curiosité lui était pénible.

— Vous me l'avez promis, — dit Maraval d'un ton sérieux, — tenez votre parole.

— C'est-à-dire que vous m'avez tant harcelée... Eh bien, soit : au moins ensuite vous serez rassuré et me laisserez en paix !

Son air affectueux démentit la vivacité de sa réplique. Maraval attendit avec une vague angoisse le verdict de son confrère et s'empressa de l'emmener dans son cabinet de travail, un vaste capharnaüm-laboratoire bondé de livres, de casiers surchargés d'herbes, de fioles de cristal, avec des petites cornues dans les coins.

— Eh bien?

— La jeune fille, — dit M. Fagalde, — fait de l'anémie, vous le savez comme moi. Je prescrirai un traitement de fer et d'arsenic, au besoin de la viande crue, mais nous n'en viendrons sans doute pas là : aucun organe n'est menacé, et je ne vois là que des accidents passagers ; du repos, des soins, le grand air l'épanouiront peu à peu.

— Et madame Sabattet?

— Que pensez-vous de son état vous-même?

Maraval, avec une émotion contenue, hasarda :

— Le mal de Bright?

— Oui : si rien n'aggrave l'évolution de la néphrite interstitielle chronique vers l'urémie, la constitution de la malade peut résister des années; je prescris, vous l'approuverez sans doute, le régime déchloruré et lacté, le vin de Trousseau, les ventouses scarifiées ; enfin, en cas d'asthémie cardiaque, la digitale.

— Mais cet état vous paraît-il inquiétant?

— Avec une nature qui a tant donné d'elle-même, et que le système nerveux seul soutient, oui, je ne crois qu'à des périodes d'arrêt; néanmoins le stade fatal peut comporter des années.

M. Fagalde ajoutait quelques observations sur le rythme du cœur ; ce bruit de galop, c'est bien cela dont Maraval s'était alarmé. Du moins, la certitude qu'il n'y avait point de danger immédiat le consolait-elle un peu ; il la surveillerait de si près, avec une vigilance si dévouée, que rien ne lui échapperait des progrès du mal. Malgré tout, cela le soulageait de « savoir » et aussi que son diagnostic fût confirmé. Cependant combien il eût préféré, dût son humilité s'accroître, s'être trompé ! Ainsi, la maladie ne guérirait pas. Elle couverait sournoise, gagnant, reperdant, regagnant du terrain jusqu'au jour...

Maraval ferma les yeux, comme pour ne pas voir se lever ce jour là...

L'abbé Hourcade disait à madame Sabattet :

— Ma visite, madame, je vous l'avouerai sans détour, est intéressée.

Elle le regardait avec une sympathie paisible; depuis vingt ans il disait la messe et les vêpres à l'église de Géglosse, vieil édifice délabré aux réparations duquel elle avait plus d'une fois contribué. Il exposa des détresses que sa pauvreté ne lui permettait pas de secourir : un couple de vieillards infirmes vivant de la charité publique, en pleins bois, dans une masure si décrépite qu'elle s'écroulerait un matin sur eux; puis la veuve d'un ré inier que son fils, à moitié fou, battait et assommerait peut-être si on n obtenait pas son internement dans un asile.

— Ce n'est pas, — dit-il, — que les habitants de Géglosse aient le cœur dur. Les Basses-Landes sont certainement, au point de vue de la moralité, un des meilleurs départements de France : ainsi mes vieux Philémon et Baucis reçoivent de temps à autre de celui-ci, de celui-là, un morceau de confit, une salade, un quignon de pain; mais on ne pensera pas à étayer leur bicoque et c'est pourquoi je m'adresse à vous.

— Vous avez raison, — dit madame Sabattet. — Et pour le fou, monsieur Despeyron fils n'a-t-il pas les pouvoirs nécessaires, ou le préfet de Mont de-Marsan?

— Si, — dit l'abbé Hourcade, — mais la crainte des députés rend les pouvoirs administratifs d'une prudence extrême. Monsieur le sous-préfet de Dax... Ah ! madame, en province les

choses les plus simples sont souvent les plus compliquées : tout est intérêts, relations, pouvoir électoral...

Et s'arrêtant court, à une idée subite :

— Mais au fait, vous savez la nouvelle? Monsieur Despeyron, le père, n'est plus ministre.

— Vraiment, en êtes-vous sûr, comment cela? — demanda Laugère impétueux...

— Je ne sais pas, — dit l'abbé Hourcade, — je ne m'occupe guère de politique. Il y aurait eu interpellation, hier, à la Chambre, et ce matin trois des ministres ont porté leur démission à monsieur Loubet qui l'a acceptée : il paraît que depuis quelques jours un remaniement ministériel était prévu.

Madame Sabattet revoyait l'ardente, l'inquiète figure de Pierre Esbros : quelle coup pour ses plans ambitieux! Quels regrets il devait éprouver en voyant se rompre sous lui le marchepied qui l'élevait au-dessus du vulgaire et l'approchait du pouvoir!

— Pierre Esbros, — dit-elle, — viendra peut-être, plus tôt qu'il ne pensait, revoir le pays...

— Vous le connaissez, madame? — demanda le curé. — J'ai beaucoup apprécié son pauvre père, le fermier qui planta les beaux sûriers qui entourent vos pelouses. Je redoute pour Esbros le fils les tentations de Paris : ce jeune homme porte au front le signe des orgueilleux et des violents.

— Vous croyez?... — dit-elle pensive.

Les deux médecins rentraient au salon, Iribarne vint annoncer que madame était servie.

XIII

Le lendemain, presque toute la « Colonie » attendait le courrier avec impatience, sauf mademoiselle de Kervo, qu'absorbait la re-cuisson des confitures d'orange, et le colonel, dont l'esprit religieux se désintéressait des contingences, parce que d'avance il les acceptait toutes. Ni madame Sabattet, ni Laugère, ni Maraval n'étaient parvenus à cette sérénité;

aussi commentèrent-ils avec vivacité *La Petite Gironde* qui, en grosses manchettes, annonçait *La Dislocation du ministère* et expliquait le désaccord survenu entre le Gouvernement et le Parlement au sujet de la Haute-Cour. La démission de Deepeyron, qu'avaient accompagnée celle du ministre de l'Instruction puplique et celle du ministre du Commerce, ouvrait une crise regrettable. On prévoyait les difficultés d'un replâtrage, et on se livrait à des conjectures sur les successeurs.

— Nous ne sommes plus menacés; voilà les beaux plans de Pierre Esbros à terre, — dit Maraval.

— Leur exécution n'est sans doute que retardée, — dit Mathieu Bréchart ; il est rare que ceux qui sèment récoltent ; mais le bon ou le mauvais grain lève toujours, et il ne manque pas de gens pour profiter de la moisson.

— Vivons sur le présent, — dit Laugère, — et puisque nous ne pouvons rien sinon attendre les événements, jouissons du répit dont le destin nous fait la grâce.

— Il nous faut enfin régler le sort de la petite Martine, — dit madame Sabattet.

Le curé et le docteur Fagalde avaient, rapporta Iribarne, trouvé les Soubeyre fort surexcités; ils avaient ramené leur fille d'Ysclet où elle vagabondait sur la plage avec des garnements et des drôlesses à cheveux courts, toute la jeunesse effrontée de la prolifique tribu de pêche. Rodko et ses camarades étant en mer, Honorine et Narcisse n'avaient pu s'en prendre qu'à Martine qu'ils avaient ramenée avec quelques soufflets et bourrades, sanglotante et révoltée. Ils accueillirent d'autant mieux les offres de madame Sabattet que l'abbé Hourcade les avait sermonnés :

— Emmenez-la, j'en deviendrais folle ! — cria Honorine.

— Et dites qu'on lui serre la vis ! — appuya Narcisse.

Honorine cependant accompagna madame Sabattet à Dax, où l'ouvroir de Saint-Onuphre recueillit la jeune fille munie de bons conseils et d'un trousseau. Elle manifesta un désespoir si repentant qu'Honorine en revenant dit :

— Hé bé ! Il ne faudrait pas tout de même qu'elle s'en fasse malade !

Elle ajouta, mortifiée :

— C'est toujours pas faute qu'elle ait eu notre bon exemple ! Mais elle ne veut faire qu'à sa tête !

Et elle se plaignit des difficultés de la vie : pour bien faire, il leur faudrait, l'été venu, loger des familles qui ne regarderaient pas à l'argent...

— Tant que ce pays restera sans ressources et sans voyageurs !... — maugréait-elle, laissant voir combien ses intérêts et ceux de la « Colonie » étaient antagonistes.

Elle ajouta :

— Et ça va nous coûter gros, de bâtir !

Elle éprouvait déjà le regret de n'avoir pas obtenu plus, et laissait deviner l'acheminement habituel de l'obligé vers l'ingratitude.

Trois jours après, on distingua sur leur petite plage quelque chose de blanc et de rouge... C'étaient des amas de moellons et des tas de briques que Jean-Baptiste, le bouvier, déchargeait avec lenteur tandis que ses bœufs maigres, couleur de café au lait, couplés sous le joug et coiffés d'une peau de mouton, attendaient le geste rituel dont, abaissant son aiguillon, il crierait pour les remettre en marche : « Aoû ! Choanne ! Aoû ! Martinn ». Bientôt des hommes, qui paraissaient de loin des pygmées, s'agitèrent, creusant les fondations et élevant des murs : les travaux commençaient.

L'hiver s'écoula, les jours grandirent, on n'alluma plus les lampes qu'à cinq heures. Février fut doux et pluvieux ; une trame de mousseline liquide s'appliquait aux grandes vitres des bow-windows, ou bien, en traits transversaux, les longues gouttes claquaient sur les toits, au glou-glou des gouttières pleines. De vastes feux flambaient dans les cheminées.

Les hôtes de la « Maison-Blanche » conformaient leurs occupations au mauvais temps qui rendait plus agréable le « home ». Le colonel se livrait à des travaux de menuiserie ; ou bien il sciait le bois à brûler qu'Iribarne fendait à la hache. Quand il pleuvait trop pour que, sous son vieux mac-ferlane, il allât trotter sur Maroc, il s'enfermait dans sa chambre, méditant des lectures pieuses ou résolvant des problèmes de géométrie. Maraval, classait ses herbiers et se livrait à des nomenclatures savantes. Guy Laugère écrivait d'un jet un Essai sur *le Rôle du Tyran dans la Démocratie*. Madame Sabattet, lorsqu'elle

ne s'occupait ni de sa filleule, ni de sa maison, s'adonnait à de grandes lectures ; après les *Origines de la Révolution* de Taine, elle se jetait dans l'étude sur le moyen âge de Michelet.

Adrienne, elle, vaguait en une atonie morale qui était aussi loin de la tristesse que de la gaîté. Une seule chose la galvanisait : la musique, qui, deux ou trois soirs par semaine, faisait vivre le *Faust* de Schumann ou des fragments d'opéra anciens : le *Don Juan* de Mozart, l'*Alceste* de Glück, ou encore *le Roi des Aulnes* ou *les Deux Grenadiers* de Schubert chantés par M. Laugère. Mademoiselle de Kervo se contentait de tourner les pages pour madame Sabattet assise au piano ; les trois autres messieurs avec elle, pratiquaient cette musique de chambre qui exige une entente complète de goûts et un sens délicat de l'harmonie : Laugère jouait passablement du violon, Bréchart de l'alto et Maraval de la flûte. Les yeux brillants d'Adrienne exprimaient l'émotion qu'elle ressentait. La lecture aussi la remplissait de rêveries fantasques et prolongées : elle avait pleuré sur la chaste mort de Virginie et le désespoir de Paul ; certains contes d'Anderseu où le surnaturel des fées et des princesses investies d'un charme violente la réalité, l'obsédèrent. Il lui arrivait de passer des journées sans penser à sœur Agnès, et elle oubliait le couvent, qui revivait pourtant dans ses rêves. Les travaux manuels ne l'ennuyaient pas, mais elle ne pouvait coudre longtemps sans avoir des éblouissements. Ses parents d'élection s'attachaient à elle : pour Constance et Dorothée, c'était déjà de la tendresse, mais la première ne voulait pas, et la seconde n'osait trop la montrer.

Maraval suivait avec une attention soutenue l'effet des traitements prescrits. Il y avait tant de ressources dans la jeunesse d'Adrienne, qu'il ne s'inquiétait pas outre mesure ; il n'en était pas de même pour Constance Sabattet ; et bien qu'il se fût abstenu d'alarmer ses compagnons, ils épiaient comme lui des traces de fatigue sur son visage ou d'affaissement dans sa démarche. Mais elle ne laissait rien voir de ses mauvaises heures.

Au surplus, le régime rigoureux institué par le docteur Fagalde semblait lui faire du bien.

— Oh ! Oh ! — dit un jour Laugère après le déjeuner en dépliant *le Temps*, — voici du nouveau et qui nous intéresse tous.

Il lut :

— « Le poste de gouverneur général de l'Indochine qui, à peine vacant, suscitait de nombreuses compétitions, est décidément confié à M. Despeyron, sénateur des Basses-Landes, qui s'embarquera vendredi prochain à Marseille ; il a déjà constitué sa maison civile et militaire. Son fils, M. Jacques Despeyron, sous-préfet de Dax et M. Pierre Esbros, son ancien chef de cabinet particulier au ministère de l'Intérieur, l'accompagnent. »

— Bon voyage ! — fit M. Bréchart, cependant que Maraval constatait :

— Voilà un beau champ d'activité et de rapport. Le morceau est gros et le dédommagera de n'être plus ministre.

— Être proconsul, — dit Laugère, — vaut mieux en effet. Là-bas, liberté complète. Il est vrai qu'il y a quelques risques : la fièvre, l'anémie pernicieuse; et Despeyron m'a paru assez surmené, bouffi et emphysémateux. Mais c'est un bourgeois prudent, au point de ne pas s'accorder de vices et de s'abstenir d'imprudences. Il n'est pas spécialement cupide, ni débauché : il aime le pouvoir pour le pouvoir. C'est une manière d'idéaliste, comme pourraient l'être Homais et Sancho Pança.

Madame Sabattet, amusée du portrait, dit :

— Nous ne reverrons donc pas de sitôt sur les bords du lac Pierre Esbros. Il serait cependant intéressant de connaître le drame qui se joue dans cette âme ambitieuse.

Maraval répliqua, avec un fin regard :

— Il faut nous résigner à l'ignorer. Les confidences qu'il vous a faites, dans des circonstances particulières, ne sont pas de celles qu'il doit aimer à renouveler, si même il ne les regrette pas : hypothèse plausible, avec son orgueil.

Bréchart, fronçant ses rudes sourcils, dit :

— Ces postes de grande colonisation ne devraient-ils pas être confiés à des administrateurs spécialisés dans la connaissance de la langue, du caractère et des ressources de ces pays? Que peut en savoir ce gros homme? Quelles sympathies, quels désirs de réforme ou de progrès apportera-t-il envers ces races dont nous cherchons à nous faire craindre, plutôt qu'aimer et respecter?

— Oui, — dit madame Sabattet songeuse, — il y aurait de

si belles choses à accomplir, en taillant dans le neuf, en n'important pas la routine vieillotte des bureaux, et toutes nos tracasseries légales ou policières. Qui sait, Pierre Esbros se passionnera peut-être pour cette œuvre qu'il y aurait honneur à tenter?

— A l'en supposer capable, il s'y briserait, — dit le colonel — j'ai assez vécu là-bas pour le savoir.

L'Illustration quelques jours après montrait, en un instantané pris sur la passerelle du bateau, Despeyron, l'air commun et paterne, avec des paupières en poche, des joues molles, un crâne chauve et la barbe longue. Sa femme, lourde et puissante, ses deux filles, point jeunes et un air décidé de déesses Raison, son fils Jacques l'entouraient, avec Pierre Esbros un peu en retrait, dont la photographie rendait bien la figure altière et le regard incisif.

— L'abbé Hourcade a raison, — dit Bréchart, — ce beau ténébreux porte au front l'orgueil et la violence ; néanmoins sa physionomie a quelque noblesse. Mais pourquoi s'étaye-t-il sur ces politiciens vermoulus? Pourquoi prétend-il arriver si vite? Une belle destinée veut une vie entière.

— Soyons indulgents à sa jeunesse, — dit madame Sabattet, — il se juge comme il juge les autres, j'en suis sûre.

— Cela ne l'excuse pas, — dit Bréchart.

— Il tranche tellement, — plaida Laugère, — à côté de ceux qui l'entourent. Voyez comme il leur semble supérieur !

On s'aperçut alors de la présence d'Adrienne qui écoutait dans son coin, et que mademoiselle de Kervo, sur un clin d'œil de son amie, emmena au jardin.

Le lendemain arriva une lettre dont la signature causa à madame Sabattet de la surprise et un certain plaisir ; elle ne prêtait pas son intérêt ou sa sympathie au hasard, pas plus qu'elle ne les retirait sans motifs :

« *A bord du* Cambodgien, *le 1er mars 1901.*

» Madame, je ne sais si vous accordez l'honneur d'un souvenir à l'entretien que vous voulûtes bien me consentir, il y a quelques semaines, dans l'express de Dax à Paris. J'en ai, moi, conservé une si persistante impression et suis

esté sous l'empire d'une séduction si vive, que je me risque à vous offrir ici mes hommages et mes adieux, avant de m'expatrier loin de France, loin de ce merveilleux petit pays où votre haute charité s'exerce dans un repos que, j'espère, personne ne troublera plus. Je ne me serais peut-être pas risqué à me rappeler aussi importunément à vous, si je ne pensais que mon départ, dans le sillage de M. Despeyron, ne dût être pour vous, ainsi que pour messieurs vos amis, un gage de sécurité. Je ne crois pas que les plans que nous avions mis debout et qui vous préoccupaient, puissent se réaliser maintenant que nous ne serons plus là pour les animer d'une volonté et d'un effort constants. Il m'est consolant, il m'est doux d'espérer que, grâce au tour que prennent les événements, vous n'aurez plus à entretenir, envers le modeste agent d'exécution que j'étais, une hostilité qui eût coûté, je le devine, à votre générosité d'âme, et qui, l'eussé-je méritée, m'eût été particulièrement pénible.

» La vie nouvelle qui s'offre à moi n'est pas celle que j'avais souhaitée ; c'est à Paris que je voulais réussir ; mais on peut, mais l'on doit se rendre partout utile ; la charge assumée par M. Desyeyron sera assez lourde pour exiger toute l'intelligence et toute l'énergie de ses collaborateurs. Et puis, n'est-ce pas un beau rêve pour moi que de connaître ces terres exotiques qui agrandissent et complètent si glorieusement le patrimoine de mon pays? N'est-ce pas un noble rôle que celui qui nous permettra d'y faire pénétrer de plus en plus notre civilisation, nos idées, le clair rayonnement de l'âme française? C'est, sur une bien plus vaste échelle et dans des conditions d'une complexité autrement riche et neuve, ce que j'avais, je veux dire : ce que M. Despeyron avait résolu de faire pour le littoral de Gascogne.

» Je serais heureux si je pouvais croire que vous ne jugez pas téméraire ou déplacé ce besoin que j'éprouve, dans ma solitude morale, de me confier ainsi à vous, à vous qui êtes de la race élue, supérieure aux faiblesses et aux vanités du monde. Daignerez-vous penser quelquefois, madame, à quelqu'un qui vous respecte et vous admire, et ne pas oublier entièrement,

» Votre très respectueux et dévoué

» PIERRE ESBROS »

Cette lettre laissa chez Constance Sabattet un prolongement indéfinissable. Indifférente aux flatteries vulgaires, elle acceptait sans déplaisir d'avoir inspiré à ce demi-étranger une part de sympathie toute spirituelle : car malgré sa fidélité jalouse à ses compagnons, elle gardait un cœur trop vivant encore pour ne pouvoir y laisser place à des formes d'amitié nouvelle, surtout quand une grande différence d'âge et d'expérience lui permettait d'y associer un élément presque maternel. N'avait-elle pas senti s'éveiller en elle, pour Adrienne, toute une flore de sentiments dont elle n'eût pas soupçonné auparavant la complexe sensibilité? Elle montra cette lettre à Laugère pour qui elle n'avait pas de secrets : il approuva fort les intentions du jeune homme, et l'instinct délicat qui lui avait dicté ces lignes.

Une autre âme ne devait pas rester insensible à l'évocation de ce « beau ténébreux » : celle d'Adrienne. Fut-ce le vague des allusions, et en même temps la précision des jugements qui sollicitèrent sa curiosité ; fut-ce ce mystère dont s'enveloppent ceux qui parlent, et dont on ne sait s'ils reviendront ; fut-ce l'inexplicable attrait dont résonnent certains noms? Pierre Esbros prit pour elle une existence à la fois imaginaire et réelle; surtout lorsque, profitant d'un instant où on ne s'occupait pas d'elle, elle eut contemplé dans *l'Illustration* son portrait discerné sans peine, car il était bien impossible de le confondre avec le visage vulgaire et mafflu des deux Despeyron ! Cette image, dont le principal caractère était l'audace et la fierté, devait se fixer en elle et la poursuivre de cette obsession confuse que notre mémoire attache à certains ordres de faits ou à certaines qualités d'êtres, sans autre raison que de les sentir parés d'un charme obscur et d'un prestige inexplicable.

Pour Bréchart, pour Maraval, pour mademoiselle de Kervo, Pierre Esbros ne les avait intrigués que dans la mesure où il inquiétait l'avenir tranquille de la « Maison-Blanche » ; elle cessa donc de les occuper et s'effaça peu à peu.

Le printemps s'annonçait, une dentelle verte sortait des bourgeons dépliés ; les après-midi devenaient chaudes : l'étang Bleu reflétait le soleil pris aux mailles d'un filet incandescent. Le pollen couleur de soufre des pins crevait et volait dans

l'air ; les pignes neuves tendaient leurs cônes verts et compacts. De petites bruyères blanches fleurirent. Il fit bon alors, par le serpentement vert de la haute dune ou par le chemin creux de la combe, d'aller jusqu'à la grande plage. Les pins peu à peu s'espaçaient, on marchait sur le « soutrage » que leurs aiguilles fanées amoncellent et l'on atteignait la pente des sables. Leurs vagues énormes et immobiles mamelonnaient un pays de cendre. Sur leur surface lisse, les pas marquaient comme dans la neige. On arrivait jusqu'au mur croulant de la dune côtière sans avoir pressenti l'Océan, sinon pas son grondement âpre ou son murmure berceur : brusquement, il s'étalait, courant en longs rouleaux blancs.

Adrienne, éblouie par la réverbération, mettait sa main au-dessus de ses yeux ; elle éprouvait une griserie devant l'infini du ciel et l'infini de la mer; à perte de vue s'étendait la grève : un paysage élémentaire, immense et nu que solennisait la sourde menace de cet Océan, dont les hautes marées se traçaient par une ligne de varechs et de roseaux ou des épaves dont l'eau avait usé la couleur. Le ciel et la mer semblaient se confondre. On distinguait parfois, au large, la fumée d'un navire ; et il semblait, à voir la monotonie des vagues déferlant sans trève, l'aride sauvagerie des sables et le froid cristal du firmament, que la notion du temps fût abolie et qu'on pût rester là, à vivre immobile et sans pensée, des heures d'éternité.

XIV

L'« hôtel Soubeyre » dressait, sous les échafaudages, l'exhaussement de ses murs et les charpentes de son faîtage; on voyait s'agiter les ouvriers, fourmis blanches ou brunes. Adrienne, à qui Laugère avait prêté sa lorgnette, s'écria :

— Tiens, des soldats !

— Non, — fit-il après examen, — ce sont les pantalons rouges des pêcheurs et pêcheuses d'Ysclet. Que viennent-ils faire ici?

— L'odeur de l'absinthe les attire, — répliqua M. Bréchart.

Non seulement les Soubeyre, malgré leur promesse à la conclusion du prêt, offraient souvent un coup de trop aux maçons et aux charpentiers; mais le frère d'un cabaretier d'Ysclet, Bascoux, dit la Loupe, venait d'élever une baraque de planches et de torchis à cent mètres plus loin, dans un repli du lac ; il y tenait une buvette. Des résiniers, le bouvier, Cotiche, le facteur, les ouvriers, par curiosité d'abord, puis par plaisir s'attablaient en plein air, devant les verres toujours remplis. Les Soubeyre, furieux de cette concurrence déloyale, en accusaient l'entrepreneur Soubrac de Biarritz, le créateur des hideux petits chalets d'Ysclet-Plage. Jaloux sans doute de ce qu'ils ne s'étaient pas adressés à lui, ou ayant certaines idées « derrière la tête », il avait dû se constituer le bailleur de fonds de Bascoux et participait sans doute aux bénéfices. Un dimanche, des chants avinés apportés par le vent s'étaient fait entendre. La « Colonie » en gardait un souvenir pénible.

— Pourtant Pierre Esbros et Despeyron ne sont plus là, — murmurait madame Sabattet.

Maraval dit :

— Leurs idées ont pris corps.

— Il faudrait intervenir, — reprit le colonel, — et couper court.

— Mais comment?

— Le tapage public est interdit ; et il y a une loi sur l'ivresse.

— Mais garde champêtre, maires et préfets se gardent bien de l'évoquer. L'ombre redoutable du député ou du sénateur protège le marchand de vin, — dit Maraval, qui, en sa qualité de médecin, savait mieux que personne les dangers croissants de l'alcoolisme, le péril national dont la France souffre et mourra peut-être, si on n'enraye pas le fléau, avec son cortège de dégénérescences et de crimes.

— Les Soubeyre entendraient encore raison, — dit madame Sabattet ; — on ne peut leur faire grand blâme de stimuler le travail de leurs ouvriers.

— Avec l'alcool qui leur casse les jambes, — dit Bréchart.

— L'hôtel achevé, ils s'en iront.

— La mauvaise habitude sera prise, — répliqua le colonel ;

— le pire qui puisse arriver, c'est que l'étang Bleu devienne un centre d'excursions et de promenades populaires. Le jour où à Geglosse un voiturier ingénieux organisera un service de va-et-vient entre le petit train et l'hôtel Soubeyre, — ajoutez-y un peu de réclame verbale ou même de publicité dans les feuilles locales, — et ce n'est pas un ou deux cabarets seulement qui entacheront ce pays...

Laugère proposa :

— Il faudrait sonder ce Bascoux; qui sait si une offre d'argent?...

— Non, — dit Maraval, — il nous ferait chanter !

— Mais le maire, — dit le colonel, — pourquoi lui a-t-il permis de s'installer? L'abbé Hourcade, qui est au mieux avec lui, a dû cependant lui signaler le danger.

— Mon cher ami, — dit Laugère, — s'il faut en croire Narcisse, ou plutôt deviner à travers ses réticences, monsieur Vincens, homme faible et cacochyme, aurait les mains liées par Soubrac qui veut sa part des rives du lac afin d'y bâtir, non des chalets de bon goût comme le ferait Destribats, mais des cages à lapin et d'affreux petits cubes multicolores.

— Il serait étrange, — dit madame Sabattet, — que nous dussions regretter que l'intervention de Despeyron et de Pierre Esbros ne se soit pas réalisée : eux, au moins, nous auraient protégés. Sur de bas intérêts de lucre et des convoitises grossières, que pourrons-nous?

— Je verrai le maire, — dit le colonel.

— Tiens, — fit Maraval, — les pantalons rouges se réembarquent. Il y a loin d'ici à Ysclet : on ne les reverra pas de sitôt. Oh! Mais c'est une véritable manifestation : tous les ouvriers abandonnent le travail et se groupent pour assister à leur départ. Que de poignées de main ! Que d'effusions ! C'est touchant !

Il offrit la lorgnette à madame Sabattet qui la repoussa.

— Merci, je ne suis pas curieuse de ce genre de spectacle.

Avec ensemble, les bateaux démarrèrent ; on en comptait cinq et un couple dans chaque, hommes ou femmes, on ne savait, tant de loin ils se ressemblaient sous le maillot bleu sombre et la culotte rouge descendant jusqu'au genou. Des voix s'élevaient, traînantes et bizarres, en couplets empreints

de cette tristesse propre aux chants populaires ; Constance Sabattet et ses amis eussent apprécié une telle mélopée si elle ne s'était pas terminée en haro de clameurs et en rires brutaux.

— Ils ne rament pas vers le courant, — dit Laugère, — on dirait qu'ils viennent sur nous ! Oui, ma foi !

— Pour peu qu'ils soient éméchés, — dit Bréchart, — il vaut mieux que notre amie rentre, et que vous la reconduisiez, Élie, avec cette enfant.

— Rentrons tous, — dit Maraval, — s'ils ont des intentions pacifiques, il est inutile de paraître les...

— Laissez-moi seul, — dit Bréchart, — s'ils ont quelque chose à nous dire, j'aviserai.

— Je reste avec vous, — dit Laugère, — pourquoi auraient-ils de mauvaises intentions?

Maraval reconduisit Constance Sabattet et Adrienne à la maison.

— C'est Rodko qui dirige la flottille, — reprit Laugère, — ces gaillards-là se servent sur le courant de coquilles de noix qui ne tiendraient pas la mer ; ce sont des caisses à bords plats plutôt que des canots : mais... oui... je n'ai pas la berlue, c'est une femme, et même une belle femme, qui rame pour Rodko ! Elle se retourne... Parbleu ! C'est cette Iane que la justice... N'avons-nous pas su qu'elle avait bénéficié d'un non-lieu?... Rodko avait raison de dire que Despeyron la tirerait de prison.

— Peuh ! les jurés l'auraient peut-être acquittée : nous devenons tellement sentimentaux, — dit le colonel, — étouffer un nouveau-né dans le sable : bagatelle !

— Quelle brute splendide que cette fille !... — murmura Laugère. — On dirait une Salomé barbare ! Elle a l'air de la reine de la tribu, comme Rodko en est le roi.

— Ils ont la mine, surtout, passablement patibulaire ! — déclara le colonel.

D'un élan égal, les rames courtes s'abaissaient et se relevaient; déployés en ligne de bataille, quatre canots arrivaient de front ; le cinquième, celui de Rodko et de sa maîtresse, les précédait. Lui se tenait debout. Laugère et Bréchart le virent sourire, montrant ses dents de loup et écarquillant des yeux fourbes... Ils « nageaient » droit vers le ponton. Le

colonel se retourna : silencieusement Iribarne venait de se placer derrière lui, accompagné de Janus qui grondait.

— Paix, Janus ! — dit Bréchart. — Il ne fallait pas te déranger, Pierre.

Le serviteur ne répondit rien ; il savait ce qu'il faisait et faisait ce qu'il voulait. La tribu d'Ysclet à ses yeux était le rebut des hommes, et il les croyait capables de tout.

— C'est vous, Rodko, qu'y a-t-il? — cria Laugère.

— On veut vous parler, — répondit le pêcheur.

— N'abordez pas ici, — intima le colonel, — c'est notre plage.

Rodko hésita, puis d'un geste large et dédaigneux indiqua aux quatre bateaux un pieu planté à quelque distance : le fond d'ailleurs y était bas et plus propice à l'accostage. Dans l'à-droite que firent les barques, on vit les faces boucanées de ceux qui les montaient ; tignasses courtes des femmes, longues crinières des mâles, les vieux sans âge et les jeunes déjà flétris, semblables à des vieux. Il y avait là trois femmes et cinq hommes dont un borgne à qui une mâchoire prognathe faisait un masque de bête menaçante.

Rodko dit un mot à sa compagne, qui donna un adroit coup de rame : avant qu'on eût pu s'y opposer, il sauta d'un bond sur le ponton et, saisissant au vol la corde armée d'un grappin que la femme lui jetait, s'amarra, comme pour une prise de possession du sol.

Bréchart allait se fâcher, et Iribarne faire respecter la volonté de son maître ; quant à Janus, sur un geste il eût pris l'assaillant à la gorge. Laugère intervint, d'un ton de calme reproche :

— Eh bien, Rodko, eh bien...

— Je ne fais point de mal, — maugréa le pêcheur avec astuce, évitant de regarder M. Bréchart ; — si vous me voyez ici, m'sieur Laugère, c'est d'abord pour vous montrer que ce qu'on a dit sur Iane, c'était faux, puisque la voilà libre comme l'air, à cette heure.

La fille venait de s'élancer sur la berge, elle regarda Rodko d'un air de félin soumis, et dévisagea ensuite en souriant Laugère et le colonel. Celui-ci avec dégoût soutint le regard, et son expression fut si parlante que la belle Iane dut la

première détourner les yeux : « Oui, pensa-t-il, voilà bien la meurtrière paisible, l'animale musclée et salace, la guenon de Nôd de l'Écriture. »

— Eh bien, — dit Laugère, avec un sérieux triste, — si sa conscience ne lui reproche rien, tant mieux pour elle ! Que vouliez-vous encore, Rodko?

— C'est rapport aux canots à pétrole : j'ai dû arraisonner mes camarades. Ils ne voulaient rien entendre : mais si vous leur répétez ce que vous m'avez dit, ils voudront bien aller pêcher au large.

— Soit, — dit Laugère, — appelez-les.

— Va, Pierre, emmène Janus, — ordonna le colonel tenant à marquer que six hommes, — il ne comptait pas les femmes, cependant robustes, — ne lui faisaient pas peur.

Iribarne s'éloigna à regret, tirant par le collier Janus qui grondait.

— Il mord, votre chien? — demanda Rodko ironique.

— Si vous voulez en tâter, mon garçon, — dit le colonel, — vous n'avez qu'à atterrir ici sans permission !

Rodko eut une singulière torsion de bouche, où le défi hargneux déguisait l'embarras ; lui aussi, sentait peser sur lui, bien qu'il la bravât, l'autorité de M. Bréchart. Aussi fût-ce à Laugère qu'il s'adressa :

— Parlez-leur, m'sieur.

Silencieuse, la tribu aux jambes nues s'était approchée sur le sable : elle formait un demi-cercle oppresseur autour d'eux. Tandis que Laugère, avec une bonne volonté un peu nerveuse, exposait l'organisation de la pêche, telle que ses amis et lui l'entendaient, M. Bréchart étudiait ces visages marqués par tous les stigmates du vice et de la misère. A côté du borgne prognathe, qui semblait le second de Rodko, se tenait un long et maigre gaillard au museau de brochet, dont les lèvres, les paupières et les narines palpitaient régulièrement comme les ouïes des poissons. Une des femmes aux cheveux ras et blancs, semblait, ravinée de rides, avec des yeux et un sourire extraordinairement jeunes, une échappée du sabbat ; une autre, huileuse et de peau sombre, semblait née de l'amour fantastique d'un phoque et d'une gitane. Tous écoutaient Laugère avec une attention rusée, méfiante chez

le borgne, hébétée chez d'autres. Après d'assez longs palabres où M. Bréchart intervint, ils firent entendre qu'ils consentaient, et Rodko, leur porte-voix, déclara solennellement :

— C'est chose entendue ! Nous causerons avec vous quand vous voudrez des arrangements à prendre : reste à espérer qu'avec les machines à pétrole nous prendrons plus de poisson que dans nos vieilles barques.

Des rires orgueilleux et narquois l'approuvèrent. Rendez-vous fut pris à la mairie d'Ysclet, pour signer l'acte : Laugère et Bréchart voulant, par un relatif apparat, impressionner cette gent paresseuse et indocile.

— A vous revoir, — dit Rodko avec un salut théâtral, et tandis que pêcheurs et pêcheuses se bousculant couraient aux bateaux, il remit le pied sur le ponton et embarqua, sans s'occuper d'Iane qui, décrochant le grappin, sauta à son tour et saisit les rames.

Laugère, secrètement humilié, le colonel, assombri, virent la flottille défiler à la queue leu leu, en silence, Rodko seul debout, à l'avant. Quand ils se furent éloignés, ils entonnèrent le même chant qu'à leur venue, suivi des mêmes clameurs et des mêmes rires agressifs ; puis le silence, un silence impressionnant, tomba sur le lac et remplit le paysage.

Avril et mai resplendirent. Un jour on cessa d'entendre les derniers coups de marteaux donnés dans l'hôtel Soubeyre. Il brillait au soleil de l'éclat de ses vitres et du ton grenat tout neuf des volets. Les peintres retirèrent enfin leurs échelles. Comme s'il n'eût attendu que ce moment pour plier bagage, Boscoux la Loupe ferma sa cahute et s'en fut, ayant chargé sur un haquet ses paniers de bouteilles. Le manque de clients décidait de ce départ que les démarches du colonel n'avaient pu obtenir. Les Soubeyre, du coup, redevinrent souples et empressés :

— Il faut bien, — dit Honorine, — que l'ouvrier boive un peu, sans ça le travail lui paraîtrait trop dur !

Et Narcisse renchérissait :

— Ce n'est pas chez nous, bien sûr, mais chez *l'autre*, qu'ils allaient se saoûler !...

Les hôtes de la « Maison-Blanche » purent croire à une alerte

sans lendemain. On ne vit plus reparaître les pantalons rouges de la tribu. Laugère avait échangé avec Rodko, le borgne prognathe et l'homme à tête de brochet des signatures ; mais il eut la mortification de les voir se couvrir d'un représentant, le sieur Arcomie, homme d'affaires, ancien premier clerc de notaire à Toulouse, et sur qui couraient de louches histoires.

Bellâtre gras, des bagues au doigt, une cravate sang de bœuf au cou, il courait en auto de Dax à Bayonne, un jour à Mont-de-Marsan, le lendemain à Saint-Jean-de-Luz, toujours affairé, riche, disait-on, très coureur et collectionnant les conquêtes faciles. La belle Iane l'avait fort allumé, et c'est pour les beaux yeux de la drôlesse qu'il prenait en mains les intérêts de la tribu. Pour en finir, Laugère avait accordé de nouvelles concessions : cet homme de si haute valeur manquait de sens pratique. Toutes les entreprises aventureuses de la « Colonie », tous les bienfaits mal placés lui revenaient de droit. Mais ses amis, à son retour, évitèrent de le décourager. Puisque les pêcheurs consentaient à travailler, il n'y avait plus qu'à leur fournir les canots à pétrole. Laugère à cet effet s'entendit avec des constructeurs de Bordeaux.

Juin amena de rayonnantes journées chaudes ; madame Sabattet allait mieux ; on la vit, dans la roseraie, soufrer les jeunes pousses et retirer les gourmands. Adrienne s'était enfin acclimatée. Elle voyait revenir ses forces et sa gaîté. Elle aussi participait au travail de la sève, des feuilles, des fleurs, des fruits : elle se dépouillait de sa terne enveloppe. Son jeune corps avait perdu sa gaucherie de pensionnaire ; sa maigreur s'étoffait, un sang neuf animait la pulpe délicate de ses traits.

Ses trois « oncles » s'occupaient maintenant de la faire travailler, par séances courtes, et d'après un plan d'éducation qui, évitant les notions fragmentées et inutiles, mettrait en son cerveau de l'ordre et de la clarté. Maraval, du premier coup, guidé par son instinct scientifique, avait su éveiller la curiosité d'Adrienne, intéresser sa réflexion. Ce ne fut pas sans une vague crainte qu'elle commença les leçons d'arithmétique et de géographie que le colonel lui donnait, à l'aide du tableau noir et de la craie, faisant appel à la mémoire combinée des yeux et de la main ; mais cette crainte même don-

nait de la saveur à l'heure passée ensemble, et une simple approbation la faisait rougir de plaisir. Guy Laugère, d'abord trop plein de son sujet, prompt à s'échapper en digressions, se restreignit à écrire des résumés qu'il commentait eusuite et qui, reproduits par elle, lui apprenaient en même temps à bien écrire. Les progrès d'Adrienne s'accentuèrent. Elle suivait, grâce à mademoiselle de Kervo et à Françoise, des cours pratiques de ménage. Adoptée par tous, elle avait pris son rang, tenait sa petite place ; elle gravitait elle aussi, tournée avec une gratitude tendre, vers le beau visage de Constance Sabattet.

XV

Journal d'Adrienne Curzal

« 15 août 1901.

« Dois-je relater mes pensées sur ce bel album à fermoir que marraine m'a donné en me conseillant d'y copier les phrases qui m'auraient le plus frappée dans mes lectures? Elle m'a dit : « Ce sera votre bréviaire intime : n'y mettez que « ce qui vous semblera beau. » Comment ai-je l'audace d'y risquer mes griffonnages, alors que je ferais mieux d'y relire des vers de Victor Hugo, une réflexion de Michelet, une maxime d'Épictète, une page de Loti et d'autres citations qui, si souvent, me font du bien à méditer et me redressent quand la paresse, ou la rêverie ou le spleen m'envahissent. Mais puis-je même prononcer ces mots misérables, quand j'ai le bonheur de vivre auprès d'êtres aussi supérieurs que marraine, ma tante Doro et mes oncles Guy, Élie et Mathieu?

« Avoue-le, Adrienne, si tu gâtes ce bel album de ta chétive prose, c'est parce qu'il te donne l'illusion d'un confident, parce qu'en tournant la clef de la petite serrure, tu as l'impression qu'il ne te trahira pas. Est-ce mal? Je me le suis demandé plus d'une fois... Je ne voudrais pas que marraine pût penser que je manque de confiance ; aussi lui ai-je demandé la semaine dernière :

« — Me blâmeriez-vous, marraine chérie, si j'écrivais pour moi seule, sur l'album que vous m'avez donné, les idées qui me viendraient à l'esprit?

« Elle m'a regardée avec sa bonté habituelle :

« — Non, mon enfant, chacun de nous a droit à son jardin secret ; c'est à nous d'y faire pousser et s'épanouir des fleurs qui sentent bon !

« Comme elle est jolie et délicate, cette réponse ! Mais me délivre-t-elle de tout scrupule? Je ne sais trop, car ce que je confie à ce papier, ce ne sont pas les belles pensées d'autrui ; c'est mon pauvre petit moi, qui n'est intéressant que pour moi ; c'est ce que je voudrais et ce que je n'ose avouer en toute liberté à marraine, tant on a de mal, quand on a vécu pendant des années seule avec soi-même, à s'extérioriser. Quel mot prétentieux ! Tant pis ! Il rend ce que je veux dire. Ce n'est pas de franchise que je manque, non, c'est d'un certain courage à me montrer telle que je suis : à parler des autres, j'ai peur de paraître indiscrète, et à parler de moi j'éprouve une timidité insurmontable. Puisque, comme dit marraine, chacun a droit à un jardin secret, voici le mien.

« Déjà l'été, et il y a un peu plus de sept mois que je vis ici en famille : je ne puis croire que le temps ait marché si vite. Tant de choses se sont écoulées et un tel changement s'est fait pour moi ! Combien, les premiers mois, je me sentais dépaysée et perdue entre le couvent que je ne regrettais pas, et la « Maison-Blanche » que je n'aimais pas encore. Il est si difficile de connaître les personnes avec qui on est en rapports constants. J'ai eu l'impression de tomber de la lune, dans un milieu qui me faisait l'effet d'être à la fois très uni et très divergent. Comment exprimer cela? Il me semble que c'est par le cœur que ceux qui m'entourent tiennent ensemble, bien qu'ils aient des manières de voir très dissemblables.

« D'abord j'ai été très frappée de voir avec quelle politesse et quelle bonne grâce tous écoutaient l'avis de leur compagnon, même si ce n'était pas le leur. Ce qui m'a émue aussi, c'est la vénération que tante Doro et mes oncles ont pour marraine. J'ai été très étonnée de remarquer qu'elle ne pratique pas la religion comme mon oncle le colonel. Quand je vais avec lui à la messe le dimanche, c'est tantôt marraine, tantôt

tante Doro qui nous accompagnent, ou à défaut d'elles oncle Élie ou oncle Guy. Mais aucun, malgré sa tenue parfaite, n'apporte, je le sens, la même ferveur que mon oncle Mathieu. Il est le seul aussi à parler de religion. On ne le contredit jamais, on l'écoute avec respect, mais j'ai bien cru sentir à la longue que l'on ne partageait pas sa foi.

« Cela a été pour moi un grand étonnement, car je ne pensais pas qu'on pût faire le bien si on ne se pliait pas rigoureusement à tout ce que l'Église ordonne. Mon premier mouvement a été d'en ressentir du chagrin ; je me disais que cette tiédeur devait être coupable, et je ne pouvais me l'expliquer. A la réflexion, je me suis dit que Dieu, qui est la Toute Justice et qui lit dans les cœurs, ne pourrait se montrer sévère envers des êtres aussi irréprochables que ceux qui exercent sur moi et autour de nous leur si grande bonté. Je me rendais compte qu'ils avaient une grande liberté d'esprit, puisqu'ils respectaient les sentiments intimes qu'ils pouvaient me supposer... N'ai-je donc plus la foi pour que je parle ainsi? Je ne l'ai plus avec la même adoration pour les divins mystères... Comme la tendresse que je vouais à sœur Agnès, ma piété s'est refroidie. D'abord, j'en ai éprouvé un grand tourment ; et puis j'ai considéré la sérénité de marraine et celle de ma tante Doro, la paix de conscience dont mes oncles Guy et Élie semblent jouir, et j'ai pensé que puisqu'ils ne pouvaient mal faire, sans doute je n'étais pas coupable de ne plus croire comme auparavant, malgré l'exemple de conviction inébranlable que je sens chez mon oncle Mathieu et le respect que je porte à M. l'abbé Hourcade, mon confesseur.

« Un jour, j'ai demandé à marraine :

« — Croyez-vous qu'on aille en enfer si l'on ne remplit pas tous ses devoirs de religion?

« Elle a hésité à me répondre :

« — Pourquoi me demandez-vous cela?

« J'ai beaucoup rougi :

« — Parce que, sauf mon oncle Mathieu, personne ici, si ce n'est Françoise et les Iribarne, ne les remplit complètement ; seule avec mon oncle le colonel, j'ai communié à Pâques.

« Marraine m'a dit :

« — Ma chérie, j'ai pris l'engagement devant lui de ne

jamais vous parler la première de ce sujet et de vous laisser former toute seule votre jugement.

« J'ai insisté :

« — Mais justement, marraine, j'ai besoin, pour le repos de mon esprit, que vous répondiez à ma question ?

« — Puisque vous me demandez ce que je pense, je vous dirai que je ne crois pas à l'enfer.

« — Ni au paradis?

« — Ni au paradis non plus.

« J'ai été confondue par ces paroles et je me suis écriée étourdiment :

« — Mais alors quand vous faites le bien, vous n'avez pas l'espoir d'une récompense ; vous ne faites pas le mal pour ne pas encourir un châtiment ?

« Elle m'a regardée avec ses beaux yeux lumineux qui semblent savoir tant de choses, et n'a pu s'empêcher de sourire :

« — Est-ce que ce n'est pas mieux ainsi? Je crois que nous devons faire le bien pour nous-mêmes, et d'une façon désintéressée. Mais, Adrienne, je ne considère pas que ceux qui pensent autrement que moi, comme votre oncle Mathieu, soient du tout dans l'erreur. A mes yeux, cet ordre de vérités est inconnaissable; ceux qui croient sont heureux, parce qu'ils ont une certitude.

« — Mais s'ils se trompent?

« — Leur erreur est noble, et elle guide leur vie dans le devoir.

« — Mais vous aussi, marraine, vous vivez pour le devoir?

« — Chacun fait ce qu'il peut et chacun croit ce qu'il veut. La tolérance, mon enfant, est une des plus sûres vertus.

« — Mais si vous vous trompiez, marraine, s'il y avait un purgatoire et un enfer !

« — Ma chérie, espérez-vous résoudre en trois mots ce que depuis des siècles les plus grands philosophes n'ont pu éclaircir? Tout ce que je puis vous dire, c'est que je crois à l'harmonie du monde, je crois que les fins auxquelles l'univers tend sont justes, je crois que nous devons chercher la beauté, la bonté, la vérité, la justice sans nous flatter de les atteindre. La morale me sert de religion.

« Et elle a ajouté :

« — Ne vous pressez pas, de décider sur ces graves matières :

observez, méditez, lisez, instruisez-vous : votre conviction mûrira d'elle-même, à son heure.

« J'ai demandé :

« — Est-ce que vous priez? Est-ce que vous avez obtenu des grâces?

« Elle m'a répondu :

« — Non, je ne crois pas qu'un Dieu puisse condescendre à nos vœux et à nos instances. Selon moi, l'ordre de la nature s'oppose à une intervention qui serait un perpétuel miracle. Mais je vous le répète, Adrienne, je ne prétends pas avoir raison. Nous reparlerons de cela plus tard, voulez-vous?...

« J'ai cru comprendre qu'elle serait désolée de peiner mon oncle Mathieu et de paraître avoir manqué à l'impartialité qu'elle a promise. Cette délicatesse de sa part m'a beaucoup touchée.

« Il est aussi un ordre de préoccupations qui malgré moi me trouble, je pense souvent à ce que ma situation ici a d'exceptionnel et d'anormal. Sans doute la générosité de ma nouvelle famille suffirait à expliquer qu'ils aient adopté une orpheline ; mais je pressens qu'il y a autre chose. On ne m'a jamais parlé de mon père, on m'a dit qu'il est mort alors que j'étais trop petite pour me souvenir de lui ; mes souvenirs d'enfant sont vagues et ma mère y montre une figure presque toujours absente. Je me revois dans un appartement du quartier Pereyre où j'occupais une petite chambre sur la cour, le plus souvent seule, avec un gros chat roux appelé Migri pour compagnie. Les servantes changeaient constamment et je ne devais aller ni au salon, ni à la salle à manger, ni dans la chambre de ma mère. Elle avait, elle, toujours l'air de sortir ou de rentrer, un chapeau sur les cheveux, une voilette qui sentait l'œillet sur sa figure que je trouvais à la fois charmante et glacée. Elle m'embrassait distraitement et à peine si je la revoyais de la journée. La servante m'emmenait jouer au parc Monceau, où je restais sagement assise sur une chaise; j'avais l'impression de ne pas ressembler aux autres enfants. Je me souviens que tantôt je portais une toilette neuve, et tantôt des robes trop courtes et du linge décousu. Il me semble que personne ne prenait soin de moi. J'étais encore très petite quand ma mère m'a conduite au couvent de Tours ;

c'est là que pour la première fois j'ai vu madame Sabattet, que j'appelle marraine, bien qu'elle ne le soit pas plus que mademoiselle de Kervo n'est ma tante, et que le colonel, le docteur et M. Laugère ne sont mes oncles.

« Quels liens ont pu rapprocher dans le passé ma mère et marraine, visiblement si opposées de nature? C'est ce que je n'ai pu deviner. D'où vient l'intérêt que marraine m'a témoigné? Ce ne pouvait être par sympathie pour ma mère, et qu'avais-je moi, pour mériter la sienne? J'ai toujours cru démêler, lors de ses visites espacées, quelque chose d'actif et de réfléchi dans sa manière de suivre mon développement, et comme un plan arrêté qui faisait ressortir douloureusement pour moi l'indifférence de ma mère... Quand je pense à mon enfance, j'ai toujours froid au cœur.

« Combien d'idées folles me sont venues pour trouver un fil conducteur dans tout ce que je sentais de trouble et d'incertain autour de moi? Devais-je croire que ma mère n'était pas ma véritable mère? Je ne voudrais pas manquer de respect à sa mémoire, et cependant je me sens tellement plus attirée vers marraine. D'autre part, impossible de supposer que je puisse être sa fille ; ce serait une imagination absurde. Dois-je croire qu'un de mes oncles me porte un intérêt motivé ? Mais là encore que d'invraisemblances ! Que l'un d'eux soit mon père, je ne puis le croire ; d'ailleurs seul mon oncle Élie n'a pas été marié, mais il n'est plus jeune du tout et certainement ce n'est pas, malgré l'affectueuse protection qu'il me témoigne, un sentiment paternel qu'il a pour moi. Que des liens de famille me rattachent à mademoiselle Dorothée, cela n'est pas non plus admissible. L'évidence est que cette famille d'amis qui m'a recueillie m'est étrangère. Alors, d'où viennent ces soins, ce dévouement particuliers. Je n'ai jamais osé reposer là-dessus de questions à marraine. Sans doute est-il des choses qu'à mon âge je ne puis comprendre. Cependant, je voudrais tant savoir !... Comme Psyché qui prit, malgré la défense, un flambeau pour contempler de nuit son époux et découvrit l'Amour, je voudrais, dussé-je me brûler les doigts avec la cire ardente, pénétrer ce qu'on me cache...

« L'amour, ai-je dit... Là encore, je devine un étrange mystère. L'amour, c'est le mot que confidentiellement pro-

nonçaient les grandes, au couvent. Et ce mot ne s'appliquait pas à l'amour divin, mais à l'amour terrestre. Pourquoi est-ce que le souvenir de Pierre Esbros me poursuit? Il ne me connaît pas, je ne sais rien de lui ; il est peu probable, si éloigné que nos routes se rencontrent jamais. Je souhaiterais seulement que celui qui viendra lui ressemble. Je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de visages plus fiers et plus séduisants que le sien. Mais à quoi vais-je songer? Adrienne, dont sœur Basilice, la maîtresse d'étude, disait que tu étais « partie en voyage » quand tu n'écoutais pas sa leçon, suivras-tu toujours la « folle du logis »? Si peu que tu saches de la vie, ignores-tu que les jeunes filles pauvres sont rarement recherchées pour leurs beaux yeux, à supposer même que tu aies des beaux yeux? Ne te permets pas de vœux trop ambitieux, ma petite, et tâche en attendant de faire honneur à messieurs tes oncles et à leur enseignement ; dis-toi aussi que pour les points de broderie, mademoiselle de Kervo n'est qu'à demi satisfaite et que tu dois étudier ta sonate, si tu veux que marraine te dise qu'elle est contente de toi, ce qui est ta meilleure récompense.

« Celui qui viendra, plus tard... je voudrais me l'imaginer. Sera-t-il blond ou brun, grand ou de taille moyenne ; de quelle couleur seront ses yeux? Et sa voix, je suis si sensible au charme de la voix... Assez rêvassé, « Adrienne la romanesque », comme t'appelait par raillerie mademoiselle de Satenay, la cadette, cette rousse si moqueuse. Relis plutôt quelques-unes des belles pensées que ton album contient.

« Est-ce un avertissement? Je viens de le rouvrir au hasard et je tombe sur cette phrase des « Proverbes » de la Bible et que marraine citait l'autre fois : elle est émouvante, cette pensée, et je veux qu'elle me serve de règle :

« Garde ton cœur plus que toute autre chose qu'on garde,
« car c'est de lui que procèdent les sources de la vie... »

XVI

Trois années passèrent, tissées de joies et de peines inévitables, mais qui virent la « Maison-Blanche » conserver son

recueillement immuable. La vie s'y déroulait harmonieuse et profonde, vouée aux mêmes pensées et aux mêmes occupations, purifiées d'idéal. La maladie de madame Sabattet parut rester stationnaire ; le docteur Fagalde en exprima sa satisfaction. Guy Laugère termina son grand ouvrage : l'*Organisation de la Société moderne* ; puis, constatant certaines lacunes et concevant de nouveaux développements, il se résolut à le refondre entièrement.

Mademoiselle de Kervo avait souffert d'un zôna cuisant. Et le colonel renonçait aux bains de mer, qu'hiver comme été il prenait à la pointe du jour dans la mer sauvage, depuis que paralysé d'une crampe, il avait eu toutes les peines du monde à regagner la plage, dont les courants l'éloignaient. Iribarne vit arriver de Buenos-Ayres, à l'automne de la première année, la compagne et les enfants de son frère mort. On les avait, sur le désir de madame Sabattet, hébergés quelques jours; l'impression n'avait pas été mauvaise, malgré l'allure un peu libre de Rosita Combrès. Les deux garçons qui, au dire de Pierre, rappelaient trait pour trait leur père, semblaient deux vigoureux jeunes chiens, avec leur cheveux noirs frisés, leur museau avancé, de grands yeux bruns et des dents blanches affamées; la fillette, Mercédès, était une blonde gracieuse, déjà coquette. Iribarne avait décidé du sort de ses neveux. Jacques, l'aîné, qui avait quatorze ans, serait apprenti forgeron à Saint-Irénée et deviendrait mécanicien ; le cadet, Jean, apprenti menuisier aux grandes scieries de Magescq. Ainsi les garderait-il, point trop loin, sous sa coupe. Rosita Combrès, après avoir traduit avec exubérance sa gratitude envers le désintéressement des Iribarne, réalisa son ambition en prenant, à Bayonne, un petit commerce de fruits et primeurs d'Espagne, auquel sa fille l'aiderait. Gratiane, dont la jalousie injustifiée avait jeté un froid dans ses rapports avec sa belle-sœur de la main gauche, la vit partir sans regrets.

Madame Sabattet, à qui ces nuances n'avaient pas échappé, dit à M. Bréchart :

— Cette femme est encore assez belle et trop vivante pour ne pas se refaire un foyer. Pourvu que Pierre, en renonçant entièrement à l'héritage, n'ait pas à regretter de s'être montré si généreux.

Le colonel eut une de ces moues par lesquelles il refusait de se prononcer : cela regardait Iribarne, et s'il avait libéré sa conscience, n'était-ce pas l'essentiel?

Maraval, indulgent comme toujours, dit :

— Elle n'a pas l'air méchant, elle semble même avoir une bonté facile...

— Qui, jointe au tempérament qu'annoncent ses œillades incendiaires, la mènera peut-être loin, — dit Constance.

— Que les enfants tournent bien, — dit Laugère, — ce sont eux les plus intéressants !

— Nous aiderons notre brave Pierre dans sa tâche, — dit madame Sabattet.

A la fin du premier été, les trois canots à pétrole commandés par Laugère pour les pêcheurs, arrivèrent de Bordeaux, longeant la côte et conduits par des mécaniciens. Leur remise aux mains de Rodko, du borgne prognathe et de l'homme à tête de brochet, s'accompagna d'une certaine solennité, le jour de la fête du pays, avec le concours des autorités et de l'orphéon d'Ysclet : discours, pétards, réjouissances, applaudissements des baigneurs nombreux cette année-là. La tribu pendant huit jours ne dessaoûla point afin de consacrer cette date mémorable. Elle consentait enfin à prendre la mer, et les trois canots étaient revenus lourds à chavirer sous le poids d'une pêche miraculeuse. Stimulés par ce premier succès, Rodko et les siens étaient repartis et leurs premières sorties avaient été aussi heureuses ; alors, se trouvant momentanément riches, ils avaient repris leur existence ancienne, aggravée d'orgies plus crapuleuses au cours desquelles l'homme à la tête de brochet se fit une mauvaise affaire en frappant du poing un douanier dans la figure. Coût : six mois de prison, et cette fois Despeyron n'eut pas « le bras assez long » pour intervenir. Le canot inutilisé fut détérioré par un coup de mer qui le jeta contre la jetée du petit port. Les deux autres équipes sortirent avec moins d'entrain, prétextant tantôt que le poisson s'effarouchait, tantôt qu'il manquait ; ce n'est qu'à force d'instances qu'on obtint de Rodko et de son acolyte le borgne qu'ils consentiraient de temps en temps à utiliser ces canots rapides qui leur économisaient le temps et la fatigue, mais contre lesquels s'entêtaient leurs préventions de brutes.

— Des sabots à mécanique, — répétait Rodko avec dédain, — des sabots et pas autre chose !...

Laugère avait parlé contrats, engagements : il avait vu alors surgir, souriant, prêt à lancer assignations et huissiers, le défenseur de la tribu, l'agent d'affaires Arcomie, qui, avec une nonchalance affectée, jouant l'homme du monde, répétait :

— Croyez-moi, monsieur Laugère, persuasion vaut mieux que contrainte. Vous n'obtiendrez rien que des ennuis si vous molestez mes clients, et tout mon bon vouloir conciliateur ne servirait à rien, le jour où Rodko se fâcherait.

Laugère dut reconnaître la vérité de ce propos peu consolant; ses amis, qui avaient redouté son échec, se gardèrent de lui faire remarquer qu'en voulant moraliser par le bien-être les pêcheurs et les pêcheuses, il avait atteint le but contraire. Réfrénés jadis par la misère et sobres faute d'argent, ils s'adonnaient plus furieusement à leurs instincts alcooliques, luxurieux et sauvages. La seconde année, les gendarmes intervinrent : deux camps s'étaient formés, et il y avait eu bataille ; le borgne y reçut, sans qu'on pût découvrir l'agresseur, une bouteille cassée qui lui arracha la joue.

Le colonel eut lui aussi sa tristesse : son vieux cheval Maroc s'usait ; il traîna avec une boiterie, puis devint cornard. M. Bréchart, qui le ménageait beaucoup, dut renoncer à ses services. Il n'eut pas le cœur de s'en séparer ; Maroc, remplacé par une vigoureuse jument irlandaise, prit ses invalides et connut dans un enclos la douceur d'être au vert et de sentir le soleil réchauffer ses vieux membres. Il frémissait de plaisir quand son maître lui apportait un morceau de pain ou de sucre.

— Nous vieillissons tous deux, mon pauvre Maroc ! — disait le colonel en lui flattant l'encolure.

Un matin, Pierre trouva le cheval couché dans son box et déjà froid. M. Bréchart ne montra pas son chagrin, mais il en eut.

L'hôtel Soubeyre posséda la première année quelques clients inoffensifs : une famille d'Orthez avec les grands parents, les parents et quatre enfants en convalescence d'oreillons : gens timides et vieillots, tremblant pour leur santé, portant des foulards aux heures les plus chaudes, et ne s'éloignant pas de

la petite plage sur laquelle, assis sur des pliants, ils restaient interminablement, exposant au soleil, qui ses rhumatismes, qui sa sciatique. L'an d'après, leur calme fut troublé par des Anglais aux gros rires et à l'indépendance toute insulaire, grands mangeurs, grands marcheurs qu'on rencontrait partout, sur les dunes, sur la plage et dans les pinèdes.

Bascoux la Loupe rouvrait pendant six mois sa cahute et versait l'apéritif, l'absinthe et le mêlé-cassis aux résiniers et aux ouvriers des nouvelles constructions. Car une Société s'était constituée entre Destribats, l'entrepreneur de Bayonne, Soubrac, de Biarritz, et l'agent d'affaires Arcomie, pour faire connaître l'étang Bleu et y attirer du monde, en construisant des villas et une route autour du lac.

Ce fut pour la « Colonie » un coup rude autant qu'imprévu. Les explications et les doléances qu'apporta à la « Maison-Blanche » Destribats, firent comprendre aux solitaires que « les temps étaient venus ».

— Comment, — disait madame Sabattet à l'entrepreneur, géant grisonnant et d'assez bonne figure, malgré ses yeux rusés, et qui, gêné, tournait son béret entre ses doigts déformés d'ancien maçon, — comment, vous en qui nous avions confiance, avez-vous pu vous mettre avec ce Soubrac et cet Arcomie?

— Eh oui, madame, bien sûr ! C'est grand malheur que monsieur Despeyron soit au diable vert et n'ait pas gardé la haute main sur l'entreprise, car lui me l'aurait réservée. Mais voyez, j'ai eu de grosses pertes d'argent et des procès ruineux (un hôtel bâti par lui s'était effondré, aux environs de Biarritz). Soubrac est riche, Arcomie est cousu de billets de banque; il a bien fallu que je marche avec eux.

— Mais comment le maire, qui ne devait traiter qu'avec vous, a-t-il consenti à aliéner le pourtour du lac en faveur de la société?

Le géant parut de plus en plus embarrassé :

— Soubrac est son cousin; le fils de monsieur Vincens a fait faillite à Paris; pour le sauver, Soubrac a prêté de l'argent; il se rembourse, voyez-vous.

— Mais Arcomie, — dit Laugère, et dans son ton perça quelque rancune, — où prend-il donc l'argent qu'il vous apporte ?

Le géant cligna de l'œil, avec un sourire où l'admiration primait l'hostilité :

— Arcomie sait s'en faire confier : ah ! il est malin, celui-là !

Destribats avait ajouté, d'un haussement d'épaules un peu brusque :

— Et puis, qu'est-ce que vous voulez ! C'est comme ça... Alors vous ne voulez pas profiter de notre offre d'acheter des terrains?

— Non, — dit madame Sabattet, — ce que nous avons nous suffit.

— Eh oui, — dit l'entrepreneur, — mais vous seriez peut-être bien aises, des fois, qu'on ne bâtisse pas trop près de chez vous? Et j'avais décidé Soubrac à vous faire une grande faveur en vous laissant à un franc le mètre carré.

— Nous n'avions payé il y a huit ans que vingt-cinq centimes, — dit doucement Maraval.

Il se représentait, comme les autres, la mâchoire de dogue, les petits yeux porcins de Soubrac, le bizarre mufle carnassier que cette double expression lui faisait : et il évoquait aussi Arcomie, toujours souriant, bouffi comme un mal blanc, du haut de sa cravate ponceau.

Destribats avait un petit ricanement, l'entrepreneur reparaissait :

— Un franc parce que c'est vous, mais dans trois mois, ce sera deux francs le mètre, et, n'ayez peur, nous arriverons vite à le vendre cinq francs et plus !

Il s'en allait d'un pas lourd et mou de pachyderme.

— Voilà donc les ennemis de notre repos ! — avait dit madame Sabattet désolée.

Que la spéculation, le lucre vulgaire, car ce n'étaient même plus les grands travaux d'utilité générale que s'était proposés Pierre Esbros, vinssent enlaidir et vulgariser ce paradis, c'était une épreuve amère pour ces êtres qui n'avaient pratiqué que le désintéressement et qui n'employaient leur argent qu'à soulager les douleurs et les misères.

— Il est dit, — conclut madame Sabattet avec un sourire mélancolique, — que nous regretterons Pierre Esbros.

— Et même Despeyron, — dit Laugère.

Bientôt trois maisons s'élevèrent sur les bords de l'eau,

l'une destinée à un ingénieur de Paris, les deux autres à des locataires éventuels. Grâce au goût de Destribats, ces constructions ne déparaient pas la vue. Mais déjà Soubrac allait bâtir au nord du lac deux bicoques dans le genre de celles qui enlaidissaient si affreusement Ysclet-Plage. Une compagnie électrique éclairerait bientôt Géglosse et le lac d'Osques. Un cabaret nouveau s'ouvrit et disputa aux Soubeyre exaspérés leur clientèle : il possédait un jeu de tonneau, de boules, et un phonographe dont les refrains d'opérette le dimanche, quand le vent portait, venaient mourir jusque sur la plage de la « Maison-Blanche ».

Les « messieurs » et madame Constance, — ainsi que les appelait Honorine Soubeyre, en les désignant comme des originaux à la curiosité bavarde de leurs voyageurs, — les messieurs et madame Constance avaient du moins, pour les consoler de cette invasion progressive, un grand bonheur : ils voyaient Adrienne dépasser leurs espérances.

Ils s'en félicitaient sans orgueil, mais avec un attendrissement grave et plein de douceur :

— Vous voyez, Constance, — disait Laugère, — vous avez bien fait d'écouter votre cœur : la place d'Adrienne était ici.

— Elle s'est fait aimer de tout le monde, — renchérit mademoiselle de Kervo.

— C'est votre œuvre, mes amis, — répondit Constance émue, — c'est vous qui jour à jour avez façonné son esprit : que ne vous doit-elle pas? Que d'horizons vous avez déployés devant elle : l'enseignement du passé, les vues sur l'avenir ; sans avoir suivi la filière des classes, sans examens, elle est assez instruite, s'entend au ménage, aime les livres, la musique et la nature.

— Vous y avez contribué plus que nous tous, — dit Maraval.

M. Bréchart murmura :

— Mais elle n'a plus la foi. Oh! je ne vous en accuse pas, mon amie, ni vous, Élie, Guy, ni vous, mademoiselle Dorothée : vous avez tenu notre pacte ; mais elle a respiré, malgré tout, un autre air, d'autres idées que celles du couvent.

— Mon cher Mathieu, — dit madame Sabattet, — si cette force que donne la foi lui manque, votre exemple et le nôtre

lui en donneront peut-être une autre. Adrienne a le sens du devoir, du bien, du juste.

Le colonel secoua la tête, il n'était pas convaincu. Mais il reconnaissait que l'éducation de la jeune fille avait porté, sur tous les autres points, de bons fruits...

— Qui sait, — dit Maraval, répondant au vœu secret de tous, — si notre expérience ne lui servira pas? Que peut-elle souhaiter de mieux qu'une existence paisible, loin des vanités et des tentations du monde?

Bréchart, qui jugeait qu'on n'avait peut-être pas réussi à sarcler dans le cœur d'Adrienne le romanesque, la fleur obstinée et vivace, dit :

— L'expérience, mon ami, reste incommunicable. On l'achète très cher et on ne la transmet pas : c'est une monnaie sans valeur. Mais je me loue pleinement, ainsi que vous, d'avoir accueilli Adrienne comme notre enfant.

Oui, ils pouvaient se réjouir : ils avaient créé une intelligence, développé un libre corps, donné la santé morale à ce clair et charmant visage. Adrienne, avec sa grâce de jeune nymphe à la fois rustique et raffinée, possédait, sous sa réserve et des silences qu'elle ne parvenait pas à vaincre, une âme digne de la leur.

Elle avait dix-huit ans. Déjà ! Et elle était désirable.

(A suivre)

PAUL MARGUERITTE

LA QUESTION DES TRANSPORTS

Depuis le mois de décembre 1915, la question des transports est à l'ordre du jour. Il n'est pas de journal quotidien qui n'ait publié sur ce thème un article sensationnel : « La crise des transports. Le scandale des wagons embusqués. Les péniches inutilisées. Le port du Havre embouteillé. » Trois interpellations à ce sujet ont été discutées à la Chambre et au Sénat. Les prophètes de mauvais augure se sont donné libre carrière : on a prédit la fermeture des tissages de Normandie, l'interruption de la fabrication de l'alcool, la disette redoutable des objets de première nécessité.

D'ailleurs, il a été constaté que le commerce havrais faisait entendre en 1911 des plaintes aussi vives que maintenant. Les tissages de Normandie, qui, écrivait-on le 4 janvier 1916, étaient menacés d'être obligés de fermer à brève échéance, faute de tissus à imprimer ou à vendre, ont continué à travailler. Les distilleries qui, vers la fin de janvier, devaient, faute de malt, cesser leur travail, sont en pleine activité. Aucun produit de consommation courante ne fait défaut. Enfin l'on est tombé d'accord que wagons et péniches n'avaient jamais été « embusqués », ou, du moins, que de graves raisons militaires ou sociales empêchaient de les utiliser d'une autre façon.

Qu'est-ce à dire? La crise annoncée n'existerait-elle pas? Il serait puéril de la nier, mais il est équitable de la réduire à ses proportions exactes.

Il est certain que, si l'on considère l'ensemble des gares de France, il n'y a pas assez de wagons pour charger toutes les marchandises dont on demande le transport. Il est hors de doute que cet état de choses se fait surtout sentir dans les ports, et, en particulier, au Havre.

En 1913, le Havre recevait par mer 2 747 000 tonnes de marchandises ; en 1915, les navires lui en apportent 4 508 000. Au Havre, il faudrait 2 000 wagons par jour. La capacité de chargement de la gare est de 1 050 wagons seulement. Du reste, jusqu'au mois de mars, il n'en arrivait en moyenne que 925. Il fallait en déduire 300 pour les armées belge et anglaise, qui possèdent une base dans cette ville. Restaient 625 environ, pour les besoins de l'armée française, des usines travaillant pour l'armée, et enfin du commerce. L'intendance avait 52 000 sacs de farine en souffrance et ne disposait pas de wagons pour les enlever. Les commerçants qui fournissaient l'armée voyaient s'écouler quinze jours entre le moment où les wagons nécessaires étaient demandés et celui où ils partaient.

Par suite, les marchandises en souffrance augmentaient chaque jour : elles atteignaient 40 000 tonnes en septembre 1915, passaient à 100 000 tonnes en décembre et s'élevaient à 145 000 tonnes au début de mars. Dans les hangars, on pouvait voir, pêle-mêle, sans préoccupation de nature d'objet ou de distinction, des caisses de machines agricoles encastrées dans des fils de fer barbelés, des billes de bois brut et des caisses de fruits empilées jusqu'à la toiture. Le jour où le destinataire voulait les faire enlever, il ne le pouvait pas. S'il y réussissait, il avait beaucoup de mal à amener les wagons devant le hangar. Les quais et les terre-pleins étaient encombrés par 2 800 000 sacs de café, 3 500 machines agricoles, un stock considérable de bois de campêche, des monceaux de coton. Il avait fallu déposer des marchandises sur les cours et les places.

***

Les conséquences de cette situation sautent aux yeux immédiatement. J'ai un bateau sur rade. Aux termes de mon traité avec l'armateur, je dispose, pour l'enlèvement de la marchan-

dise, d'un délai qui va jusqu'au 15 courant, date après laquelle je devrai payer par jour 5 000 francs d'indemnité supplémentaire, de *surestarie*. Je ne sais quand le navire pourra pénétrer dans le port. Parvient-il à y entrer, il n'aura pas encore d'accès aux quais. Je n'ai même pas la ressource de commencer le déchargement au moyen de péniches : il a fallu en limiter le nombre, sous peine d'encombrer les bassins et d'y compromettre les mouvements des navires.

Plus heureux, j'ai pu mettre mes marchandises à terre, et trouver de la place sous un hangar, mais je n'ai reçu des wagons qu'au bout de douze jours. J'ai supporté, de ce fait, soixante-douze heures après la mise à terre, le tarif progressif de la Chambre de commerce, qui, à partir du dixième jour, atteint 0 fr. 20 par tonne et par jour jusqu'à l'enlèvement complet. Le camionnage dans les magasins a grevé la marchandise d'un supplément de 5 francs par tonne, sans préjudice des frais de magasinage et d'assurance, soit 1 franc par tonne et par mois.

En présence de ces difficultés, je me décide à envoyer mon bateau dans un autre port moins encombré, où je trouverai plus de facilités pour débarquer et expédier mes marchandises. Il n'en reste pas moins que le voyage, au lieu de durer dix jours, en exigera quinze, vingt, ou même davantage, et me coûtera plus cher.

Non moins importantes sont les conséquences de cette situation, si l'on envisage, non plus les importations, mais les exportations. En décembre, par exemple, il se faisait, notamment avec l'Angleterre et la Suisse, un commerce assez important de plumes et de duvet : en décembre 1915, nos industriels ont dû annuler leurs marchés. La Chambre syndicale des grains, farines et produits du sol, écrivait, vers la même époque : « Il y a, dans la Sarthe, plus de 2 000 balles de trèfle et de sainfoin, dans la Mayenne, presque autant de ray-grass, à destination de l'Angleterre et de l'Amérique, qui attendent le matériel pour être expédiées dans les ports du Havre, Honfleur, Saint-Malo, etc. » Sans parler du manque à gagner pour nos compatriotes, n'est-il pas à craindre que l'Angleterre et l'Amérique ne s'adressent à d'autres pays neutres, et que la Suisse ne passe ses commandes en Alle-

magne, vers laquelle semble l'attirer je ne sais quelle force inéluctable d'attraction?

Comme les commerçants souffrent de cette crise, elle a sa répercussion sur nous tous, les consommateurs. Les économistes ont montré que presque tout ce qui était consommé venait de loin, et que, même pour les choses produites sur place, il était nécessaire qu'elles fussent accrues d'apports lointains, pour éviter qu'elles deviennent rares, partant objet de luxe. C'est dire que le manque de wagons ou la crainte de manquer de wagons a contribué à augmenter le prix de la vie.

Si le prix de la petite ou de la grande vitesse n'a pas varié, l'impossibilité de trouver des wagons en petite vitesse a souvent obligé les commerçants à confier leurs transports à la voie d'eau. Or, de Rouen à Paris, ce qui coûtait 3 francs avant la guerre se paie aujourd'hui 9 fr. 75.

La tonne de charbon anglais valait à Paris 53 francs en 1913 ; le prix en est actuellement de 115 francs. Sans doute, le tarif du transport par mer, du fret, a augmenté : entre le Havre et Cardiff, la tonne était acheminée en 1913 pour 5 fr. 25 ; en octobre 1914, pour 8 fr. 25 ; en août 1915, pour 19 francs ; le 17 mars 1916 pour 42 francs. Mais les retards dans le débarquement et le chargement ont, souvent aussi, contribué à hausser le prix. Le charbon augmentant, mille produits augmentent. Tous les patrons de lavoir, pour élever leurs tarifs, ne disaient-ils pas : « Nous payons le charbon trois fois plus cher » ?

Notre marchand d'aciers, de machines agricoles, de coton, que nous avons vu obligé de payer au Havre des frais supplémentaires de *surestarie* ou de magasinage, les fera supporter aux intermédiaires. Dès lors, comment vous étonner, madame, que le coton brut ait augmenté de 50 p. 100, que le mètre de coton écru, au lieu de valoir 0 fr. 50, se paie 0 fr. 74, et que la flanelle fantaisie, mélangée coton, ait doublé de prix?

A cela s'ajoute que les commerçants, craignant de ne pas pouvoir, faute de wagons, renouveler leurs provisions à temps, accumulent des stocks plus considérables qu'en temps de paix. Il est évident que le prix de vente des marchandises qui les composent sera fixé, non pas d'après le prix d'achat, mais d'après le cours du jour, sinon d'après celui qu'ils estiment

devoir payer pour se réapprovisionner, c'est-à-dire d'après celui du lendemain.

On voit que la crise des transports est intimement liée au problème de la vie chère; il y a là une question, non technique, mais, on peut le dire, vitale.

***

Aussi, en a-t-on étudié diligemment les causes, pour en trouver les remèdes et les appliquer dans le plus bref délai possible.

Naturellement on a pensé tout d'abord à faire porter la responsabilité sur l'autorité militaire, dont relève en temps de guerre le service des chemins de fer tout entier. C'est la faute aux militaires, a-t-on dit. Ils croient tout savoir. Ils veulent tout diriger. Ils feraient bien mieux d'utiliser les compétences. Ils prétendent se mêler de tracer des horaires : ils n'y connaissent rien. La crise a été créée et aggravée par le manque de services techniques à la voie, pour l'entretien des lignes ; au matériel et aux ateliers de dépôts, pour les réparations ; à la traction, pour la conduite des convois. Dans les gares, les commissaires militaires jouent au chef de gare : ce sont eux qui brouillent tout.

On objecte : mais la mobilisation et la concentration ont parfaitement marché. Après la Marne, pour la course à la mer, l'organisation, malgré toutes les difficultés, a été irréprochable. Jusqu'à présent, le 4e bureau de l'État-Major, celui des transports, n'avait mérité que des éloges. Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé? C'est vrai, réplique-t-on. Tant que la vie économique de la nation n'a pas repris, il était nécessaire de donner la première place à l'autorité militaire, qui ne s'en tirait pas trop mal ; mais, aujourd'hui, commerçants et industriels utilisent plus que la guerre l'ensemble des wagons ; il faut donc substituer une nouvelle organisation à celle qu'a prévue la loi.

Est-il possible de faire la discrimination entre les transports militaires et les transports commerciaux assez nettement pour déterminer, dans le trafic général, la part des uns et des autres? Il semble que non. D'autre part, il paraît difficile de conce-

voir, en temps de guerre, une autre organisation que la centralisation de direction sous les ordres du ministre de la Guerre. Elle a été adoptée par tous les États belligérants ; l'Angleterre même, après avoir suivi d'abord un système différent, a constitué un comité exécutif qui fonctionne à Londres, à l'État-Major Général, sous l'autorité du Sous-Chef d'État-Major.

Dans tous les cas, on peut proférer hardiment deux affirmations. D'abord, l'autorité militaire n'a pas rejeté la collaboration des fonctionnaires des compagnies : au contraire, elle l'a recherchée. Dans chaque réseau, à la direction du temps de paix s'est substituée une commission de réseau, composée d'un officier supérieur et du directeur de la compagnie ou de l'administration. Quant aux services de l'exploitation, de la traction et de la voie, ils ne sont pas doublés par des militaires et continuent, par conséquent, à s'exercer comme en temps de paix.

Pour un certain nombre de gares, les plus importantes, aux côtés du chef de gare a été placé un commissaire militaire, chargé d'assurer la police, la discipline, l'ordre parmi les mobilisés, et aussi de défendre les intérêts de l'État.

Pauvres commissaires militaires de gare ! Ils auront été les boucs émissaires. Leur métier est fatigant, car ils doivent être présents de nuit et de jour, et les plus jeunes ont quarante ans ! Leurs fonctions sont parfois dangereuses : à Revigny, vers le commencement de mars, un zeppelin ayant laissé tomber des bombes sur la gare, c'est le commissaire militaire, avec deux agents du chemin de fer, qui a dételé des wagons chargés de munitions auxquels un obus avait mis le feu et qui a empêché l'incendie de se communiquer au reste du train. Au commencement d'avril, le commissaire militaire de Verdun est cité à l'ordre du jour, pour avoir « assuré son service, pendant la durée du bombardement auquel la gare a été soumise, avec une autorité, un calme et un sang-froid dignes des plus grands éloges, dirigeant avec une décision remarquable tous les débarquements et tous les mouvements de train qui lui avaient été prescrits. N'a quitté son poste que sur l'ordre formel qui lui en a été donné. Officier de tout premier ordre, et qui, lors du premier bombardement de Verdun, le 4 juin 1915, a déjà fait preuve de belles qualités militaires. »

Mais vos attributions sont surtout de surveillance et d'exécution pratique : on vous voit donc toujours et partout, en apparence inoccupés, et l'on vous accuse d'être inutiles. Vous contrôlez sans cesse : comment n'auriez-vous pas d'ennemis? Il est si facile de vous reprocher tantôt des excès d'amabilité à l'égard de vos collègues techniques, tantôt une exagération de mauvaise humeur et de sévérité. Ici le chef de gare, pour se débarrasser d'un client importun, lui déclare : « C'est la faute du commissaire militaire », qui, le lendemain, est accusé d'intervenir à tout propos et mal à propos. Ailleurs si des services militaires n'ont pas reçu à temps les trains demandés, si des wagons n'ont pas été libérés assez vite, ou sont partis insuffisamment chargés, comme celui qui parcourut 700 kilomètres en transportant une peau de veau salée pesant 8 kilogrammes, on rappelle aux commissaires militaires qu'il est des cas où ils doivent intervenir. Pour être modeste et discret, leur rôle n'en est pas moins méritoire, utile et quelquefois indispensable.

Non seulement l'organisation actuelle des chemins de fer est fondée sur la collaboration des militaires et des techniques, mais il n'est pas téméraire d'affirmer que nulle autre ne saurait être plus favorable aux intérêts du commerce. Le 31 mars, le Commissaire du Gouvernement disait justement à la tribune de la Chambre des députés : « Si l'autorité militaire n'avait pas la charge de tous les transports, il est certain qu'elle assurerait d'abord les siens, et que, quand il ne resterait que peu de chose comme matériel pour les transports commerciaux, les Chambres de commerce ne trouveraient en face d'elles aucune autorité responsable. Le ministre des Travaux publics pourrait dire : « Je ne suis pas dans la question, je ne dispose « pas de moyens. » Les compagnies diraient : « La Guerre « nous a tout pris. » La Guerre répondrait : « Cela ne me « regarde pas. » Mais, à l'heure actuelle, la Guerre n'a jamais dit cela à personne, et s'est occupée des transports commerciaux avec le même intérêt que des transports militaires. » Elle a même mis une sorte de coquetterie à prendre les intérêts du commerce ; n'a-t-elle pas accordé, par exemple, la priorité à 22 000 wagons de pommes ou à des transports d'engrais, en sacrifiant certains transports de marchandises

militaires qui pouvaient être ajournés pendant quelque temps ?

Le ministre des Travaux publics appuyait ces assertions d'un exemple concret. Il y a peu de mois, il se produit, à Dieppe, un encombrement, amené par l'arrivée d'un grand nombre de bateaux de charbon destinés à la Compagnie du Nord. Celle-ci envoie des wagons pour décharger ces bateaux. Mais le port n'est pas dégagé pour cela. Que fait le colonel Gassouin, chef du 4e bureau de l'État-Major de l'Armée, véritable ministre des chemins de fer, comme l'a appelé à plusieurs reprises M. Marcel Sembat? Par une décision que n'aurait pu prendre le ministre des Travaux publics avec ses pouvoirs du temps de paix, il envoie d'autorité à Dieppe une rame de wagons Paris-Lyon-Méditerranée, et, à la grande joie des Dieppois, le port est délivré de tout encombrement. Donc, loin d'être la cause de la crise actuelle, l'organisation des chemins de fer en temps de guerre contribue plutôt à l'atténuer.

***

Mais elle ne peut supprimer l'état de guerre et son influence sur la question des transports. En effet, réduit à ses éléments essentiels, le problème se pose ainsi : il y a plus de marchandises à transporter qu'en temps de paix, et moins de wagons pour les transporter.

Le trafic total de nos chemins de fer est supérieur de 50 p. 100 environ à celui de 1913 : c'est que les transports pour le service des poudres ont augmenté dans la proportion de 25 à 1 ; pour les munitions de l'intendance, on relèverait une progression analogue. Par contre, le nombre des wagons disponibles a diminué d'un septième : sur les 350 000 wagons de marchandises que possédaient avant la guerre les chemins de fer français, plus de 50 000 ont été retenus par les Allemands dans la quinzaine qui a précédé la mobilisation ou ont été pris dans les régions envahies. Les 7 000 wagons belges évacués et les 3 000 wagons allemands restés en France ne compensent pas le déficit et ne remplacent même pas les wagons normalement réformés, ou ceux qu'il

a été nécessaire de réformer prématurément. En outre, les Anglais et les Belges se servent de notre matériel. Enfin, nous sommes obligés d'immobiliser dans la zone des armées 20 000 wagons en temps normal, 40 000 à certains moments, après la Marne, au début de l'attaque allemande sur Verdun. Comme l'armée et les fournisseurs de l'armée doivent être servis les premiers, il reste évidemment peu de wagons pour les besoins du commerce proprement dit. Sur le réseau de l'État, on charge environ 10 000 wagons par jour : 3 500 en moyenne sont utilisés pour les expéditions militaires; au moins 4 000 sont employés par priorité pour les transports commerciaux intéressant les fabrications de la défense nationale ou les transports de combustible ; le commerce ne peut en avoir que 2 500 à sa disposition.

Si encore les besoins de matériel se répartissaient également sur l'ensemble du territoire! Mais les principaux chargements ont lieu dans les ports et notamment dans les ports de la Manche et de l'Océan. Les importations ont augmenté d'un quart environ. Elles ont passé, pour l'ensemble de nos ports, de 30 millions de tonnes avant la guerre, à 38 millions pendant la guerre. Boulogne recevait, en 1913, 719 000 tonnes ; en 1915, il en reçoit 1 316 000. Pour Saint-Nazaire, les chiffres sont de 1 490 000 et 2 122 000 ; pour Nantes, de 1 611 000 et de 2 429 000. Le Havre et Rouen ont importé, en 1915, 4 614 000 tonnes de plus qu'en 1913, soit 12 508 000 tonnes contre 7 894 000. Si l'on considère la nature des marchandises, le tonnage des charbons débarqués dépasse 20 millions, en 1915, alors qu'en temps normal, l'importation des charbons anglais atteint environ neuf millions de tonnes. Le tonnage des céréales apportées en France par mer entre mai et août 1915 a été triple de celui des années ordinaires.

On s'explique d'ailleurs aisément que les importations aient sensiblement augmenté. La partie de notre territoire la plus riche en mines de charbon et de fer est envahie : nous sommes donc obligés de demander au dehors ce fer et ce charbon, indispensables à la défense nationale et au fonctionnement de notre industrie. Or, seules l'Espagne, le Portugal, la Suisse et l'Italie peuvent continuer à nous livrer par voie ferrée les produits que nous leur achetons ; malheureusement ce ne sont

pas nos principaux fournisseurs. D'autre part, comme nous avons eu l'occasion de l'indiquer, le prix des transports par mer a augmenté dans des proportions insoupçonnables : de Marseille avec l'Angleterre, il était, en 1913, de 3 fr. 50 par tonne environ ; fin 1915, ce prix s'était élevé à 75 francs ; il est aujourd'hui de 120 francs (95 shillings) ; de Gênes avec l'Angleterre, il a passé de 11 fr. 25 à 132 francs. Les marchandises expédiées d'Angleterre à destination de Marseille ou de l'Italie, ont donc avantage à débarquer au Havre ou à Saint-Nazaire, pour emprunter ensuite le rail.

L'inconvénient apporté, au point de vue des transports, par l'augmentation des importations, serait atténué si les ports exportaient une quantité de marchandises sensiblement égale à celle qu'ils importent — car ainsi ils recevraient naturellement assez de wagons pour expédier à destination les cargaisons débarquées — ou, du moins, si les arrivages étaient à peu près également répartis par semaine ou même par mois, de manière à permettre de prévoir le nombre de wagons nécessaires. Mais ces deux conditions ne sont pas remplies ; il s'en faut de beaucoup. Le Havre, qui importe plus de 4 500 000 tonnes, n'en exporte que le dixième. La situation est moins favorable encore à Rouen, qui reçoit de l'extérieur 8 millions de tonnes et n'en expédie que 170 000. Il en est de même pour tous nos ports, sauf pour Marseille, par où transitent les envois faits aux troupes françaises, anglaises ou serbes de l'armée d'Orient. Quant à la régularité, elle n'existe pas, à cause de l'état de la mer, des campagnes de sous-marins, et aussi de la situation de ports étrangers, comme celui de New-York, qui sont embouteillés. Telle semaine, il n'arrivera pas de bateaux ; telle semaine, il en arrivera tous les jours plusieurs à la fois.

Aussi bien l'état de guerre entraîne-t-il les mêmes conséquences chez nos alliés, nos ennemis ou chez les neutres. Qu'il s'agisse des Autrichiens, des Italiens, de la Suisse, de l'Espagne ou des États-Unis, partout les plaintes sont les mêmes. Un journal anglais écrivait récemment : « Il ne faut pas supposer un instant que nous en avons fini avec les réductions des services des trains ou avec la fermeture des stations suburbaines. Ce n'est pas une simple affirmation que nous voulons imposer

à ce sujet, c'est une déduction que l'on peut tirer des signes des temps. Pour ceux qui savent lire entre les lignes, les remarques faites à la fin du dernier rapport du Comité des Mines laissent perplexe. Il y est dit entre autres que la situation des transports s'aggravera avec l'augmentation du mouvement de troupes et de munitions. » Cet article ou un article analogue pourrait être imprimé à peu près dans tous les pays du monde, même chez les Allemands, dont on vante l'esprit d'organisation, chez qui les transports sont mieux répartis que les nôtres, puisque les importations sont faibles, et enfin, qui ont augmenté leur parc de 135000 wagons français ou belges.

***

La crise a peut-être été rendue plus grave en France par l'idée que nous nous étions formée de la durée probable de la guerre. En partant de considérations théoriques infiniment séduisantes, nous étions arrivés à la conclusion qu'elle serait terminée en peu de mois. Aussi avait-on cru devoir se préoccuper d'envoyer au front le plus de soldots possible, sans envisager la répercussion, sur les grands services publics, des mesures auxquelles menait cette conception : pour quelques semaines, on se débrouillerait toujours.

En conséquence, environ 50 000 employés de chemins de fer, à peu près le quart de l'effectif, ont été mis à la disposition de l'autorité militaire. Le personnel restant montre le plus grand dévouement, et, à l'occasion, le courage le plus éprouvé : véritables soldats, ils savent que, selon le mot bien connu, ils doivent à l'État vingt-quatre heures par jour, plus leur peau. Certains agents travaillent 400 ou 500 heures par mois. Combien de mécaniciens, de chauffeurs, ont fait jusqu'à vingt-huit, trente et trente-sept heures de service, sans descendre de machine? Qu'on se représente la fatigue d'un homme qui, pendant trente-sept heures, est resté la main crispée sur le régulateur et les yeux tendus vers les disques ! Les actes d'héroïsme ne se comptent plus : nous avons parlé plus haut des deux agents de Revigny. « Grâce à son sang-froid, a conduit sous la mitraille un train de ravitaillement », — cette

citation, qui est celle d'un mécanicien de l'État, se reproduit à de nombreux exemplaires. En octobre 1914, un aiguilleur du Nord, froidement, dirige un train blindé allemand à destination de Lille vers la gare de Mont-à-Terre à Fives, où les soldats français s'en emparent. L'aiguilleur Jeanbrault est blessé à mort par un shrapnell. Il est seul dans sa cabine et un train va passer. Râlant, il rassemble toutes ses forces pour abaisser le levier d'aiguillage, sur lequel on trouve son cadavre plié en deux.

Mais si le courage, à ses heures, n'a pas de limites, la force humaine en connaît et les atteint. Nous ne parlons pas des accidents, imputables à l'état de fatigue des mécaniciens, des aiguilleurs, des hommes d'équipe. D'une façon générale, le rendement des employés exercés, malgré tout le zèle et le patriotisme, ne peut être le même qu'avec la durée normale de la journée et les congés réguliers. Quant aux auxiliaires, ils n'ont pas l'expérience nécessaire à l'exécution rapide des diverses opérations, déchargement des wagons, emmagasinage des marchandises, remise aux commissaires, expéditeurs, etc.

Prenons une grande gare du centre de la France. Elle doit suffire aux besoins de plusieurs établissements militaires importants : station-magasin, qui nourrit au front six corps d'armée; magasin régional, qui fournit à un effectif considérable des effets d'habillement et de harnachement ; charbon de la garnison; service de santé; entrepôt général de munitions; parc à fourrages. La station-magasin seule a besoin, absolument besoin, quotidiennement, de 200 wagons. Tel jour, à quatre heures, il fallait pour la station-magasin, c'est-à-dire pour la nourriture de nos « poilus », grouper 40 wagons encore chargés, les décharger à l'endroit convenable, les amener à la station-magasin, les recharger, les faire partir, tout cela avant cinq heures. En temps de paix, cette gare est desservie par un personnel de 749 hommes ; actuellement il n'en reste pas 600, dont un certain nombre d'auxiliaires, recrutés et payés au jour le jour. Comment s'étonner que cette gare suffise à peine aux seuls besoins militaires?

Ce n'est pas seulement le personnel des chemins de fer qui a été désorganisé. Au Havre, une entreprise de camionnage dispose de 80 chevaux, qu'elle doit laisser à l'écurie, faute de

charretiers pour les conduire. Tous les dockers de dix-neuf à quarante-huit ans ont été appelés, et, comme les chefs d'équipe ou de chantier l'ont été également, le travail des hommes de corvée, des auxiliaires kabyles ou étrangers, et des prisonniers de guerre ne donne pas le rendement auquel il se serait élevé sous leur direction. N'a-t-on pas constaté que, pour ces derniers, le rendement du travail, à la Pallice, est tombé à 1 p. 100 du rendement normal? Avant la guerre, la navigation intérieure, sur les fleuves et les canaux, était une active collaboratrice des voies ferrées, notamment du Havre et de Rouen à Paris. Comment pourrait-il continuer à en être ainsi, alors que, depuis fin septembre 1914, mariniers, chauffeurs, mécaniciens, ouvriers des chantiers et ateliers de réparation ont été appelés sous les drapeaux? Les bateaux se sont arrêtés. Un grand nombre de remorqueurs ont dû être désarmés. Les engins de chargement et de déchargement ont été obligés de cesser leur travail. Le service de halage a été suspendu. Les ateliers de réparation se sont fermés.

***

Enfin l'autorité militaire ne pouvait, en quelques mois, remédier aux défectuosités d'une organisation aussi complexe que celle des chemins de fer, ou redresser les habitudes des administrations et du public français.

Tous les Français qui ont voyagé en Allemagne ont constaté que les services publics, dans leurs installations, semblaient toujours prévoir le maximum de trafic ; chez nous, au contraire, comme base des évaluations, on prend le minimum ; si le mouvement est plus fort, on « se débrouillera ».

Cologne est relié à Berlin par trois lignes différentes. Du Havre à Paris, il n'y a qu'une ligne, avec de nombreux travaux d'art : un déraillement sous le tunnel de Gaillon, un accident à Serquigny, et le trafic est interrompu pour douze, vingt-quatre, quarante-huit heures. Sur les grandes lignes allemandes, on trouve quatre voies où nous nous contenterions de deux.

Quand l'administration des chemins de fer prussiens ou

bavarois construit ou agrandit une gare, en 1913, elle l'aménage pour le trafic probable en 1923 ; en France, la gare est trop petite lorsqu'elle est terminée. Ce n'est pas un secret que, une ou deux exceptions près, les gares françaises ne suffisent pas aux besoins en vue desquels elles auraient dû être créées : à la plus courte, à la plus faible augmentation de trafic, elles sont débordées. Dès 1911, on signalait au Havre et à Rouen une disproportion manifeste entre le système des voies ferrées existant et l'importance des transports maritimes. En particulier, durant cette guerre, on a pu constater l'insuffisance des gares de triage, où les trains de marchandises, formés de wagons chargés pour toutes les directions, ramassés et placés à la file dans les diverses stations d'une ligne, sont groupés en rames pour la même direction, où le matériel vide est retourné sur les points où se trouvent des marchandises en souffrance.

Ces critiques peuvent s'appliquer d'ailleurs à d'autres services. Dans tel port, les bassins étaient notoirement trop petits; ailleurs, les terre-pleins ou les magasins n'offraient pas la superficie nécessaire pour contenir les marchandises normalement débarquées ; à Rouen, manquaient les appareils de levage ; ici, les voies du port étaient tracées de telle façon qu'un accident survenu à un pont réduisait à une seule les voies d'évacuation de trois bassins importants.

D'ailleurs, les diverses administrations ne contribuaient pas, dans toute la mesure où elles l'auraient pu, au chargement ou au déchargement rapide des wagons. Les corvées militaires ne travaillaient pas le dimanche, et, en semaine, ne prolongeaient pas toujours leur présence au delà de l'heure fixée, si urgente fût leur collaboration. Les formalités exigées par la douane demeurent aussi compliquées et aussi impérieuses, sauf quand les autorités militaires invoquent auprès d'elle l'intérêt général; ce n'est pas sans difficulté qu'elle a consenti à procéder à ses opérations, soit le dimanche, soit, en semaine, après l'heure du temps de paix.

Le public lui-même était mal fondé à railler les administrations, « qui ne savent pas qu'on est en guerre ». Dans un rapport sur le port du Havre, on lit ces mots : « Le commerce ne travaille pas le dimanche. » Quand fut mise à l'étude la question d'ouvrir les gares plus tôt et de les fermer

plus tard, on hésita, non sans raison, devant les habitudes routinières des expéditeurs et des destinataires.

***

En résumé, c'est à l'état de guerre même que se ramènent les principales causes de la crise. Les difficultés auraient d'ailleurs été moins aiguës, les répercussions moins sérieuses, si notre parc de wagons avait été plus considérable, nos gares et nos ports plus vastes et mieux agencés.

Dès le mois de mars 1915, prévoyant la gravité de la situation et la nécessité d'une prompte solution, les services compétents du ministère de la Guerre s'étaient préoccupés d'atténuer les inconvénients de la crise, puisque aussi bien il était impossible de supprimer l'état de guerre et de combler, en quelques mois, les lacunes du passé.

Les mesures prises, pour nous en tenir aux principales, remédiaient aux défectuosités signalées, soit directement, soit indirectement.

Le nombre des wagons était insuffisant : des commandes ont été passées pour 35 000 wagons. D'après les prévisions du début, si les contrats avaient été fidèlement exécutés, nous devions recevoir de 1 000 à 1 500 wagons en mars, avril et mai, pour passer à 2 000 à partir de juin. Mais l'intensité des productions métallurgiques demandées tant par la France que par les autres pays a été telle que nous n'avons encore reçu que 500 ou 600 wagons, et qu'il ne faut pas compter sur une amélioration sensible avant juillet : encore, les wagons une fois arrivés, faudra-t-il les monter.

D'autre part, la Grande-Bretagne, sur notre demande, a commencé à fournir une quantité de wagons égale à celle que son armée utilise sur notre territoire. Le gouvernement suisse envoie chaque jour une partie des véhicules destinés au transport des céréales achetées par lui à l'étranger et dont nous assurons l'acheminement.

Pour remplacer les wagons commandés et non livrés, on s'est préoccupé de tirer un meilleur parti du matériel en service, de faire transporter à chaque wagon le plus de marchandises possible dans le moins de temps possiblle. Un capitaliste

qui dispose d'une fortune modique peut, en veillant à ne laisser jamais inutilisée aucune portion de son avoir, si faible soit-elle, au moyen d'une série d'opérations surveillées de près, tirer de son capital les mêmes revenus que d'une somme supérieure moins habilement et moins activement employée et surveillée. De même, prenons un wagon déterminé : d'ordinaire il s'écoule en moyenne six jours entre le moment où il est chargé et celui où, ayant transporté les marchandises, il redevient disponible pour un nouveau transport. Supposons que ce laps de six jours soit réduit à cinq : le rendement du wagon est augmenté d'un sixième. Si nous obtenons ce résultat pour les 320 000 wagons à notre disposition, c'est comme si le parc de wagons avait été augmenté d'un sixième, comme si 54 000 wagons neufs nous avaient été livrés.

Tel est le but que l'on a essayé d'atteindre par tous les moyens que l'on devine : wagons demandés au dernier moment par les services ; chargement et déchargement effectués dès que les wagons sont livrés et le plus rapidement possible, sans considération de jour et d'heure ; trajets inutiles évités, pour que des wagons de foin, achetés en A, ne soient pas envoyés au pressage en B, alors que la route de A à B passe par C, où existe un grand atelier de pressage ; trains de marchandises directs organisés, toutes les fois que les circonstances le permettent, entre un port ou un centre de production, d'une part, et une gare destinataire, d'autre part. Les résultats obtenus sont de nature à encourager : le rendement des wagons est déjà augmenté d'un huitième, et l'on a tout lieu d'espérer qu'il s'améliorera encore.

Concurremment, des voies nouvelles ont été posées dans les principaux ports, Dieppe, le Havre, Bordeaux, Marseille, Toulon. Six compagnies de sapeurs de chemins de fer ont agrandi nombre de gares de triage, notamment sur l'Orléans et le P.-L.-M. La création d'une deuxième ligne Paris-le Havre a reçu une solution provisoire très satisfaisante par le doublement de la section Motteville-Clères.

Enfin l'on a remédié au manque de personnel expérimenté. On a rappelé des armées tous les agents des compagnies indispensables au service du réseau, lorsqu'ils ne sont pas employés dans des postes spéciaux où ils rendent encore plus de services

que dans leur emploi du temps de paix : en particulier ceux qui sont devenus officiers et même sous-officiers peuvent être plus utiles à l'unité dont ils font partie qu'à leur ancien réseau. Des charretiers militaires ont été mis à la disposition des entrepreneurs de camionnage. Pour la manutention, des corvées militaires ou d'importants détachements de prisonniers ont été envoyés dans les gares ou ports les plus encombrés.

Tout en s'efforçant d'améliorer notre réseau ferré, de lui rendre le personnel nécessaire et de tirer du matériel roulant le meilleur parti, le 4e bureau de l'État-Major de l'Armée a, pour dégager nos grands ports, employé d'autres procédés, indirects. Il s'est occupé de répartir le trafic maritime sur un plus grand nombre de points et d'une manière proportionnelle aux moyens de débarquement et d'évacuation : il a utilisé les ports secondaires, auxquels il a communiqué une nouvelle vitalité et insufflé une nouvelle vie, Nice, Saint-Louis-du-Rhône, Port-de-Bouc, Port-Vendres sur la Méditerranée, Bayonne, Bordeaux-Bassens, Tonnay-Charente sur l'Océan.

Surtout, au secours du rail, il a appelé d'autres moyens de transport, la route et le fleuve. Lorsque des camions automobiles arrivent d'outre-mer, une fois montés, au lieu de partir sur wagon ou à vide, ils sont chargés de marchandises à destination d'un point quelconque sur la route ou dans le voisinage de la route qu'ils doivent suivre pour se rendre à leur destination normale.

Quant aux fleuves et aux canaux, on s'efforce de leur confier les marchandises dont l'arrivée n'est pas attendue à jour fixe, en particulier celles qui doivent constituer des stocks. Mais que de difficultés à vaincre pour faire renaître la navigation sur les grandes artères, comme la Seine, très fréquentées en temps de paix, à plus forte raison sur les canaux du Midi, peu utilisés avant la guerre !

Il a fallu d'abord trouver des équipages. Un certain nombre de mariniers, français et belges, dégagés de toutes obligations militaires ou non soumis encore à ces obligations, ont repris le travail par des conventions amiables. D'autre part, le retour sur leurs bateaux des mariniers, pilotes, mécaniciens, chauffeurs, et le renvoi dans les ateliers de réparation des

charpentiers de bateaux et autres ouvriers d'art, ont été réalisés par l'autorité militaire progressivement, avec continuité, mais avec le souci de ne pas retirer du front les hommes des jeunes classes. Une compagnie de mariniers a été formée sur la Seine ; d'autres seront constituées d'après les besoins.

La question des hommes résolue, se posait celle des péniches. Elles ne manquaient pas ; seulement la plupart servaient de logement à la famille du marinier mobilisé. Évidemment, ce matériel tombe sous le coup de la loi sur les réquisitions. Mais il était inhumain de chasser les familles de leur habitation ; il était difficile d'y mettre des mariniers étrangers. Aussi a-t-on cherché d'abord, avec les mariniers rendus, à utiliser de préférence les bateaux abandonnés ou ceux que leurs propriétaires ont consenti à louer. Souvent aussi, quand le propriétaire n'était pas d'une classe trop jeune, l'autorité militaire l'a rendu.

Ces bateaux, il fallait les remorquer, les touer ou les haler. Nouveaux tâtonnements, nouveaux efforts, nouvelles recherches.

Lorsqu'un nombre suffisant de flûtes et de péniches est en état de circuler, quatrième complication. Comme, depuis octobre 1915, en raison de la pénurie de wagons, on demandait de plus en plus à la voie navigable, la spéculation s'en mêlait : les industriels avaient provoqué, par l'afflux des demandes, une hausse excessive des prix exigés par la batelerie. D'autre part, un grand nombre d'affrètements ayant été réalisés pour les régions de l'Est et du Centre, il en serait résulté une diminution très sensible du nombre de bateaux circulant entre le Havre, Rouen et Paris. Il a donc fallu opérer une sorte de mobilisation de la navigation, et l'action de l'autorité peut s'exercer désormais non seulement sur les mariniers, pilotes ou mécaniciens, mais aussi à l'égard des compagnies de transport et de traction, ou des affréteurs.

Du moins, depuis le mois de novembre 1915, en ce qui concerne la navigation intérieure, l'ère des difficultés est-elle close ; celle des résultats commence. Il suffit de suivre les quais à Paris ou de jeter un coup d'œil sur le fleuve, lorsque l'on va de Paris à Rouen, pour se convaincre que jamais la navigation n'a été aussi active ; le trafic à la remonte avait été de

310 000 tonnes dans le quatrième trimestre de 1913 ; il s'est élevé à 500 000 tonnes pendant le quatrième trimestre de 1915; il a très largement dépassé ce chiffre pendant le seul mois de mai. Les charbons pour les usines de l'Est utilisent la Seine jusqu'à Gennevilliers, où l'installation de la Compagnie du gaz sert à libérer les péniches. Les blés sont amenés par eau jusqu'à Sèvres, où sont installés de puissants moyens de déchargements. Le combustible à destination des armées suit le fleuve jusqu'à Saint-Florentin-Vergigny, près de Troyes. Un nouveau port de raccordement avec la voie ferrée est en construction à Bonneuil-sur-Marne, à la racine du réseau de l'Est.

Grâce à cette combinaison de moyens, la crise des transports est désormais atténuée. Un exemple concret, celui du Havre, fera toucher du doigt l'association des efforts et la complexité de la question. Le réseau ferré a été développé, l'outillage amélioré. Des wagons supplémentaires sont envoyés chaque jour. Les marchandises sont peu à peu groupées par nature et par destination. Les cotons sont évacués par caboteurs sur d'autres ports. Vingt ou vingt-cinq estacades ont été construites le long de Tancarville ; ainsi les expéditions par la Seine pourront, de 75 000 tonnes par mois, dépasser aisément 100 000. Les céréales de l'intendance sont déchargées directement en vrac sur des péniches, qui les emmènent à Rouen, où elles seront mises en sac et emmagasinées, soit un gain de vingt-cinq jours sur trente pour le déchargement d'un navire de 6 000 tonnes. Des camions automobiles ont été amenés en grand nombre. 4 000 prisonniers de guerre sont présents. Aussi les navires attendent-ils moins longtemps en rade et dans le port. L'on a sur les quais une impression d'animation réglée, d'ordre et de méthode. Comme, en pareille matière, les chiffres sont l'argument le plus probant et le résumé le plus fort, disons qu'on arrive désormais à enlever chaque jour 9 000 tonnes par voie ferrée, 3 500 par voie navigable, près de 1 000 par cabotage : 1 500 tonnes sont consommées sur place. Comme les importations n'atteignent pas 13 000 tonnes par jour, on peut fixer le terme où, sauf événement imprévu, le port sera entièrement désencombré.

***

Il est permis aussi d'affirmer que la crise ne se produira plus avec la même acuité qu'au mois de novembre 1915 ou au début de l'offensive allemande sur Verdun, sauf peut-être lorsque nos armées auront chassé l'ennemi des parties actuellement envahies de la France et de la Belgique. En effet, ces territoires réoccupés, les besoins à satisfaire seront plus considérables. La moyenne des parcours se trouvera allongée. Le nombre des kilomètres à exploiter sera plus grand. La Belgique, une fois libérée, reprendra ses wagons, actuellement utilisés sur les réseaux français. Mais on a prévu les mesures propres à atténuer les retards ou les encombrements qui pourraient se produire, et même s'il fallait supporter quelques jours ces inconvénients, qui donc songerait à s'en plaindre, étant donné les causes qui les auraient amenés?

***

COMMENT JE M'ÉVADAI

DE

LA CORSE[1]

(MIA FUGA DA CORSICA)

IV

MON SÉJOUR A OMESSA DANS LA MAISON DE SANTINI DÉPART D'OMESSA ET ARRIVÉE A LA GRANGE

A la pointe du jour (21 novembre), j'étais éveillé ; il me sembla entendre quelqu'un dans l'antichambre. Je me levai ; je sortis ; je trouvai le signor Matteo, Giacomo, et un autre qu'on me dit être le signor Canevaggio, ami et parent de Santini. Tous trois m'embrassèrent avec effusion, m'affirmèrent que toute la population d'Omessa, si c'était utile, s'exposerait avec eux pour me sauver. Depuis longtemps ils avaient souhaité apprendre que je m'étais enfin décidé à la fuite.

Le signor Matteo ajouta qu'il avait déjà écrit à Santini et expédié la lettre par le moyen d'un des fils de Giacomo. Il prévoyait que Santini lui-même viendrait à Omessa pour se mettre à la tête de l'entreprise ; celui-ci était homme à ne pas s'arrêter devant les obstacles et ferait tout pour réussir. Je lui demandai si Santini, en lui confiant ce dont nous avions

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er juillet 1916.

convenu à Corte, s'était expliqué sur le lieu et sur le mode d'embarquement.

— Pas précisément, — me répondit-il, — mais autant que je puisse le conjecturer, je crois qu'il veut vous faire embarquer à Aleria, parce qu'ayant beaucoup de relations dans ce pays, il y peut trouver des facilités. D'ailleurs, — ajouta-t-il, — nous saurons tout demain soir, au retour du messager ou à l'arrivée de Santini qui, selon moi, ne doit pas beaucoup tarder. En attendant restez tranquillement ici. Voici le plan que j'ai combiné avec le signor Canevaggio et avec Giacomo. Aujourd'hui, trois sentinelles avancées seront postées. Faisant semblant de chasser, elles observeront s'il vient des gendarmes ou des soldats du côté d'Omessa. Dans ce cas, la première donnerait avis à la seconde en tirant un coup de fusil, la seconde à la troisième, et celle-ci viendrait en courant vous prévenir. Alors vous vous retireriez dans la grotte, où vous seriez en toute sécurité. Pendant la nuit, au lieu de trois nous aurons quatre sentinelles : à l'aide d'un sifflet elles s'avertiront réciproquement. Il conviendra seulement que pour ce premier soir, et jusqu'à ce qu'on voie comment tournent les choses, vous vous résigniez à ne pas quitter vos vêtements.

— Petit ennui, — dis-je — mais ne risquons-nous pas que tant de personnes employées pour moi, et jeunes pour la plupart, divulguent la chose, et fassent découvrir ma retraite?

— N'ayez pas cette crainte ; premièrement, les jeunes gens qu'on emploie ne sont pas renseignés; puis ce sont tous des fils de Giacomo ou de Canevaggia, d'autres de nos parents et amis intimes. D'ailleurs, devant rester ici jusqu'à l'arrivée ou la réponse de Santini, vous n'avez pas d'autre parti à prendre. Enfin quand bien même tout le pays, du premier au dernier des habitants, serait informé de votre évasion et de votre retraite comme je le suis, personne n'oserait en parler, et personne ne refuserait de contribuer à votre salut, non seulement par égard pour votre personne, mais aussi par dévouement à mon oncle, qui est ici adoré. Tous donneraient leur vie pour lui.

— Dans ce cas, je n'ai rien à objecter.

— Cependant, — ajouta Matteo, — il est toujours prudent

de tenir la chose cachée le plus qu'il se peut. En ce moment, nous ne sommes que trois à la savoir. Je ne parle pas des deux prêtres qui logent dans ce couvent, et que sous peu je vous présenterai, parce que ce sont nos parents, personnes prudentes et âgées. Plutôt que de parler, ils vous prêteraient leur manteau pour vous couvrir et vous cacher.

Il avait à peine fini de dire ces paroles que je les vis entrer tous deux ; ils portaient écrites sur leur visage la bonté et la discrétion. Ils avaient été mineurs observants, et habitaient dans le couvent depuis qu'ils avaient embrassé la vie religieuse.

L'un se nommait don Dionisio, et l'autre don Giuseppe. Nous fîmes vite connaissance ; j'étais parti de Corte sans emporter avec moi de bréviaire, parce que celui dont je me servais était trop volumineux ; je priai don Dionisio de me prêter le sien, ce qu'il fit avec grand plaisir, et je pus ainsi remplir mon devoir quotidien.

Pendant que je m'entretenais avec ces bons religieux, en prenant le chocolat que m'avait préparé le signor Canevaggio, le signor Matteo m'inspectait pour ainsi dire des pieds à la tête. Je m'en aperçus et lui demandai pourquoi il me regardait ainsi.

— Eh ! je regarde, cher monseigneur, une chose qu'il importera de corriger. Vous devrez traverser la Corse, et, nécessairement, vous vous trouverez avec beaucoup de personnes. Il me paraît donc qu'il convient de vous déguiser un peu mieux pour n'être pas reconnu. Par exemple, ces chaussures sont trop civilisées et ne vont pas avec votre manteau usé ; cette veste noire sent trop sa profession ; elle est trop cléricale. Il vous faudrait aussi un pantalon qui couvrirait chaussures et chaussettes, une veste, et une casquette. Pour ce qui est du pantalon, de la veste, de la casquette, il n'y a pas de difficultés. Je vais à la maison et je prendrai le tout. La taille de monseigneur est peu différente de la mienne et ce qui me va doit lui aller. Pour les souliers, j'enverrai à Corte, et on en fera acheter une paire à sa pointure. Voulez-vous vous lever? Nous allons essayer si vos vêtements peuvent me convenir.

Giacomo s'en fut et revint peu de temps après avec le pantalon, la veste et la casquette.

Tout m'allait à la perfection et paraissait fait pour moi. Le pantalon était un peu déchiré.

— Tant mieux, — dis-je, — plus il est déchiré, meilleur il est en cette circonstance.

En somme en peu de minutes, je me trouvai travesti de façon que, me regardant à la glace, j'hésitai à me reconnaître.

Dans ces conversations et d'autres encore, une bonne partie de la matinée s'était écoulée ; il se faisait tard. Le signor Matteo, jeune homme sage, ne perdant jamais de vue l'objet principal qui était de me tenir caché, dit alors :

— Il est temps de se séparer. Monseigneur a son office à dire, ces prêtres ont à célébrer leur messe, et nous autres nous avons à faire beaucoup de petites choses. Nous, allons mettre les sentinelles : informons-nous ensuite de ce qui se dit dans le pays et si rien n'a transpiré. A l'heure du repas, c'est-à-dire aux environs de midi, nous nous reverrons et nous prendrons ensemble notre petit dîner. Je dis petit parce qu'il consistera en une soupe et un bouilli, peut-être, en outre, quelques viandes froides. Trop d'apprêts donneraient du soupçon aux voisins.

— C'est très sage, — lui répondis-je, — il n'en faut pas beaucoup pour vivre et ce n'est pas le moment de festoyer.

Il partit et je me mis à dire mon office. Vers midi il revint et m'avisa qu'on ne s'était aperçu de rien dans la contrée. On avait bien remarqué que la cheminée du couvent avait fumé de bonne heure ; de ce fait quelqu'un aurait pu deviner a présence d'étrangers. Mais il avait dissipé ce soupçon en disant qu'il avait dormi là comme il lui arrivait quelquefois et que, se levant de bonne heure, il avait senti le froid et allumé du feu.

Nous conclûmes qu'il était nécessaire de souffrir du froid plutôt que d'allumer la petite cheminée durant le jour ; ce à quoi je me soumis sans difficulté. Je n'aime guère le feu; le sacrifice m'était facile.

On mangea ensemble de bon appétit et rien n'arriva de remarquable dans le reste de la journée, sinon que vers le soir, on apprit que le président Raffaelli était à Omessa, venant de Corte et qu'il n'avait apporté aucune nouvelle ; d'où je conclus que mon évasion n'était pas encore connue.

Toute cette journée il plut légèrement; la nuit suivante il y eut du vent et une forte pluie.

Le jour d'après, qui était le dimanche 22 novembre, je ne pus entendre ni dire la messe, et il s'en fallut de peu que je ne pusse lire l'office. De bonne heure arriva le signor Canevaggio. Il m'avertit que le soir, en sortant du couvent, il s'était aperçu que les volets des fenêtres ne fermaient pas bien et que la lumière filtrait en maints endroits de façon assez visible. Il fallut songer à y remédier : toutes les fissures furent bouchées avec des étoupes et l'on prépara des draps pour les y appliquer le soir.

Vers midi le messager expédié à Bastia arriva et il rapporta qu'il avait trouvé Santini à dîner avec sa femme, sa belle-mère, et quelques amis. Il lui avait remis la lettre de son neveu. Santini l'avait lue et immédiatement après l'avait remise à sa femme qui en lisant, souriait et regardait son mari.

Ils s'étaient ensuite longuement parlé à l'oreille, ayant fait asseoir le messager et lui ayant donné à boire. Le repas fini, les Santini l'avaient pris à part pour savoir comment les choses s'étaient passées et comment j'allais : il n'avait rien pu leur répondre parce qu'il ne savait rien : mais alors seulement il avait compris l'objet de son expédition. Santini et sa femme, très satisfaits de ma résolution, avaient dit au courrier de se restaurer et de se reposer parce que, dès quatre ou cinq heures, ils le renverraient. En effet, vers le soir, Santini l'avait appelé, lui avait confié un gros paquet (qu'il portait et où étaient des provisions de toutes sortes, café, sucre, chocolat, pâtes, fromages, macinello, et que sais-je encore?) pour le remettre à son neveu. Il faisait dire à celui-ci qu'il ne jugeait pas bon de lui répondre par écrit, pour ne pas s'exposer à quelque surprise dans un temps où à tout moment ma fuite pouvait être découverte, mais qu'il se fiait à lui pour me tenir bien caché dans la maison jusqu'à sa prochaine arrivée, pour mettre des gens en campagne et pour faire faire le guet aux têtes de route.

Le même messager rapportait encore qu'à son retour, près du pont d'Abivinco, il avait trouvé trois gendarmes à cheval qui l'avaient arrêté et lui avaient fait beaucoup de questions ; d'où il venait, où il allait, ce qu'il portait, qui il était, etc...

Cette dernière circonstance me causa quelque appréhension; je crus que mon évasion était découverte, et que ce n'était pas pour autre chose que les gendarmes se trouvaient là. Je pensais aussitôt à me renseigner et à expédier quelqu'un à Corte.

J'écrivis au maire un billet, qui fut remis à un certain Mengone, jeune homme leste, intelligent et courageux. Mengone partit et revint le soir avec la réponse. Le maire m'écrivait que jusqu'à ce moment tout était tranquille; la femme de service continuait à faire semblant de vaquer à ses occupations et personne encore n'avait conçu le moindre soupçon. Il me priait de rester entièrement en repos ; au moment où l'évasion serait constatée, il me le ferait savoir par un des trois paysans qui m'avaient accompagné à Omessa. Tous nous fûmes surpris de l'adresse avec laquelle cette femme se conduisait en cette affaire.

Le 23 se passa sans nouvelles. Le temps fut presque toujours pluvieux. Si d'une part je regrettais de perdre dans cette cachette, par le retard de Santini, des jours précieux pendant lesquels j'aurais pu faire beaucoup de chemin, sans crainte d'être poursuivi, d'autre part, je me consolais en pensant que la pluie presque continuelle m'aurait rendu le voyage bien pénible, d'autant plus que j'étais dénué de vêtements de rechange.

Vers le soir, arrivèrent diverses personnes de Corte qui interrogées par ceux que je voyais, avaient répondu qu'il n'y avait rien de nouveau et de même, le troisième jour, ma fuite resta cachée. La chose ne me parut pas naturelle.

Parmi les nombreuses hypothèses que je fis, il y eut enfin celle que le gouvernement pouvait m'être en quelques sorte favorable, et je me disais : comment est-il possible que Berthier m'intime un ordre de si grande importance et auquel il a toutes les raisons de croire que je ne me soumettrai pas, sans mettre tout de suite des gardes à ma porte, ou au moins sans en avertir le commandant afin qu'il redouble de surveillance? Et voilà qu'au contraire, il semble que sa vigilance se soit relâchée! Sa lettre n'a-t-elle pas été un avis tacite de pourvoir à ma sûreté?

Le matin suivant (24 novembre) je m'éveillai la tête pleine

de cette idée. Je la communiquai au signor Matteo et au signor Canevaggio; ils partagèrent mon sentiment.

Nonobstant, on ne négligea pas les précautions accoutumées : assurer la garde de jour et de nuit, et continuer à dormir habillé. Ce double système était mauvais et pour la santé et pour la bourse et j'attendais impatiemment l'heure où il cesserait et où je reprendrais mon voyage.

Ajoutez que le voisinage de Corte m'était toujours une épine dans le cœur. La pensée de retomber entre les mains du féroce Albertini me tournait le sang, et parmi tous les désastres qui pouvaient arriver aucun ne me causait une pareille frayeur.

Dans l'anxiété où je me trouvais je ne pus résister à la tentation d'envoyer de nouveau à Corte pour savoir où en étaient les choses. Je priai le signor Matteo de me faire appeler Mongone qui avait si bien exécuté la première commission, et quand il fut venu, je le chargeai d'un second billet pour le maire.

Mais comme, à mesure que le temps s'avançait, les surprises étaient plus à craindre, j'écrivis sur un petit morceau de papier, je déguisai l'écriture, je m'exprimai en métaphores, je ne mis pas d'adresse au billet, priant le maire de ne pas me répondre par écrit, mais de donner verbalement la réponse au messager qui était capable de me la rapporter avec exactitude.

Cela fait je dis à Mengone :

— Eh bien ! comment porterez-vous ce billet?

— N'ayez pas de crainte, laissez-moi faire ; voyez : je le réduis en un petit tuyau, et puis je le cache ici, — dit-il en montrant ses chaussures.

— Bravo, mais il y a à craindre qu'on regarde même dans vos chaussures.

— Croyez-vous?

— Songez donc bien à ne pas dire qui vous l'a donné et à qui vous devez le remettre.

— Ah ! signor, vous ne connaissez pas Mengone ; Mengone n'est pas un homme à se laisser intimider par quelques gendarmes. Savez-vous que, le pistolet dans une main et le stylet dans l'autre, je me suis frayé un passage à travers vingt soldats qui avaient entouré ma maison pour me prendre comme conscrit? Vous voyez...

— Fort bien, — lui dis-je, — pourtant la ruse n'est pas

inutile. Autre chose, Mengone, je voudrais que vous m'achetiez des chaussures à clous, comme les vôtres, et qui m'aillent bien. Prenez ma mesure.

Il la prit et partit incontinent. Le soir, vers sept heures, j'étais devant la cheminée avec les amis habituels. A l'improviste, nous vîmes entrer dans la chambre Mengone tout essoufflé.

— Qu'est-ce? — lui dis-je.

— Ah ! Monseigneur, tout est découvert... les soldats en armes... la générale... Tous les gendarmes en mouvement, votre servante en prison.

— Doucement, doucement, cher Mengone, ne vous pressez pas : asseyez-vous ici ; racontez-nous tout, posément, une chose après l'autre.

— Voilà, signor. Comme vous savez, vers le milieu du jour, je suis parti d'ici et suis arrivé à Corte à deux heures et demie ou à peu près. Je me suis reposé dans la maison de ma commère, et je suis allé après chez le maire qui, en me voyant, m'a tout de suite reconnu. Il m'a introduit comme l'autre fois dans son cabinet, et m'a demandé comment vous alliez. Je lui ai répondu que vous alliez bien, puis il m'a demandé si vous étiez encore ici (je lui ai dit que oui), et si je n'avais rien pour lui. « Oui, signor, j'ai un billet, mais il faut que vous me permettiez de le découdre. — Décousez-le. » Et il m'a donné des ciseaux. Je l'ai décousu et le lui ai donné. Il l'a lu, et puis il m'a dit : « Je voudrais qu'il s'éloignât d'Omessa ; il s'y attarde trop. — Monseigneur m'a dit que vous me donniez la réponse de vive voix. — Non, non, il n'y a pas de danger : laissez-moi écrire, ce sera sans doute la dernière fois. — Bien, écrivez donc. » Il m'a donné la réponse, une aiguille et du fil ; j'ai cousu le billet et puis je suis parti. J'ai acheté les chaussures, je suis allé manger un morceau chez ma commère, j'ai pris un peu de tabac et je me disposais à m'en revenir. Il était environ cinq heures, quand tout à coup j'entends battre la générale, je vois courir des gens de-ci, de-là, des cris s'élèvent, les boutiques se ferment et enfin voici le commandant tout en fureur. « Qu'est-ce? ai-je demandé à un passant. — Vous ne savez pas? l'archevêque s'est enfui. » Peu après je vois conduire hors de la citadelle, au milieu des gendarmes, un

soldat à qui on devait donner cinquante coups de bâton : c'était la sentinelle de la grande porte. Alors j'ai cru qu'il était bon de m'éloigner. En partant, j'appris qu'on avait mis en prison votre servante et qu'on devait faire des perquisitions dans toutes les maisons de Corte, comme on le faisait dans celles de la citadelle. Vous ne sauriez croire le tumulte, le désarroi, la consternation de toute la ville. Pourtant tous sont contents que vous vous soyez enfui et les femmes criaient : « Ah ! Marie Très-Sainte, conduisez-le, mettez-le en sûreté et ne le laissez pas tomber entre les pattes de ce chien ! » J'ai pressé le pas et en deux heures j'ai été ici.

— Et le billet du maire? — lui dis-je.

— Le voilà.

Il s'écarta un peu, le décousit et me le donna. Le maire me disait que jusqu'à ce moment il n'y avait rien de nouveau, mais qu'on entendait un vague murmure discret qui présageait une explosion prochaine. Il m'aviserait aussitôt, mais il croyait bon, à tout événement, que je quittasse un voisinage qui devenait périlleux.

Le récit de Mengone me mit dans la plus grande agitation. Je me levai, et dis au signor Matteo que je ne voulais plus rester où j'étais, que je devais partir et partir tout de suite.

— Cette nuit, je ne la passerai certainement pas ici ; trouvez-moi une caverne, un fossé, un trou, car je ne resterai pas dans cette maison. Le pays a déjà quelques soupçons, il y a trop de monde dans le secret ; demain, quand on saura ma fuite, personne ne doutera plus que je ne sois caché ici.

— Bien, nous partirons, — me dit le signor Matteo. — Cependant je ne vois pas d'inconvénient à ce que vous restiez encore ici cette nuit.

Alors, Giacomo proposa de me conduire dans une grotte située au sommet d'une montagne voisine, qu'il connaissait et qui était voûtée, grande, commode; il en parlait presque comme d'un bel appartement.

Le signor Matteo restait pensif. Tout à coup il se ressaisit et lui dit :

— Quelle grotte? Y penses-tu? Dans une grotte!... Si mon oncle l'apprenait, il ne me le pardonnerait jamais... Dites-

moi, Canevaggio, ne pourrions-nous pas mettre monseigneur dans la grange à paille de votre gendre?

— Et pourquoi pas?

— Allez donc prendre la clef et faites vite ; nous cacherons pendant ce temps la grande valise de monseigneur et ferons disparaître toutes les traces de son passage dans cette maison. Il faudra que monseigneur consente à ne prendre avec lui que la petite valise.

Ainsi fut fait ; en un clin d'œil, Canevaggio alla et revint, la grande valise fut portée à la cave, on remplit la petite, on fit une collation, je m'habillai, et je pris congé de ces bons prêtres qui pleuraient d'attendrissement. Restait le tricorne avec la ganse épiscopale, dont je ne savais que faire, et que je ne devais pas mettre. Je l'épointai, j'en enlevai la ganse, je la fis brûler et revenant vers don Dionisio :

— Prenez ce chapeau, — lui dis-je, — et servez-vous-en. Si le Seigneur veut que je sois repris, vous me le rendrez; sinon, comme je l'espère, considérez-le simplement comme vôtre, et dites une messe pour moi.

Nous nous mîmes en route. Dès que nous fûmes sortis, la question se posa sur la direction à prendre. Le signor Matteo voulait éviter la plaine. Craignant d'être aperçu par des gens (il n'était que huit heures un quart), il aurait désiré prendre le chemin de la montagne en traversant le bois ; mais Giacomo s'y opposa, disant qu'à cette heure, et sans lune, ce chemin était impraticable. Je ne risquais rien à passer par la plaine : il s'offrit à me conduire en m'évitant toute rencontre fâcheuse. Son opinion prévalut.

Canevaggio, Mengone et Giacomo prirent les devants, on leur dit de m'attendre à une portée de fusil de la plaine. Giacomo et moi partîmes ensemble et le signor Matteo avec Vincenzo vinrent derrière nous.

La descente parcourue, on entre dans le pays habité. Nous ne rencontrâmes personne ; seulement au bout du village, une femme sortit avec une lanterne à la main. Alors Giacomo me fit cacher sous un arceau, et quand la femme fut rentrée, on continua la route sans autre incident.

Quand nous fûmes hors du pays, nous trouvâmes les trois compagnons qui nous avaient précédés. Deux se mirent à mes

côtés, et plutôt porté que soutenu, dans les ténèbres d'une nuit extrêmement obscure, je traversai des précipices et des torrents pendant près d'une heure, sous une petite pluie qui doucement nous arrosait. Nous arrivâmes enfin près de la grange vers laquelle nous nous dirigions.

Le signor Canevaggio avait passé devant pour ouvrir, mais, soit qu'il se fût trompé de clef ou soit qu'il ne trouvât pas le trou de la serrure, il fut longtemps avant d'y parvenir. Heureusement Vincenzo avait apporté un parapluie, car l'averse était devenue assez forte.

Un léger coup de sifflet nous avertit enfin que la porte était ouverte. Nous entrâmes tous dans la grange qu'on referma derrière nous. Giacomo sortit son briquet, et alluma la lanterne qu'avait apportée son fils.

Je reconnus alors la cabane qui devait être mon nouveau domicile. Elle était suffisamment large, mais basse, et on ne pouvait s'y tenir debout qu'à peine derrière la porte. De-ci, de-là étaient accrochés aux parois divers outils rustiques, des pioches, des bêches, des pelles, etc. ; on voyait par terre quelques corbeilles, les unes vides, les autres pleines de pommes de terre ; et, dans le fond, un gros tas de paille, que l'on égalisa et sur laquelle on mit un matelas que le signor Matteo avait eu l'attention d'envoyer d'avance par l'un de ces jeunes gens.

Nous nous y installâmes, Vincenzo et moi, pour passer la nuit. Les autres se placèrent, qui sur le bord du matelas, qui sur la paille, qui sur la terre nue. La grange était pleine : le signor Matteo, Canevaggio, le neveu de Canevaggio, Giacomo, le fils de Giacomo, Mengone, moi et Vincenzo, nous étions en tout huit personnes.

Ayant compté cette troupe, le signor Canevaggio ne put s'empêcher de dire :

— Oh ! que de monde ! Nous sommes trop sûrement, mais il est vrai aussi que nous sommes tous parents, amis de Santini, et serviteurs affectionnés de monseigneur, que nous voulons sauver à tout prix. A cet inconvénient du nombre on peut remédier par un absolu silence. Jurons ici tous, en présence de monseigneur, que personne ne parlera ni ne mettra autrui dans le secret.

— Oh ! — repris-je, — il n'est pas besoin de serment ; une simple promesse suffit, d'autant plus que certaines circonstances peuvent nous obliger, dans l'intérêt même de la cause, à admettre quelque autre dans la confidence.

Tous, d'une seule voix, promirent. Pendant ce temps, le signor Matteo remarquait qu'il manquait beaucoup de choses nécessaires, et que la hâte avait fait oublier : de l'eau, du vin, des verres, des couteaux, des cuillères, du pain, que sais-je?

Il voyait bien que l'accès de la grange serait difficile et même dangereux, en plein jour, d'autre part il reconnaissait qu'il me serait impossible de passer la journée suivante dans ce complet dénuement et dans ce manque de toutes provisions.

Après réflexion, il fut résolu que de retour chez lui, il m'enverrait par Mengone et Benedetto le plus indispensable, et qu'on penserait au reste pour la nuit suivante.

Ce point ainsi arrêté, le signor Matteo me dit qu'il était déjà tard, et qu'il convenait de se séparer, qu'il ne viendrait le lendemain qu'à la nuit pour n'être pas vu, et qu'il amènerait quelques amis avec lui; que je me misse l'esprit en repos, parce qu'il n'était pas possible qu'en ce lieu quelqu'un me découvrît, et encore moins que je fusse trahi par aucun des leurs. Enfin il me demanda de me fier à son zèle tant pour me tenir au courant des nouvelles de Corte que pour prendre les précautions commandées par les circonstances.

Cela dit, il se leva et les autres firent de même. Les embrassements, les protestations de fidélité, les expressions affectueuses de ces braves gens m'émurent jusqu'au plus profond du cœur, et me firent comprendre à quel point je pouvais compter sur ces caractères résolus. Pendant ce temps la lune s'était levée et ils partirent deux par deux.

Resté avec Vincenzo dans l'obscurité et dans cette profonde solitude, je m'aperçus que la pluie continue pénétrait dans la grange. Mais que faire? Je me couvris du mieux que je pus, je fis de ma valise un oreiller, je m'enveloppai dans le manteau, et me préparai au sommeil.

Je m'endormis en effet, et très profondément; si bien que, quand vers les deux ou trois heures, revinrent Mengone et Benedetto, j'étais encore plongé dans le sommeil. Ils durent

secouer plusieurs fois pour que je me réveillasse ; j'allais leur ouvrir, après m'être assuré du signe convenu entre nous et lorsqu'ils eurent répété qu'ils étaient des amis.

La pluie avait cessé. Ces deux braves jeunes gens m'avaient apporté une corbeille pleine de pain, de fromage, de jambon, de raisins secs, avec une grande bouteille de vin, deux cuillères et une bouteille vide, qu'ils allèrent remplir d'eau très pure à un torrent qui coulait au pied de la grange. Je ne le vis d'ailleurs qu'au jour, car alors il faisait trop sombre. Ils me saluèrent de la part du signor Matteo, me dirent que, dans le pays, tout était tranquille ; ils s'entretinrent avec moi un bon quart d'heure, et ensuite ils me laissèrent.

V

MON SÉJOUR DANS LA GRANGE ; ARRIVÉE DE SANTINI

Après le départ de ces deux braves jeunes gens je ne pus pas reprendre mon somme, et le point du jour me trouva éveillé.

Les souris qui habitaient en grand nombre ce lieu semblaient faire une contredanse autour de moi, et quelquefois s'aventuraient en toute confiance jusque sur ma tête ; elles ne me laissaient pas dormir.

Petit à petit, une faible lumière commença à s'introduire par les fentes de la porte et par les nombreux soupiraux des parois, formées de pierres entassées les unes sur les autres, sans ciment. A mesure que la lumière s'accroissait, m'arrivaient tout à la fois la voix d'un berger, le bêlement d'une chèvre, et le mugissement d'une vache. Finalement, je les entendis si proches que je compris que j'étais dans un pâturage. Je me levai de ma paillasse et mettant l'œil aux trous de la porte je cherchai à reconnaître l'endroit où je me trouvais. Mais je ne distinguais pas grand'chose.

Je m'aperçus pourtant qu'un berger s'avançait justement dans la direction de ma cabane. Cela me remplit de crainte, mais quelle fut ma surprise et ensuite mon épouvante, quand

je le vis chercher dans la poche intérieure de sa camisole, et en sortir une clef. Ah ! Jésus, dis-je en moi-même, il vient ouvrir. Un frisson glacé me courut dans les os, je retins ma respiration.

A l'instant la porte s'ouvrit et un homme était déjà dedans... Mais à peine avait il mis le pied dans la cabane :

— N'ayez pas peur, — me dit-il, — me cherchant des yeux tout autour, je suis le propriétaire de cette grange. Ce matin je suis forcé de vous incommoder un peu pour donner à manger à mes pauvres bêtes, mais ce sera la dernière fois, parce que dorénavant je prendrai la paille autre part. Ayez patience aujourd'hui.

Alors je repris courage et je lui dis :

— Vous êtes donc le beau-frère du signor Canevaggio?

— Justement et je suis heureux de contribuer moi-même, en quelque manière, à son œuvre si sainte.

Pendant ce temps il prenait la paille et en remplissait un sac. Je m'étais placé devant la porte restée ouverte, et, ne voyant au dehors que des chèvres et quelques vaches errant dans la campagne, je devins assez hardi pour sortir et je me mis à considérer l'endroit.

Vraiment on n'en pouvait pas choisir de plus solitaire ni de plus retiré que celui-là. On y arrivait par certains escarpements chaotiques que traversait un torrent peu aisé à franchir.

De ces escarpements descendait une petite vallée boisée, ceinte, au couchant, de rochers informes, au fond de laquelle se cachait la grange que j'habitais. Celle-ci était protégée en avant par une haie d'arbres sauvages.

Ce séjour m'enchanta. Le vieux berger, qui avait fini de remplir son sac, me fit signe de rentrer. Je lui obéis, il ferma la porte. Je me jetai de nouveau sur le matelas, et je me mis à prier.

Les heures passaient pour moi avec une lenteur indicible. Seul avec mon camérier dans une sorte d'obscurité, puisque le jour ne pénétrait que par des fissures ; sans livres, qui, d'ailleurs m'eussent été inutiles, faute de lumière, à quoi pouvais-je employer mon temps? Je recommençais le rosaire, je disais quelques parties de l'office que je savais par cœur, je faisais quelques passes académiques avec mon camérier, qui

de nature silencieuse, préférait d'ordinaire le sommeil aux discours, et plus d'une fois me laissait en proie à mes tristes pensées.

Mes pensées tournaient au noir et il me semblait être déjà entre les mains de l'atroce Albertini.

Je me représentais les avanies, les supplices, l'emprisonnement de tant de familles, de tant d'amis, compromis à cause de moi, et tout cela pour une imprudence, car je qualifiais ainsi ma fuite, et telle elle eût été sans une spéciale protection du ciel.

Alors je me sentais si oppressé que j'étais obligé de me lever et d'ouvrir la porte pour prendre l'air.

La seule pensée qui calmait en quelque manière mon émoi était celle de Marie Très-Sainte. Le souvenir de cette douce mère me donnait du courage et quelque espérance de salut.

De toute cette journée je ne vis aucun de mes amis.

Vers le soir passa Giacomo qui revenait de travailler dans une vigne voisine. Il frappa, me donna le mot d'ordre et je lui ouvris.

— Ah ! Monseigneur, — me dit-il en me voyant, — vous avez eu là une bien désagréable journée.

— Oui, cher Giacomo. J'espère que cela passera vite et que je ne resterai pas longtemps ici.

— Prenez courage : le Seigneur vous aidera, et soyez certain que nous vous conduirons au salut. Je ne m'arrête pas maintenant, parce que c'est l'heure à laquelle les bergers et les paysans reviennent de leur travail et je ne veux pas être vu. Dans deux ou trois heures je reviendrai avec les amis. Nous vous porterons le repas et nous resterons avec vous tant qu'il vous plaira.

Il referma et partit.

Peu après, la nuit vint et je m'endormis. A quelques heures de là, je fus réveillé par un fort coup qui me fit sursauter du lit et aller ouvrir. C'était Canevaggio et Benedetto, son neveu, qui venaient m'informer que le signor Matteo arriverait sous peu avec le repas, ils portaient avec eux quelques draps pour les appliquer à la porte et empêcher qu'on ne vît du dehors la lumière quand il y en aurait.

On alluma une chandelle de cire, qu'on avait cachée et on

prit toutes les précautions pour que je pusse garder de la lumière sans inconvénient.

Vers les cinq heures du soir arriva le signor avec Giacomo et Mengone, m'apportant le souper qui consistait en une bonne soupe aux nouilles, une poule et deux grosses truites frites et pêchées spécialement le jour même.

Ces braves gens me préparaient le repas chez eux puis le mettaient très chaud dans des terrines bien closes qu'ils recouvraient avec une serveitte, et à grands pas me l'apportaient, de sorte qu'à l'arrivée il était suffisamment chaud.

Peut-on avoir des attentions plus délicates? Je me mis aussitôt à manger car j'en avais positivement besoin, n'ayant goûté à aucun aliment depuis le soir précédent.

Je demandai au signor Matteo quelles nouvelles il avait.

— J'en ai beaucoup, — répondit-il.

— Bonnes ou mauvaises?

— Bonnes, bonnes ! mais mangez d'abord puis nous causerons.

Le repas fini, voici le récit qu'il fit :

— Sachez, monseigneur, que, ce matin, vers dix heures, est venu à Omessa un des trois hommes qui vous accompagnèrent, celui qui vous prêta sa casquette (je vous le dis parce qu'il désire que vous le sachiez). Il m'a raconté qu'hier, sitôt que la nouvelle de votre fuite fut connue, le maire l'appela et lui dit : « Va, cours immédiatement, et avertis le signor Matteo que tout est découvert, mais passe par Santa-Lucia parce que la voie directe serait dangereuse. » Il partit. A peine hors de la ville, il trouva des gendarmes qui avaient déjà occupé toutes les têtes de routes et qui l'arrêtèrent : « Où vas-tu? lui demandèrent-ils. — Je vais à Santa-Lucia. — Pourquoi faire? — Acheter de la viande pour ma boucherie. — Non, tu ne vas pas acheter de la viande. Viens chez le commandant. » Ils le prirent, le conduisirent au signor Albertini qui, après maints interrogatoires sans résultat, le fit déshabiller et inspecta tous ses vêtements l'un après l'autre sur toutes les coutures, pour voir si quelque billet ou quelque écrit y était caché. Mais comme il ne portait rien d'écrit, on ne trouva rien et ils furent contraints, à la fin, de le relâcher. Il ne crut pas devoir se hasarder davantage ce même soir, et il revint chez lui, crai-

gnant avec raison qu'on ne le suivît. Ce matin, il se remit en route de bonne heure et il a gagné Omessa par la région de Santa-Lucia.

— Pardon, signor Matteo, — interrompis-je, — lui avez-vous demandé à quelle heure il avait rencontré les gendarmes?

— Oui, monseigneur, à cinq heures et quart ou cinq heures et demie tout au plus

— Oh ! voyez, — lui répondis-je, et me retournant vers Mengone je lui dis : — Si tu n'avais pas été leste, on t'arrêtait aussi et nous étions perdus, toi, le maire et moi. Marie Très-Sainte a daigné véritablement t'aider... Continuez donc votre récit, cher signor Matteo.

— Les nouvelles qu'il a apportées sont les suivantes : il ne peut dire avec précision par quel accident votre fuite fut connue : il sait seulement que la servante, vers les cinq heures, était allée chez le commandant et lui a rapporté qu'en revenant de chez elle, elle ne vous avait plus trouvé, et que vous deviez être parti une heure avant, tout au plus, parce qu'il n'y avait pas longtemps qu'elle était sortie. Là-dessus le commandant a fait arrêter la servante ; il a couru comme un forcené vers la citadelle, a fouillé dans tout son quartier, puis dans celui du commandant du génie, et a consigné dans sa maison la femme du commandant (le commandant n'y était pas). Il a fait, en outre, incarcérer la servante de cette dame. Puis il a commandé de battre la générale ; il a fait mettre sens dessus dessous toutes les maisons de la citadelle, et il a expédié des soldats et des gendarmes à toutes les têtes de routes, afin que personne ne pût passer sans être visité, vous supposant toujours dans la ville. La nuit suivante il a fait partir d'autres gendarmes pour Ajaccio, pour Bastia, pour la Balagne et pour Aleria. Enfin tout est dans la plus grande confusion et on ne sait ce qui en résultera. Je lui ai demandé, — continua le signor Matteo, — s'il y avait quelque danger pour le maire ; il m'a dit que non, ajoutant que le maire n'était pas un sot et avait pris ses précautions à l'avance. Je lui ai ensuite demandé s'il était à craindre que la servante parlât, et il m'a répondu qu'elle avait été bien stylée, et que, d'autre part, elle était femme de résolution, et capable de se faire mettre en pièces plutôt que de parler. Voilà en substance

tout ce que j'ai pu savoir de lui. Le bonhomme aurait désiré vous voir, mais je lui ai dit que vous n'étiez plus à Omessa et que je vous supposais en ce moment bien loin d'ici.

Ces nouvelles auraient dû me consterner, car l'incendie était tout près et les flammes en arrivaient jusqu'à ma paille. Je ne sais pourquoi elles me réjouirent.

La preuve de la protection particulière dont la Bienheureuse Vierge avait usé envers moi en permettant le passage de Mengone qui, s'il eût été retardé un moment de plus serait tombé avec le billet dans les mains des gendarmes, m'avait inspiré la plus grande confiance.

— Et que ferons-nous à présent? — dis-je en riant au signor Matteo. — Comment sortirons-nous de cet imbroglio?

— Nous en sortirons, n'en doutez pas, mais pour le moment il faudra redoubler de ruse et attendre l'arrivée de mon oncle qui ne saurait tarder ; au surplus, ce grand fracas peut nous faire retarder de quelques jours, mais non certes de beaucoup.

— Et à Omessa, que dit-on?

— A Omessa, quelques-uns avaient commencé à soupçonner votre présence au couvent ; mais j'ai fait exprès ouvrir toutes les fenêtres comme pour donner de l'air à l'appartement, et j'ai amené diverses personnes dans les chambres sous prétexte de disposer certaines choses pour l'arrivée de Santini ; j'ai fait ouvrir la cave et la petite église; en somme j'ai dissipé tous les soupçons. Quant à votre valise, elle est déjà portée ailleurs et enterrée de façon qu'il est impossible de la trouver.

Par ces propos et d'autres encore la conversation se prolongea jusqu'après onze heures ; j'aurais désiré que quelqu'un de mes hôtes restât avec moi dans la grange pour alléger l'ennui pendant la journée, mais le signor Matteo me fit remarquer que si quelqu'un d'entre eux manquait, son absence exciterait des soupçons dans le pays. Cela m'en fit abandonner la pensée. Il me donna d'autre part l'assurance que le jour suivant lui ou Giacomo, passerait me voir, et que, la nuit après, ils viendraient tous pour s'entretenir avec moi.

Après quoi, on se sépara et je me couchai.

A l'opposé du jour précédent (25 novembre) le temps s'était rasséréné ; de sorte que quand, le matin du 26 j'ouvris la porte pour respirer un peu d'air, je vis un ciel de paradis.

Le soleil n'était pas encore levé, mais l'horizon était déjà en flammes. Une agréable brise agitait légèrement la cime des arbres et portait un suave parfum d'herbes odorantes qui naissait spontanément dans cette campagne inculte.

Les oiseaux sautillaient de branche en branche, voltigeaient en gazouillant à travers ce bocage touffu. Pas une nuée ne troublait la belle sérénité du ciel. Je me plus quelque temps à contempler ce riant spectacle qui faisait un si grand contraste avec les bourrasques de mon cœur !

Aussitôt que le soleil parut j'entendis de loin la voix connue du vieux berger qui conduisait son petit troupeau, je fermai la porte et me retirai dans les ténèbres.

M'étant jeté sur mon matelas, je fis mes prières accoutumées et commençai à ruminer mes pensées, flottant toujours entre l'espérance et la crainte.

Vers le milieu du jour arriva le signor Canevaggio; il me raconta que la veille les gendarmes de Corte, s'étant joints à ceux d'un autre endroit des environs, avaient donné l'assaut à diverses maisons, à Suéria, et à Santa-Lucia, et entre autres à celle de la sœur du défunt général Servoni et à celle des deux curés, supposant (on ne savait pourquoi) que j'y étais caché.

Il ajouta que la grand'route fourmillait de gens armés, qu'ils allaient à ma recherche et maudissaient le commandant qui mettait tout en rumeur pour la fuite d'un prêtre. Le signor Canevaggio était d'avis que les gendarmes viendraient le jour même visiter Omessa et il le désirait, parce que après cette visite, on aurait moins à craindre.

Il s'entretint avec moi une demi-heure, et puis poursuivit son chemin vers un jardin où il faisait alors travailler, et qui lui avait servi de prétexte pour venir me voir.

Le soir à l'heure accoutumée, c'est-à-dire aux environs de huit heures, le signor Matteo, avec Giacomo et son fils, vinrent et m'apportèrent le repas.

— Cette fois, nous sommes peu nombreux, — me dit-il, — parce qu'il y a des rumeurs, et l'on craint une visite dans le pays, ce qui nous a fait placer des sentinelles qui nous aviseront au cas où les gendarmes se présenteraient. Mon oncle sera ici demain, ou après-demain autant que je puis le conjecturer d'après ses lettres. Sans doute ce tumulte doit l'avoir

empêché d'avancer son départ. Tandis qu'au contraire, à la fin du mois, il ne donne de soupçons à personne ; étant juge de paix de ce canton, il vient toujours à cette date pour tenir ses audiences et régler les affaires de son emploi. En attendant. je pense que la barque est déjà partie pour Aleria.

— Pour Aleria? Mais comment peut-on aller à Aleria avec toutes les routes battues par les gendarmes et le port occupé?

— Oh ! dans deux ou trois jours, cette poussière tombera. Et puis croyez-vous que nous irons seuls et désarmés? Ce ne sont pas les gendarmes qui nous feront peur.

— Je vous comprends, cher signor Matteo ; mais cela ne m'accommoderait pas. Des gens armés, cela aurait l'air d'un complot, et je ne veux pas donner des raisons à qui n'a, jusqu'à cette heure, que des prétextes et des prétextes très injustes.

— Attendons Santini, — répondit-il, — et nous saurons alors le parti qu'il faut prendre.

Le matin suivant (27 novembre), Giacomo vint m'informer que la nuit prochaine Santini serait à Omessa ; il avait écrit au seignor Matteo et que, aussitôt arrivé, il viendrait me voir pour combiner les choses du départ.

Cette nouvelle me ranima parce que réellement, je ne pouvais plus supporter le séjour de cette grange. Il y avait déjà sept jours que je ne me déshabillais pas et que je souffrais de toutes sortes de privations et d'incommodités. Ma chemise était devenue noire comme un charbon, mon caleçon était percé ainsi que mes chaussettes, et je me sentais sur le corps des démangeaisons qui n'avaient rien d'agréable.

Heureusement le temps était resté beau et l'air était très doux. Autrement, aurais-je pu tenir pendant tant de jours, à la fin de novembre, dans un lieu où le vent pénétrait de toutes parts et où l'on pouvait encore moins se préserver de la pluie?

Je passai tout ce jour dans la plus grande anxiété. La nuit venue, à l'heure accoutumée, peut-être un peu après, apparut le signor Matteo, avec deux jeunes gens; il me dit que son oncle n'était pas encore arrivé, mais qu'il arriverait certainement dans la nuit, et que comme sa première démarche serait certainement de venir à la grange, il avait cru bon de laisser Giacomo et Canevaggio pour le conduire dès qu'il serait descendu de cheval.

Je soupai, puis la conversation s'engagea sur la décision prise par Santini pour m'arracher d'ici. On faisait diverses suppositions. J'étais persuadé qu'on ne pouvait pas s'embarquer à Aleria et qu'il faudrait aller à Bastia. Mais le signor Matteo n'était pas de mon avis, et croyait que son oncle avait déjà disposé les choses pour Aleria.

Cependant, dix heures sonnèrent. On attendit encore une heure avec l'espoir de voir Santini paraître ; mais inutilement. A la fin le signor Matteo prit le parti de se retirer.

Le soleil du 28 était à peine levé que j'entendis frapper à la porte. Je courus aussitôt ouvrir et je vis Giacomo qui me dit que Santini était arrivé, mais qu'il n'avait pas cru bon de venir me voir parce qu'il était tard et que le jour l'aurait surpris sur le chemin.

— Et comment s'est-il ainsi mis en retard? — lui dis-je.

— Que voulez-vous, il a mal pris ses mesures, il croyait arriver à deux heures et il est arrivé à six.

— Et que dit-il?

— Je n'ai pas eu le temps de lui parler, parce qu'il m'a expédié tout de suite pour vous donner avis de son arrivée. L'unique chose que j'ai pu comprendre, dans le peu de temps que je me suis entretenu avec lui, a été qu'on ne va plus par Aleria.

— Et par où?

— Par Bastia ; mais vous le saurez mieux par lui ce soir.

— Et croyez-vous qu'on partira bientôt?

— Demain, pas plus tard.

— Oh ! Dieu le veille !

J'aurais désiré lui faire mille autres questions, mais je vis qu'il avait hâte de se retirer et je le laissais partir.

On se figurera aisément mon impatience et mon inquiétude pendant cette journée. Le soir vint enfin ; mais au lieu de Santini, je vis paraître son neveu avec Giacomo.

— Eh bien ! — lui dis-je, — il ne vient pas, Santini?

— Pour ce soir ce n'est pas possible.

— Et pourquoi?

— Un maudit gendarme nous cause en ce moment la plus grande anxiété. C'est celui que le commandant Albertini expédia en Balagne, à peine votre fuite découverte, parce que les rapports qui lui étaient faits et les propos qui couraient

l'avaient convaincu que vous vous étiez réfugié là. Le gendarme est allé à Calvi, à l'Ile Rousse, à Calenzana, il a parcouru toute la côte, faisant arrêter çà et là diverses personnes et finalement ce matin, sans avoir rien trouvé, il est arrivé à Omessa en retournant à Corte. Quand nous l'avons vu, nous nous sommes figuré qu'il précédait des soldats envoyés pour faire des visites domiciliaires, comme récemment à Sueria et à Santa-Lucia. De fait, ses premières paroles nous en ont donné un fort soupçon, parce qu'il a demandé aussitôt si Santini était à Omessa, et apprenant qu'il était arrivé peu d'heures auparavant, il a regardé le couvent, à ce qu'il nous a paru, d'un air de menace. Puis il a réclamé un logement ; il a fait un tas d'extravagances, et il semble qu'il veuille rester cette nuit dans le pays. Aussi, Santini a cru bon de ne pas bouger, il a donné son audience, et a fait venir toute sorte de gens chez lui pour dissiper les soupçons qui pouvaient subsister chez quelques-uns. Ce soir il est allé chez le maire et il a eu soin de faire diverses visites. Vous pouvez croire qu'il lui en coûta de ne pas vous voir; mais les circonstances exigent cette précaution.

— Je n'en doute pas, — lui dis-je, — et ce serait une imprudence grande que d'agir autrement. Mais sait-on quelles sont les personnes arrêtées en Balagne?

— Oui, signor. A Calenzana, il y a le curé dont on disait qu'il avait prêté la main à votre embarquement sur un navire, et qui de fait, s'était absenté la nuit précédente.

— Le curé de Calenzana? Et qui est ce curé? Je ne le connais ni de nom ni de figure?

— A Belgodere, un certain abbé Malaspina.

— Malaspina? (C'est ce prêtre qui m'accompagna à Corte et que le commandant reçut si brusquement.) Le pauvre homme aura appris ma fuite par sa propre arrestation. Ce serait risible si ce n'était si triste.

— Cet abbé Malaspina sera conduit à Corte et le curé a été expédié au fort de Calvi. En plus de ceux-là, il y a un certain Stabili ou Nobili, je ne me rappelle pas bien, et quelques autres dont je n'ai pas retenu le nom.

— Et comment a-t-on su ces arrestations?

— Par le gendarme lui-même. On lui avait promis trois mille francs s'il nous empêchait de nous embarquer.

— Ce sont de faux bruits, — répliquai-je. — Albertini n'est pas un homme à promettre trois mille francs et Berthier qui, peut-être, aurait été assez fou pour cela, ne pouvait savoir encore ma fuite quand le gendarme a été expédié. Et que dit-on à Bastia de ma fuite?

— Il y en a mille versions, chacun la raconte à sa façon. Certains disent que vous êtes parti par la Balagne, et c'est la version la plus accréditée ; d'autres, de Bastia, et précisément de la place de Saint-Nicolas où la barque était prête à votre arrivée ; d'autres, de la Paludella et d'autres de la plage d'Aleria. Ceux-là prétendent de plus que depuis quelques jours l'on voyait une certaine felouque napolitaine, expédiée en grande hâte pour favoriser votre fuite. Tous cependant, conviennent de deux choses : l'une que vous êtes déjà hors de Corse, et l'autre que votre évasion s'est accomplie trois ou quatre jours avant d'être découverte, et louent votre servante d'avoir su la tenir cachée jusqu'à ce que vous soyez embarqué. Tous généralement s'en réjouissent et les gendarmes eux-mêmes n'ont plus d'espoir de vous trouver... Écoutez l'anecdote que m'a racontée mon oncle : à Ponte-Nuovo où il s'est arrêté, il y avait quelques gendarmes avec un brigadier qui se reposaient. Mon oncle les a accostés et leur a demandé ce qu'il y avait de nouveau. Le brigadier lui a répondu qu'ils allaient à la recherche de l'archevêque fugitif de Corte et qu'il y avait déjà quatre jours qu'ils couraient partout sans repos. « Oh ! pensez-vous, signor Santini, que l'archevêque soit assez bête pour n'avoir pas combiné toutes choses avant de prendre une résolution? Et les moyens ne lui manquent pas. Tous savent que c'est un millionnaire et il lui vient de l'argent de tous les côtés. — Il n'y a pas de doute, lui a répliqué Santini ; et puis, mon cher, pourquoi faire tant de fracas pour le départ d'un galant homme qui n'a donné d'ennui à personne, qui a plutôt fait du bien, chaque fois qu'il l'a pu et qui ne désirait pas autre chose que de revenir chez lui pour y vivre tranquille ? — Vous avez raison ; et quant à moi, cela ne me fera aucune peine si je ne le trouve pas. » Mon oncle n'a pas cru devoir pousser plus avant ces propos, mais il a bien compris que ce gendarme n'avait pas une grande hostilité contre vous.

Pendant que nous échangions de nombreuses réflexions sur ce sujet, nous entendîmes frapper.

— Je pense que c'est mon oncle, — dit aussitôt le signor Matteo, — et que le gendarme d'Omessa est parti.

C'était Santini, en effet. Il entra avec Canevaggio et Mengone.

A peine me vit-il qu'il me fit des démonstrations d'affection qui ne peuvent pas s'oublier.

— J'attendais avec impatience le moment où je pourrais être avec vous, — me dit-il. — Notre gendarme, après nous avoir laissé craindre qu'il ne voulût passer la nuit avec nous, a pris finalement le parti de retourner à Corte, et je n'ai pas perdu de temps pour accourir. Ah ! pauvre monseigneur, cinq jours sur la paille comme Job, au milieu des rats, manquant de tout ! Vous ne pouvez croire la peine que j'en ai éprouvée et que j'en éprouve ! (Les larmes lui venaient presque aux yeux !) Mais baste ! dans vingt-quatre heures vous ne serez plus ici. Demain, oui, demain irrévocablement, vous partirez. Seulement, il ne faut plus songer à Aleria. Toutes les côtes sont occupées par les gendarmes et il y a là de plus un gros détachement. Il faudra aller à Bastia et vous y cacher quelques jours. J'avais désiré vous y conduire par la grand'route et j'avais déjà pris toutes les dispositions pour cela, mais on m'a représenté, et je m'en suis convaincu par moi-même, que la chose n'est pas praticable pendant que cette agitation dure encore. Je me suis donc résolu à vous faire passer par la montagne. D'ici, vous irez à Gavignano, de la Pieve de Ruffino, dans la maison d'un ami que j'ai fait venir exprès à Omessa pour tout combiner avec lui. Là vous vous reposerez deux jours. Pendant ce temps, mon neveu ira aviser un autre ami, à la Pieve de Casacconi, il viendra vous prendre et vous y conduira. De la Pieve de Casacconi, vous poursuivrez votre voyage ou par la route, ou le long du fleuve, comme il semblera meilleur, selon les circonstances. Vous vous arrêterez un jour dans une grange située dans la plaine et de là, à la tombée de la nuit, vous partirez pour Bastia où je vous attendrai. Là, je vous conduirai dans une maison inhabitée, mais pourvue de tout, dont j'ai la clef et dont je peux disposer. Vous resterez dans cette maison jusqu'à ce que le moment soit favorable et l'embarcation

prête, et quand, au surplus, les choses devraient traîner en longueur, j'ai les moyens de vous transférer dans une maison encore plus confortable, et où vous n'aurez à craindre ni les gendarmes, ni les surprises. Ne vous effrayez pas de ces complications, tout est disposé pour que vous ne couriez aucun danger, soyez-en certain. Mais il faudra vous contenter désormais de la petite valise seule. Quant à la grande, je la ferai passer à Bastia, avec les effets de mes pupilles, qu'après-demain, j'irai prendre à Corte pour les conduire avec moi à Bastia. Voilà, je vous ai tout dit, cher monseigneur, vous êtes, dans les mains de galants hommes : notre vie, nos biens, que tout soit perdu, mais que monseigneur soit sauvé ! Promettons-le-lui tous.

Aux protestations de Santini, répondirent celles des autres qui me prodiguèrent à l'envi les plus vifs témoignages d'affection.

Santini s'entretint avec moi jusqu'à onze heures, puis prit congé en même temps que les autres, me recommandant d'être prêt et de me tenir en repos comme à l'ordinaire, pour la nuit suivante.

La pensée du départ imminent et du voyage que j'allais entreprendre me tint toute la nuit agité.

Je me représentais les nombreux risques que je devais affronter, ma difficulté à monter à cheval surtout la nuit et par des chemins dangereux et escarpés, je pensais à tant de braves gens qui dans le cas d'une surprise, encourraient la rage, la fureur, la vengence de mes persécuteurs.

Toutes ces réflexions m'empêchèrent de fermer les yeux et me firent paraître encore plus désagréable mon lit incommode.

VI

DÉPART DE LA GRANGE ET ARRIVÉE A GAVIGNANO

Aux premières lueurs du jour (29 novembre) comme si j'avais dû partir à l'instant, je dis à Vincenzo de faire la valise, de disposer mes vêtements et de tenir tout prêt. Ces préparatifs terminés, je passai presque toutes les heures de la

matinée à me recommander au Seigneur, à Marie Très-Sainte, et à implorer leur puissante protection dans le difficile voyage que j'allais entreprendre.

A midi, Santini revint et me présenta cet ami qui devait me recevoir à Gavignano et qui avait désiré faire auparavant ma connaissance.

Il me parut de caractère franc, d'humeur vive, et de manières polies. Son nom était Giovan-Filippo Mattei. Après plusieurs compliments réciproques, Santini me dit qu'il s'était déterminé à me faire partir de la grange à deux heures du matin, qu'en traversant la campagne j'arriverais à la route sur laquelle je devais faire deux milles de chemin, qu'il n'y avait pas moyen d'agir autrement, mais que je n'avais pas à m'effrayer parce qu'on enverrait des éclaireurs en qu'on avait pris toutes les mesures pour éviter des rencontres dangereuses, Arrivé à un certain endroit, je verrais à main gauche le chemin qui conduit à la Pieve di Rostino, dans lequel je m'engagerais; j'y trouverais les chevaux qui m'amèneraient à une petite maison, que le signor Giovan Filippo possédait dans cette lande. Là je passerais au mieux le reste de la nuit, et une partie du jour suivant. Vers midi, le signor Giovan Filippo lui-même viendrait de Gavignano, m'apporterait à manger, et m'amènerait ensuite chez lui au déclin du soleil, en traversant de jour la montagne — la chose étant impossible à faire de nuit. — Je resterais deux jours dans la maison de mon guide, je pourrais changer de linge, profiter d'un bon lit, refaire mes forces et me reposer en toute sécurité. Giovan Filippo était maire de la commune et chez lui il n'y avait rien à craindre.

J'approuvai le plan qu'on me proposait et je remerciai bien cordialement le signor Giovan Filippo de l'empressement affectueux avec lequel il coopérait à mon évasion.

Les choses établies de cette manière ils partirent tous les deux, l'un pour s'en retourner à Gavignano, l'autre pour prendre à Omessa les dispositions en vue de mon départ imminent.

Le soir, Santini, le signor Matteo, Canevaggio, les deux fils de Giacomo, Giacomo, Benedetto et Mengone se retrouvèrent tous, l'un après l'autre dans la grange. Nous étions en tout dix personnes.

Les deux jeunes gens ne savaient rien de la direction qu'on prenait, et croyaient toujours que je devais partir par Aleria.

Je soupai, et on conversa gaiement jusqu'à onze heures. Alors on expédia deux hommes pour parcourir et reconnaître la route que nous devions traverser pour atteindre une grange de Giacomo, située à peu de distance du grand chemin. Là, on devait faire halte, envoyer en avant les chevaux, et faire une seconde et plus soigneuse reconnaissance sur le grand chemin lui-même.

Bientôt deux autres partirent avec ma petite valise et quelques minutes après nous suivîmes tous en marchant par trois après avoir dit adieu à cette fidèle et si ennuyeuse grange.

Le ciel était serein mais la nuit obscure et le chemin fort scabreux. On m'aida à descendre le précipice, je passai le torrent sur les épaules de Giacomo. A partir de là me tenant tantôt au bras tantôt aux vêtements, tantôt aux épaules de Giacomo ou de Canevaggio, et tantôt enfin cheminant entre eux deux qui me soutenaient, j'arrivai à la route après une demi-heure de ce fatigant voyage dans une campagne inculte, pleine de ronces. Là nous trouvâmes les quatre jeunes gens qui nous avaient précédés. Cette troupe nombreuse m'effrayait; je le dis, mais il n'y avait rien à faire, aucun ne pouvait ou ne voulait partir.

On avança d'un pas rapide et très heureusement il n'y eut qu'une fausse alarme occasionnée par quelqu'un de notre propre compagnie qui nous obligea à nous jeter à terre derrière une haie mais en faisant tant de bruit que si quelqu'un était passé il eût été impossible qu'il ne nous vît pas et qu'il n'eût des soupçons.

Nous arrivâmes enfin au sentier qui menait à la grange de Giacomo et, peu après, à la grange elle-même près de laquelle étaient deux chevaux et un homme. Santini me fit aussitôt entrer et il resta dehors avec quelques autres pour achever de harnacher les chevaux, d'attacher la valise et de prendre les autres dispositions nécessaires.

Il était exactement minuit quand on me dit de sortir. Les chevaux n'y étaient plus. Santini me serra affectueusement la main, m'embrassa, me souhaita un voyage heureux et prenant avec lui les quatre jeunes paysans s'en retourna avec

eux vers Omessa. Je restai avec Giacomo, Canevaggio, le signor Matteo et mon camérier Vincenzo.

Giacomo alla en avant pour explorer le chemin. Canevaggio et Vincenzo se tenant derrière à une certaine distance et je venais enfin avec le signor Matteo.

Après un quart d'heure de voyage nous fûmes sur le grand chemin.

Le signor Matteo m'en avertit à voix basse, mais comme je voulais lui faire une question il me répondit :

— Silence, et allez sans crainte.

Vraiment, en ce moment la peur m'avait tellement troublé l'esprit que je tremblais comme une feuille, et il me semblait qu'à chaque pas j'allais rencontrer quelque gendarme. La hâte de sortir au plus vite me fit accélérer le pas de façon que le signor Matteo fut forcé de me dire :

— Doucement, reprenez courage, et ne craignez rien.

On n'employa pas plus d'une demi-heure pour faire deux bons milles, jusqu'au chemin qui conduit à Rostino.

Là on tourna. Je m'enquis aussitôt si nous étions hors du pays dangereux, on me répondit oui. Je respirai, soulagé du poids énorme qui m'avait accablé pendant ce court trajet si épouvantable pour moi.

Je ralentis aussitôt le pas, j'enlevai le pesant manteau qui m'avait mis tout en sueur. Arrivé à l'endroit où étaient les chevaux qui nous avaient précédés, je m'assis sur le bord du fossé, pour reprendre haleine.

Après un court repas, je montai à cheval, et Vincenzo fit de même. Matteo et Canevaggio allèrent en avant, Giacomo se tint à côté tenant mon destrier par le licol.

Au début le chemin était praticable mais plus on avançait, plus il devenait mauvais. Je fus contraint plusieurs fois de descendre de cheval, de passer des torrents et des fossés sur les épaules de Giacomo et de grimper sur certains escarpements qui me faisaient trembler, soutenu par les deux autres, qui revenaient vite en arrière et tout cela dans les ténèbres d'une nuit extrêmement obscure.

On chemina ainsi pendant deux heures. J'étais épuisé, et à tout moment je demandais à combien de distance nous étions de la petite maison du signor Mattei.

— A peu de distance, — me disait le signor Canevaggio, — ce doit-être dans les environs.

— Comment? Vous ne savez pas avec précision où elle est?

— Je n'y suis allé qu'une seule fois et à cause de l'obscurité je me trouve embarrassé.

— Oh ! Dieu ! Et vous, signor Matteo, ne savez-vous pas où est cette maison?

— Je ne l'ai jamais su parce que jamais je n'y suis allé. Canevaggio a assuré qu'il la connaissait.

— Eh ! allons en avant, elle se trouvera, je n'en doute pas.

On se remit donc à cheminer, et, après une autre demi-heure, on rencontra finalement une maisonnette.

— Est-ce celle-là? — lui dis-je.

— C'est probable.

Nous approchâmes, nous mîmes pied à terre on frappa à la porte. On refrappa, personne n'ouvrit.

Nous reconnûmes qu'il y avait des bœufs à la crêche, mais la maison était inhabitée. Canevaggio se mit à la regarder, en fit le tour, et conclut que ce n'était pas la maison de Mattei.

— Mais où donc sommes-nous?

— Que voulez-vous que je dise? je suis confus, dans cette obscurité, je ne peux distinguer les objets ni me rendre compte de notre situation. Mais n'en doutez pas, nous trouverons. Attendez-moi ici, je veux aller voir de ce côté.

Il partit et nous restâmes dans l'attente.

Qu'on se figure mon trouble ! Il était en ce moment trois heures du matin. J'étais vraiment épuisé, j'avais les pieds mouillés : au passage d'un fossé, l'eau avait pénétré dans mes chaussures. J'étais au milieu d'une campagne sans savoir où j'étais, et sans grand espoir de trouver un refuge. Le vent était devenu plus violent, et si le jour me surprenait, qu'adviendrait-il de moi? Dans cette cruelle agitation je me retournai vers Marie Très-Sainte et la priai avec toute la ferveur de mon âme de venir à mon secours.

« Oh ! Sainte-Mère, disais-je en moi-même, qui m'aidera si ce n'est vous? Comment pourrai-je me sauver? »

Le signor Matteo n'était pas moins agité que moi. Le matin suivant on célébrait à Omessa la fête du saint patron, et c'était grande foire. Santini, lui, avait recommandé de s'y

trouver avec Canevaggio, parce que leur absence aurait donné des soupçons.

Impatienté, il me dit.

— Pendant que Canevaggio cherche par là, je vais chercher par ici.

— Mais si Canevaggio revient, comment faire pour appeler?

— Dites à Giacomo qu'il attende, je ne vais pas loin.

Et en parlant ainsi il se dirigea vers le côté opposé de cette colline, et je restai dans mes terribles anxiétés avec Vincenzo et avec Giacomo, assis sur une marche de cette maisonnette inconnue.

Il n'était pas encore loin que j'entendis revenir, pressé et tout essoufflé, le signor Canevaggio qui en se découvrant me dit :

— Marchons, la maison est trouvée.

— Oh ! quelle bonne nouvelle, — répondis-je. — Marchons. Sifflez, Giacomo.

Et Giacomo siffla si fort que toute la campagne en retentit.

Le signor Matteo revint à grands pas. Je remontai à cheval et je suivis Canevaggio qui, après un quart d'heure de voyage s'arrêta à une autre maisonnette, et dit que c'était celle de Mattei. Je descendis vivement croyant entrer, mais quelle fut mon amère surprise quand, ayant heurté une première fois, puis une seconde, personne ne répondit.

— Oh ! Dieu, — m'écriai-je, — serait-il possible que vous vous soyez trompé une seconde fois?

— Mais non, c'est celle-ci qui doit-être la maison de Mattei.

Je voyais cependant qu'il s'inquiétait, allait bredouillant entre ses dents, et regardait de plus belle pour s'assurer qu'il ne s'était pas trompé.

Pendant ce temps Giacomo s'approcha de la porte et frappa plus fort. A ce troisième coup nous entendîmes de loin comme une voix de femme qui criait :

— Me voici, me voici, je viens à l'instant.

Oh ! de quelle douceur fut cette voix, pour moi. Ce n'était pas cependant celle d'une femme, mais d'un tout jeune homme, comme je vis quand il ouvrit.

— Pourquoi êtes-vous venu si tard? — lui dit le signor Matteo.

— Je ne suis pas en retard, — répondit-il — mon oncle m'a dit de me trouver ici à trois heures. Et voyez, il est à peine trois heures.

Ma montre à répétition marquait trois heures et quart.

Le jeune homme ouvrit aussitôt la porte, battit le briquet et fit de la lumière.

Le pauvre Canevaggio et le signor Matteo s'étaient étendus sur la paille pour se remettre de la longue route faite entièrement à pied, et que tant de détours avaient presque doublée. Mais comme cependant ils étaient pressés de repartir et de se trouver chez eux avant le jour, ils ne purent guère se reposer. Ils se relevèrent ; prirent un peu de pain et de vin, et après avoir demandé leur chemin au jeune garçon, ils repartirent vite.

Le lieu où je me trouvais était une maison inachevée. Il n'y avait que les murs, le toit et quelques divisions intérieures. Tout le reste manquait. Aux fenêtres pas de vitres, quelques-unes étaient fermées avec des roseaux et les autres entièrement ouvertes laissant entrer le vent.

Le signor Giovan Filippo, qui peut-être n'avait pas d'argent pour terminer la maison, s'en servait comme d'une grange, mais il n'y avait guère de paille : elle était entassée sur une espèce de plate-forme sur laquelle on accédait par une échelle en bois très incommode.

C'est là que je dus me réfugier et que je m'installai le mieux possible sur la paille. J'ai déjà dit que au passage d'un torrent, je m'étais mouillé les pieds. J'attendais avec impatience le moment de me déchausser. Il n'y avait pas de feu et l'air était piquant. Comment faire? j'enlevai mes bas et les suspendis à une poutre qui était à portée, puis je mis les pieds sous la paille et les recouvrant bien avec un manteau, je réussis à les réchauffer un peu.

Cependant il me vint l'envie de prendre du tabac. Je cherchai la boîte que j'avais dans la poche intérieure de ma veste, et je ne la trouvai pas, non plus que dans les autres poches.

Je demandai alors à Vincenzo qui ne savait rien. Je me souvins enfin d'avoir pris du tabac devant l'autre maisonnette. J'appelai Giacomo, qui m'était resté le seul d'une si nombreuse compagnie et lui dis :

— Giacomo, savez vous que j'ai perdu ma tabatière?

— Comment, — dit-il, — cette belle tabatière en or?

— Précisément.

— Quel dommage ! C'était une tabatière de grande valeur?

— Ce n'est pas tant la valeur, — lui dis-je, — qui me fait de la peine, c'est l'indice qu'elle peut donner de moi.

— Voyons un peu à la retrouver.

— Écoutez, Giacomo j'ai pris du tabac devant l'autre maisonnette. Ou je l'ai perdue quand je suis monté à cheval, ou ici, quand j'en suis descendu.

— Évidemment, — me dit-il.

— Allez voir... Si vous la trouvez, je vous donne une bonne récompense.

N'ayant avec nous qu'une seule chandelle, il alluma un peu de ce bois résineux dont en Corse on fait grand usage.

— J'irai d'abord, — dit-il, — à l'autre maisonnette, je la chercherai tout autour, et si je ne la trouve pas là, je chercherai encore ici.

— Faites le contraire, cher Giacomo, commencez ici, et si vous ne la trouvez pas, vous irez plus loin. Et prenez ce garçon avec vous, quatre yeux voient mieux que deux.

Ils partirent et moi, pendant ce temps, avec Vincenzo, j'arrangeai la couche pour la nuit. Il n'y avait que quelques minutes que Giacomo était sorti, quand je le vis entrer criant.

— Le pourboire, monseigneur, le pourboire !

— Qu'est-ce? — lui dis-je.

— Voilà la tabatière.

Il la tenait dans sa main et me la montrait. Il l'avait trouvée par terre à l'endroit précisément où j'étais descendu de cheval.

Je répondis au bon Giacomo.

— Si je t'ai promis une récompense, je te la donnerai.

Et le jour suivant, je la lui donnai généreuse.

Le long voyage m'avait excité l'appétit et Giacomo n'en avait pas moins que moi. Mais les provisions étaient maigres et de plus, il fallait se dépêcher : la chandelle allait bientôt s'éteindre et il n'y en avait pas d'autre pour la remplacer.

Nous mangeâmes donc à la hâte un peu de fromage et de pain, nous bûmes un verre de vin, puis nous nous préparâmes

à dormir, nous enfonçant le plus possible dans la paille et nous enveloppant de nos manteaux.

Deux choses sont bien évidentes pour celui qui lit cette histoire. La première c'est que tous les contre-temps sont survenus pour empêcher ma fuite, mais que quelque événement inespéré y a toujours porté remède ; la seconde, c'est que malgré tous les désagréments qui l'ont éprouvée, ma santé, qui n'est plus celle d'un jeune homme, est demeurée bonne, et même exempte des incommodités dont je souffrais habituellement dans une vie des plus prudentes et des plus tranquilles.

Qui aurait cru qu'arrivé après un voyage aussi pénible et angoissant, dans une grange exposée à tous les vents, couché sur la paille, n'ayant pas les moyens d'essuyer mes pieds mouillés depuis si longtemps ni de prendre d'autre aliment qu'un peu de pain et de fromage, ni d'autre breuvage qu'une lampée de vin à la gourde de Giacomo, enfin, n'ayant d'autre couverture que mon manteau, ni d'autre oreiller que ma valise, j'aie pu passer trois ou quatre heures d'un sommeil tranquille et m'éveiller sans avoir contracté aucun mal?

Et pourtant il en fut ainsi. Je dormis très paisiblement quatre heures environ et le matin je me sentis dispos et sans défaillance pour affronter de nouvelles fatigues. Quel bonheur ! Quelle grâce ! et combien peu je la méritais !

Nous étions déjà entrés dans la Pieve di Ruffino (30 novembre). La campagne où est située cette maison de Mattei se trouve au pied de la montagne qui conduit à Gavignano. Le signor Giovan Filippo ne se fit pas longtemps attendre.

Vers les dix heures il était là, et il avait apporté de la soupe, de la saucisse, du pain et du bon vin pour faire une collation. On fit cuire du mieux qu'il se pût sur la braise cette saucisse et l'on mangea un morceau avec appétit.

Le signor Giovan Filippo, qui, de sa nature, redoutait peu les dangers, m'invita à venir me promener avec lui aux environs pour prendre un peu l'air. Je ne crus pas prudent de m'exposer sans nécessité aux regards des paysans qui travaillaient la terre et des paysannes qui passaient.

Vincenzo alla à ma place et je sus ensuite qu'ils avaient fait un grand tour et visité tout le voisinage.

Ils ne rentrèrent ensemble que vers trois heures. Peu après, le signor Giovan Filippo fit seller son mulet et le cheval qu'il avait amené pour Vincenzo. Giaccomo en fit autant pour ses deux chevaux, et nous partîmes tous les quatre dans la direction de Gavignano.

Quand nous fûmes au pied de la montée, Giacomo me fit remarquer que si nous allions en cet endroit et si nous en repartions le lendemain, nous donnerions des soupçons aux habitants de Gavignono, en conséquence, il désirait retourner à Omessa d'autant plus que les chevaux étaient fatigués et devaient servir le jour suivant à leurs maîtres, c'est-à-dire au signor Santini et à son neveu.

L'ennui était que s'il partait avec les deux chevaux, l'un de nous resterait à pied. Le signor Giovan Filippo trancha la question, en proposant de faire cette montée à pied et disant que cela ne l'incommoderait point. Moi qui ne la connaissais pas et qui sûrement ne me la figurais pas telle que je la trouvai effectivement, je ne m'y opposai point. Nous commençâmes à monter, moi et Vincenzo à cheval, et le signor Giovan Filippo à pied.

A mesure que l'on s'élevait, la côte se faisait plus raide et difficile. Mon mulet allait à merveille, mais il était si haut qu'il me faisait peur. A ch que passage un peu dangereux, il me semblait être prêt à tomber. Je criais comme un aigle et voulais descendre.

Le signor Giovan Filippo avait beau me dire de ne pas craindre, ma terreur était plus forte que ses raisonnements. Après une heure de chemin, partie à pied et partie à cheval, je lui demandai à quelle distance nous étions encore de son pays.

— Encore autant de temps à voyager, et peut-être davantage, et certainement le plus mauvais reste à faire.

— Alors prenez ma monture à votre tour, il est impossible que vous fassiez à pied un si long chemin.

La même offre lui fut faite aussi par Vincenzo, mais il refusa constamment. La route ne finissait jamais et montait toujours

— Où va-t-elle donc, cher signor Giovanni Filippo? — lui dis-je.

— Pas tout à fait jusqu'au Paradis, mais, certes assez haut.

On avait fait une autre demi-heure de chemin sans rencontrer âme qui vive, quand nous vîmes descendre vers nous, trois femmes qui portaient un faix de bois sur la tête. Elles passèrent et nous saluèrent; une d'elles accosta le signor Giovan-Filippo et ils parlèrent longuement entre eux.

Quand la femme fut partie je demandai à mon compagnon ce qu'elle lui avait dit :

— Elle m'a demandé quels étaient ces étrangers, et je lui ai répondu que l'un était un de mes amis de Bonifazio et l'autre, c'est-à-dire vous, le père d'un conscrit qui venait de Bastia où il avait été maltraité et qu'en chemin il était tombé malade ; que j'en avais eu compassion, l'avais fait monter sur mon mulet et le ramenais au pays pour le soigner et le faire reposer.

— La population de Gavignano, — ajouta-t-il, — est très curieuse et veut tout savoir, mais par contre, elle croit tout. Je leur donne à entendre les plus grosses sornettes que vous puissiez vous figurer, et ils les avalent bravement comme si c'était des « gnocchi ».

Quand nous arrivâmes au pays, il était déjà nuit. Le signor Giovan Filippo, pour éviter la rencontre des habitants, nous fit passer en dehors afin d'arriver à l'autre extrémité du village, où était située sa maison, et cela fit encore vingt minutes de chemin. Il faisait nuit depuis une heure quand finalement nous arrivâmes.

VII

MON SÉJOUR A GAVIGNANO

Dès que nous eûmes mis pied à terre, devant la maison du signor Giovan Filippo, on nous introduisit au rez-de-chaussée où il avait son appartement. Il me donna la meilleure chambre, installa près de moi Vincenzo, et se réserva la bibliothèque.

Sa famille habitait l'étage supérieur. Une femme âgée que le signor Giovan Filippo dit être la belle-même de son neveu alluma le feu et sa fille prépara le souper. C'étaient les seules, personnes admises dans le secret, d'après ce qu'on m'assura.

Nous soupâmes. Le signor Giovan Filippo malgré sa longue randonnée, se montra de très bonne humeur. Il plaisanta sur mon évasion, sur mon costume de paysan. Le souper fini, je fus conduit dans la chambre qui m'était assignée et où je trouvai un lit excellent. La bonne vieille avait songé à le chauffer. Enfin après dix jours, je puis changer de chemise, me reposer dans un bon lit.

Le signor Giovan Filippo me dit de dormir tranquille parce que les gendarmes n'arriveraient pas jusque-là, que s'ils venaient, il était le maire du pays après tout, et il saurait leur parler. Il ferma la porte, et, un moment après, je m'endormis.

Je m'éveillai quelques heures avant le jour (on était au 1er décembre). Peu de temps après, j'entendis quelqu'un qui marchait tout doucement dans le salon.

Je compris que c'était le signor Giovan Filippo. Je me vêtis, je l'appelai et le priai de me donner mon Diurnal.

— Dans ma fuite précipitée, j'ai laissé mon bréviaire à Corte et il y a déjà sept jours que je ne puis dire matines.

— Vous désirez un bréviaire?

— Je le désirerais ardemment, mais comment faire pour en avoir un?

— Il n'y aura pas besoin pour cela de sortir de la maison.

De fait il passa dans l'autre chambre et me l'apporta.

Je fus surpris de trouver un bréviaire et d'impression récente, dans la maison d'un séculier, que d'après ses discours je n'avais pas jugé fort dévôt. Je remerciai le Seigneur qui me présentait cette belle occasion d'accomplir mon devoir quotidien, je me mis aussitôt à dire mon office et puis mes autres prières accoutumées. Ensuite, je me levai, j'achevai de m'habiller et de faire ma toilette, et je passai dans le salon.

Je trouvai le signor Giovan Filippo devant la cheminée.

— Eh bien ! — me dit-il, — l'office est fini?

— Je ne l'ai pas fini, mais j'en ai dit une grande partie.

— Et moi, pendant ce temps, j'ai fait le chocolat ; nous le prendrons ensemble, si vous le voulez bien.

— Avec plaisir. Mais d'où vous est venu ce bréviaire. Je suppose que c'est l'héritage de quelque prêtre de vos parents.

— Non monseigneur, — me répondit-il, — c'est le mien, et acheté par moi-même. J'ai été prêtre, moi aussi, et de plus, curé.

Je restai surpris et muet d'une telle déclaration, mais bientôt après, je lui répondis :

— Si vous l'avez été, vous l'êtes encore, j'imagine ; mais je vous vois vêtu en séculier, que veut dire cela?

— C'est un des effets de la Révolution. Sachez que, dans le temps de l'Assemblée constituante, j'ai suivi le parti républicain et j'ai remplacé Bajetta dans la cure de San Giovanni de Bastia. Les Anglais venus, il me fallut émigrer et passer en France. Alors, le terrorisme était à l'ordre du jour. Si l'on m'avait vu en costume de prêtre, j'aurais été *lanterné* sur l'heure. La Corse reprise par les Français, je revins et fus fait président du tribunal de Bastia. En cette qualité je fus obligé de prononcer diverses sentences de mort, et par cela même, je devins « irrégulier ». Je confesse que, depuis ce moment, je n'ai plus eu le courage de reprendre les insignes de mon état ecclésiastique, et bien moins d'en exercer les fonctions.

— Quant à l'irrégularité, — lui répondis-je, — il y a remède à cela. Il me semble que vous devriez y songer. Comment pouvez-vous vivre tranquille dans cette condition? Je ne vous dirais pas, en ces temps troublés, de vous faire prêtre, si vous ne l'étiez déjà. Mais vous devez tenir à honneur de continuer à l'être. Plus grandes sont les difficultés présentes, plus grand est le mérite. Ne voyez-vous pas combien s'honorent par leur constance nos prêtres romains? Je suis peiné, cher signor Filippo, qu'un homme de votre talent et de votre qualité soit déserteur de notre régiment : il est temps d'y revenir et avec une gloire plus grande.

A ce discours, il se troubla, et je vis qu'il ne tenait pas à ce que je le continuasse.

Pendant ce temps, le jour était complètement venu ; mon hôte me conduisit dans sa bibliothèque. J'y trouvai une abondante collection de livres fort bien édités et reliés avec soin. Mais grand Dieu, quel mélange ! Ici les œuvres des pères de l'Église, les carêmes, les catéchismes, les cours de théologie scolastique et morale, l'histoire ecclésiastique, les neuvaines, et que sais-je encore? Là, Voltaire, Rousseau, l'*Esprit* d'Helvétius, le Dictionnaire de Bayle, le *Système de la Nature* de Mirabeau, des nouvelles, des romans, etc... Et ceux-ci étaient les mieux reliés et les plus choyés.

Après les avoir examinés attentivement, je dis avec franchise :

— Cher signor Giovan-Filippo, s'ils étaient à moi, je brûlerais ceux-ci et je garderais ceux-là.

— Et pourquoi? Même dans ceux-là il y a du bon !

— S'il y a du bon, il est d'autant plus pernicieux parce qu'il est mêlé au mauvais. J'accorde qu'on y peut trouver de l'élégance, une imagination vive, des pensées fines, des récits divertissants ; peut-être quelques réflexions judicieuses, quelques particularités intéressantes, mais sous quel amas d'impiétés ce peu de bon est étouffé !

— Pourtant, monseigneur, pour être instruit, il faut tout lire.

— Que celui qui est obligé de réfuter ces livres les lise, *transeat* ! mais celui qui les lit sans cette obligation, je ne saurais l'approuver. Et puis ils ont été tant réfutés, qu'il n'est pas besoin désormais d'une plus ample réfutation.

Là-dessus il se mit à me détailler le mérite de quelques-uns de ces auteurs, dont il savait par cœur des morceaux entiers, et la conversation devint très animée et se prolongea jusqu'au moment où, à l'improviste, nous vîmes dans la chambre un homme qui était entré sans que nous y fissions attention.

Je restai glacé de crainte, j'aurais voulu me retirer mais je crus que ce serait mal à propos. Je restai donc et je pris la figure affligée de quelqu'un qui souffre, me rappelant que mon hôte m'avait fait passer pour un malade.

L'homme qui se plaignait de sa santé se fit tâter le pouls.

Le signor Giovan-Filippo lui dit qu'il avait un peu de fièvre, qu'il allât se mettre au lit.

— Je passerai vous voir plus tard, — ajouta-t-il.

L'homme parti, je dis au signor Giovan-Filippo, que s'il laissait ainsi la porte ouverte, notre secret deviendrait bientôt le secret de Polichinelle.

— Il est impossible, — me répondit-il en riant, — de la tenir toujours fermée. Dans ce pays il n'y a ni médecin, ni chirurgien, ni apothicaire; je les remplace tous, mais n'ayez pas peur, il n'y a pas de danger.

— Comment, il n'y a pas de danger? Vous m'avez dit vous-même que la population de ce pays est naturellement

curieuse ; ils voient une figure nouvelle, ils savent que l'archevêque est fugitif, ils savent qu'on le recherche, et vous voulez que tout cela soit sans conséquence?

J'achevais de dire ces mots quand j'entendis remuer la porte, je me retirai dans la chambre ; le signor Giovan-Filippo ouvrit, et une femme entra qui venait chercher des remèdes. Peu après arrivèrent deux hommes qui avaient un différend à régler ; enfin, survinrent des neveux de mon hôte. En somme, c'était dans cette maison un va-et-vient de gens qui sortaient et entraient. J'étais contraint de rester dans la chambre et de retenir même mon souffle pour ne pas être entendu.

Vers les dix heures, Giovan-Filippo sortit de la maison, et ferma l'appartement. Je restai seul avec Vincenzo, et me mis à lire. Vers les onze heures j'entendis ouvrir, et je crus que c'était le maître du logis. C'était la vieille qui venait disposer le repas.

Je sortis de ma chambre pour la saluer et la prier de vouloir bien laver la chemise que j'avais quittée le soir précédent et quelques mouchoirs.

Elle s'en chargea volontiers et puis commença à me présenter beaucoup d'excuses sur ce que je n'étais pas assez bien traité et que mon lit n'était pas assez bon, et choses semblables. A quoi je répondis que j'étais au contraire traité admirablement, et que je ne pouvais pas désirer mieux. Une seule chose me déplaisait : c'était d'être trop exposé dans cette maison.

— Je l'ai dit, moi aussi, — me répondit-elle, — mais que voulez-vous y faire? Giovan Filippo est maire, avocat, médecin, pharmacien, tous recourent à lui ; et il se prête à tous et sans aucune rétribution, donnant même gratis les médicaments qui lui coûtent peu. Quel malheur qu'il n'ait pas de religion ! je le dis à ma honte, mais il est ainsi. Croyez-vous que je ne l'ai jamais vu à la messe, même dans les jours les plus solennels? Et puis, certains propos... Vous ne pouvez croire comme j'en ai le cœur déchiré. Tâchez, monseigneur, de l'éclairer...

— Ma sœur, — lui répondis-je, — vos sentiments m'édifient. J'ai commencé à lui dire certaines choses ; je continuerai. Mais à quoi peuvent servir mes paroles sans l'aide de Dieu?

Priez le Seigneur, qui lui ouvrira les oreilles et le cœur afin que mes paroles fructifient et vous donnent ainsi qu'à moi la consolation de le voir rentrer dans le bon chemin.

— Savez-vous qu'il est prêtre?

— Je le sais ma sœur, et c'est là ce qui me peine le plus.

— Monseigneur, — poursuivit cette brave femme, — je voudrais que vous me fissiez une grâce ; celle de nous donner, à ma fille et à moi, votre bénédiction pour réconforter notre âme dans cette épreuve.

Elle appela sa fille, elles se mirent toutes les deux à genoux, et je les bénis, priant le Seigneur d'accomplir leurs vœux et de répandre sur toute leur famille ses célestes faveurs.

Vers midi, le signor Giovan Filippo revint à la maison et on déjeuna. Ensuite, j'allai me reposer selon ma coutume, j'entrai donc dans sa chambre. Je trouvai mon hôte qui lisait.

— C'est là une grande satisfaction, — me dit-il, — si je n'avais pas ces livres, je périrais d'ennui dans ce pays.

— Mais pourquoi lire toujours ces mauvais livres, cause principale de tous les malheurs qui inondent le monde et spécialement l'Europe ? Rappelez-vous que vous êtes toujours un ecclésiastique et que pour avoir laissé l'habit, vous n'en conservez pas moins le caractère. Pardonnez-moi, si je m'avance autant : mais je vous aime trop et je vous ai trop d'obligations pour vous taire la vérité. J'ai le ferme espoir que vous me donnerez la consolation de vous voir revenir aux bons principes, et reprendre vos anciennes fonctions. Vous le devez, non seulement à cause de vous, mais aussi pour votre famille qui en sera si édifiée.

— Cela suffit, nous y penserons, et quand vous serez pape, je vous promets de venir vous faire ma cour en camail et robe longue.

— N'attendez pas une époque qui n'arrivera jamais. Vous plaisantez, mais la chose est sérieuse.

Je continuai longtemps ainsi, mais en vain, il tournait tout en plaisanterie. Parfois je le croyais près de s'émouvoir mais il s'efforçait vite de se donner le change à lui-même par quelque sophisme ou quelque jeu de mots. Plus que tout, sa réputation de bel esprit lui tenait au cœur et il voulait la justifier. Vers le soir, le temps se mettant à la pluie je pensai que je ne

pouvais plus poursuivre mon voyage, par les routes alpestres et difficiles, dénué comme je l'étais de toutes ressources.

Je confiai ces pensées mélancoliques au signor Giovan Filippo.

Il me dit qu'il n'avait pas approuvé le projet de continuer ma route par la montagne, que ce voyage serait extrêmement périlleux et que je ne pourrais pas y résister ; j'aurais dû, pensait-il, prendre immédiatement la grand'route pour arriver à Bastia en une ou deux étapes tout au plus, à cette heure j'y serais déjà, et peut-être même en Sardaigne. La crainte des gendarmes ne devait pas me retenir, parce qu'on les rencontrait rarement et que de deux dangers, il fallait choisir le moindre.

Ce discours m'agita encore plus. J'allai au lit plein de ces idées et je ne dormis guère.

Le lendemain après m'être levé je me mis à la fenêtre avec mon hôte, qui était venu me donner le bonjour. Le temps n'était pas devenu plus mauvais. Mais que d'heures encore devaient s'écouler avant le retour du signor Matteo et de son ami ! Combien j'esuse souhaité me jeter aussitôt sur le grand chemin, et braver tous les dangers ! C'est dans ces dispositions que j'attendis le soir, en m'entretenant avec le seigneur Giovan Filippo qui continuait à me prêcher le courage. Cette attente fut longue et pénible. Huit heures arrivèrent, puis neuf heures et on ne voyait personne. Je commençais à craindre qu'il ne vînt pas ce soir.

Le signor Giovan Filippo fit apporter le souper. Quand le repas fut achevé personne n'avait encore paru. Il était déjà dix heures et j'étais à me chauffer au coin du feu quand il me sembla entendre un bruit de pas de chevaux.

— Sans doute, c'est le signor Matteo, — dis-je à mon hôte.

Il sortit, puis revint avec Matteo et un inconnu que je me figurai être son ami et qu'en effet il me présenta comme tel, me disant que c'était le signor Gavini, de Campile [1], pays

1. Gavini de Campile fut plus tard un magistrat distingué, il mourut en 1858 président à la Cour d'appel. Son fils, M. Gavini de Campile, ancien préfet, ancien député aux Assemblées nationale et législative de Versailles est décédé récemment à Paris dans un âge avancé.

de la Pieve de Casacconi, qui me recevrait dans sa maison et avec qui nous irions ensuite à Bastia.

En ce moment, il me sembla que mon cœur se dilatait. La figure du signor Gavini m'infusa du courage. Jeune, vif, résolu, de manières civiles et pleines d'urbanité, il était fait pour inspirer la confiance.

Cependant je lui exposai mes doutes sur le voyage dans la montagne et j'ajoutai que le signor Giovan Filippo était d'avis que je devais plutôt suivre la grand'route.

— Voulez-vous donc vous jeter dans la gueule du loup? La grand'route est encore battue par les gendarmes qui vous cherchent.

— Mais le signor Giovan Filippo dit que les routes sont horribles, et que je ne pourrai pas m'en sortir.

— Certainement, — reprit celui-ci, — j'ai vu monseigneur aller à cheval, il n'est pas possible qu'il s'en tire, surtout la nuit, je le dis franchement.

— Cher signor Giovan Filippo, — lui dit Matteo en hausant un peu le ton, — je ne vois pas pourquoi vous effrayez monseigneur mal à propos, je connais la route aussi bien que vous, Gavini la connaît mieux encore, et nous affirmons tous deux qu'elle n'est pas aussi mauvaise que vous la dépeignez. Quand monseigneur ne pourra plus aller à cheval, nous aurons des hommes qui sauront le soutenir, et je réponds sur ma vie qu'il ne sera pas en péril. Allez vous reposer, un peu, monseigneur, et tranquillisez-vous. Pendant ce temps, nous prendrons quelque nourriture. Nous ne partirons pas avant trois heures après minuit.

Le signor Gavini appuya fortement le discours du signor Matteo et ils me contraignirent à aller dormir.

Je ne pus me reposer beaucoup. Les propos que m'avait tenus le signor Giovan Filippo s'étaient tellement incrustés dans ma tête qu'il me semblait aller à un sacrifice certain ; d'autant plus que le temps devenait mauvais... D'autre part, je comprenais les risques sérieux que je courrais sur le grand chemin, et il m'était presque venu la pensée de passer l'hiver dans ces montagnes en me choisissant un asile plus sûr dans un autre canton.

Je réussis finalement à trouver un peu de sommeil. Quand

je m'éveillai, l'horloge sonnait et j'entendis qu'il était deux heures et demie. Je me levai du lit, et sortis dans l'antichambre où je trouvai le signor Gavini et le signor Matteo qui dormaient tranquillement sur des sièges qu'ils s'étaient arrangés en manière de lit.

Je crus bon de les laisser reposer encore. J'allumai une chandelle dans ma chambre pour finir de m'habiller et je fis quelques prières puis je me résolus à les éveiller.

— Il est trois heures, — leur dis-je.

— Il faut donc se lever, harnacher les chevaux et partir, — répliquèrent-ils.

On prit le café : à quatre heures nous sortîmes de la maison. Quelle fut ma consolation et ma surprise de voir un ciel étoilé, un temps serein et tranquille comme il pourrait l'être au printemps !

Dans le village régnait un profond silence, tous les habitants étaient plongés dans le sommeil. Je remerciai le signor Giovan Filippo, je saluai les femmes qui étaient déjà levées, je montai sur le mulet, et nous nous mîmes en route.

VIII

DÉPART POUR CAMPILE ET SÉJOUR DANS LA GRANGE DU SIGNOR GAVINI

Mes deux braves et affectueux compagnons, c'est-à-dire le signor Matteo et le signor Gavini, avaient eu l'habileté d'arriver à Gavignano à une telle heure et avec une telle prudence que personne ne les avait vus, et partant dans la même nuit, pendant que tous les habitants étaient au plus profond de leur sommeil, on pouvait raisonnablement espérer que la direction ultérieure de mon voyage ne serait devinée par personne.

Cette réflexion me tranquillisa, et dissipa cette terreur que m'avaient inspiré les assurances et les renseignements de l'hôte affectueux, mais imprudent, dont je venais de prendre congé.

S'il faut noter encore que ni dans cette dernière nuit, ni dans la précédente, je n'avais pu prendre mon repos accou-

tumé, agité par les terreurs causées par le signor Giovan Filippo sur les périls imaginaires du voyage que j'allais entreprendre, il paraîtrait donc que j'eusse dû me trouver dans un état d'abattement et de faiblesse comme il arrive généralement après les longues veilles. Et pourtant je ne me suis jamais senti mieux portant et plus vigoureux qu'alors.

Notre compagnie se composait de sept personnes, quatre à cheval et trois à pied. L'un allait en avant et reconnaissait la route; un autre conduisait par la bride mon mulet, ce mulet qui m'avait tant effrayé sur la montagne de Gavignano, et qui me paraissait ici le plus agile, le plus doux et le plus sûr animal du monde.

Après un mille en plaines on commença de gravir la montagne qui s'appelle Morosaglia et qui est une des plus élevées de la Corse. Nous avions quatre interminables milles de montée. Le sentier était étroit et serpentait en lacets autour de la montagne, tellement qu'il était nécessaire d'aller l'un derrière l'autre et il en résultait que, moi qui étais le dernier de la caravane, jetant les yeux sur le sentier au-dessus de moi il me semblait à tout moment rencontrer le signor Gavini qui était en avant et conduisait la marche escorté par le guide ; et d'abord je m'y trompai prenant mes compagnons qui me précédaient pour les gens qui descendaient de la montagne. Quoiqu'il n'y eût pas de lune, le ciel était si beau et si serein, les étoiles étaient si brillantes, qu'on voyait parfaitement le chemin. On allait dans un profond silence, et seul les pas des chevaux interrompaient le calme profond qui m'environnait; il semblait qu'il n'y eût au monde d'autres vivants que nous.

Nous nous trouvâmes enfin sur le plateau de Morosaglia. Là on s'arrêta. Le frère du signor Giovan Filippo reprit son mulet, nous dit adieu et retourna en arrière. Nous poursuivîmes notre chemin.

L'aube déjà commençait à blanchir et les objets devenaient plus distincts. Le soleil enfin se leva et remplit de lumière toute cette chaîne de monts dénudés, ces profondes vallées, qui semblaient des abîmes, et la mer qui apparaissait dans le lointain. Cette vue me remplit d'allégresse. On sentait une douce brise et de toutes parts s'entendaient des gazouillements d'oiseaux et le lointain murmure des torrents. Je chevauchais

maintenant avec une telle hardiesse, qu'il me semblait que je fusse le premier cavalier du monde.

Près du village de Campile, patrie du signor Gavini, celui-ci nous fit descendre tous de cheval, et cacher derrière un rocher ; il alla à la découverte puis, revenant, me dit qu'il prendrait les devants avec le seigneur Matteo et Vincenzo. Quant à moi, je marcherais. Il m'avertit en même temps que dorénavant il m'appellerait toujours Tommaso, supprimant tout titre et compliment, comme ferait aussi mon guide. Je trouvai la consigne juste et prudente.

Le guide que m'avait laissé le signor Gavini était un homme de confiance, très avisé, très dévoué à sa famille. Quelques minutes après que les autres furent partis et que nous les eûmes perdus de vue, nous avançâmes à pas lents à notre tour.

Quand nous fûmes aux abords du village, le guide me dit qu'il fallait user de prudence, parce qu'à Campile il y avait un tel (qu'il me nomma), qui allait souvent à Bastia où il pouvait m'avoir vu : c'était justement l'heure où il avait coutume de se mettre en route, et comme c'était un homme babillard, curieux et imprudent, il fallait absolument l'éviter.

Il me fit faire un long détour; de temps en temps, il me cachait derrière un arbre ou une haie, allait en avant, puis revenait, et me faisait de nouveau avancer mais toujours avec prudence. A l'entrée du village, voilà justement l'homme en question qui apparaît ! Aussitôt mon guide me dissimule derrière un tas de pierres et m'oblige à me coucher, faisant de même. L'homme passa sans nous voir. En deux sauts, nous fûmes dans le village et devant la maison de Gavini. Mais quoi? Nous trouvâmes là, sur la porte, deux autres personnages, dont l'un était paraît-il, grand bavard, grand curieux des faits et gestes d'autrui. Le guide s'aperçut du danger et me dit de façon a être entendu :

— Laisse-moi aller, Tommaso, je lui parlerai d'abord.

Et en disant cela, il entra. Il ressortit un moment après avec le signor Gavini qui, feignant d'être ennuyé lui disait :

— S'il veut le donner pour ce prix, c'est bien. Autrement qu'il s'en aille, je n'y tiens pas.

Le guide me fit signe d'entrer. Aussitôt on ferma la porte.

Une fois dans la maison, je crus être en Paradis. La

maison du signor Gavini était une des premières que l'on rencontrait en entrant dans Campile de ce côté. Isolée de toutes parts, n'étant dominée par aucune autre habitation — décente, bien fournie de mobilier et de lits, — elle était on ne peut plus commode tant pour me cacher que pour me refaire de mes longues fatigues. Je me déshabillai, je changeai de linge, je me lavai et, finalement, je me jetai sur le lit pour me reposer. Mais je ne pus pas dormir. Je me levai donc, je lus mon office dans le bréviaire du signor Giovan Filippo. Dès que je l'eus terminé, je me mis à rôder dans la maison. Mes compagnons de voyage étaient sortis et il ne restait que les deux sœurs du signor Gavini que je trouvai très occupées parce que le domestique et la femme de service étaient partis peu avant avec la mère pour une maison de campagne, sur la plage, vers Bastia, où la famille Gavini a des terres.

Peu avant midi, les signori Matteo et Gavini reparurent. Ils me dirent qu'il serait bon de convenir de la direction à suivre pour le reste du voyage, puisque nous devions partir la nuit prochaine.

— Il y a deux routes, — dit le signor Gavini, — qui conduisent à Bastia. L'une passe le fleuve Golo, se dirige vers la grand'route et ne la quitte plus qu'à Bastia. L'autre, en ligne droite, coupe le même fleuve et aboutit au pont du Golo, c'est la via del Fiuminale. C'était jadis celle que suivait tout le monde. Mais depuis qu'on a fait la grande route, elle a été abandonnée, et en beaucoup d'endroits, elle est encombrée par les haies et les branches d'arbres. Si on veut prendre la première de ces deux routes, il faut, sur l'heure, envoyer en avant quelqu'un pour aviser le batelier d'être prêt. Par l'autre ce n'est pas nécessaire, puisque nous n'avons pas de bac à passer.

— Quant à moi, — répondit le signor Matteo, — je ne crois pas qu'il y ait à hésiter. Il est vrai que le trajet par la grande route est plus commode, mais il est plus dangereux. Le premier danger vient des bateliers. Ce sont des personnages suspects, et, d'ordinaire, amis des gendarmes, qui très souvent, se reposent et logent dans leur maison. Le second est de faire huit à neuf milles sur une grande route toujours fréquentée et surtout à présent par les soldats, les gendarmes et les autres agents du gouvernement. Il appartient à monsei-

gneur de se déterminer ; quant à nous, il peut être sûr que nous le servirons avec toute l'énergie possible, partout où il lui plaira.

— Que voulez-vous que je dise? — répliquai-je. — Je ne connais ni l'une ni l'autre de ces deux routes; je m'en rapporte complètement à votre sentiment. Je dis seulement que là où il s'agit de danger et d'incommodité, il convient de choisir toujours le parti le plus sûr, quitte à se soumettre à quelques désagréments.

Le signor Gavini jugea de même. En conséquence, nous résolûmes d'aller par le Fiuminale. Ce point arrêté, il convenait de prévenir le docteur Santini que la nuit suivante, nous serions à Bastia, afin qu'il pût venir à notre rencontre et m'introduire dans la cachette qu'il m'avait préparée.

Le soin fut confié au signor Gavini d'écrire le billet; il l'expédia par le brave guide dont j'ai parlé plus haut, le chargeant de le remettre en ses propres mains.

A propos de ce guide, dont il ne m'a pas été possible, pour tant que je m'y sois efforcé, de me remettre le nom en mémoire, je dois rapporter un très noble trait qu'on n'attend pas généralement d'un homme de son extraction.

Quand j'entrai dans la maison du signor Gavini, dans laquelle, comme je l'ai dit, il m'avait introduit avec tant d'habileté, je saisis le moment où son patron s'était éloigné et je lui mis dans la main un louis d'or pour le récompen er en quelque manière, de sa diligente et affectueuse assistance, mais il refusa et à mes pressantes instances, il répondit :

— Non, monseigneur, je ne le prendrai pas : dispensez-m'en, je vous en prie. J'ai fait une bonne action, je l'ai faite sans but intéressé et je ne veux pas en perdre le mérite. Vous me feriez un véritable déplaisir en insistant davantage.

Ces traits ne sont pas rares en Corse et bien souvent, sous les grossiers vêtements d'un compagnon ou d'un artisan, on trouve l'âme la plus noble et la plus généreuse.

Le dîner ne fut prêt qu'à trois heures. Les sœurs de Gavini servaient et mangeaient en même temps. Elles m'observaient, et me regardaient pour deviner qui se cachait sous ces grossiers habits, mais elles ne purent arriver à savoir qu'une chose : que j'étais un prêtre, m'ayant vu dire l'office.

Vers les cinq heures je songeai à aller dormir pour réparer mes forces et me préparer à de nouvelles fatigues.

Je me réveillai seulement vers onze heures. J'allai trouver mes amis qui étaient plongés dans le plus profond du sommeil. Ils prirent tout de suite les dispositions pour le voyage, firent seller les chevaux ; vers une heure après minuit, nous étions en chemin.

C'est la partie du voyage où j'ai le plus souffert et couru les plus grands dangers, mais, qui, cependant, se passa sans accident. Le jour précédent, j'avais observé des montagnes voisines de Campile combien nous étions élevés au-dessus du niveau de la mer et je m'étais figuré la route comme une longue descente se perdant dans cette profondeur. Et de là sachant dans quelle direction je devais prendre le chemin pour Bastia, je prévoyais que j'avais beaucoup à descendre. Mais la réalité dépassa de beaucoup mes prévisions.

Après une heure de marche en plaine, on atteignit la descente. Parmi tant de pensées pratiques du signor Gavini pour me faciliter le chemin, il en eut une plus opportune, celle de faire porter par l'un des piétons (il y en avait trois) une lanterne sourde qu'il possédait et qui nous fut d'un grand secours.

Notre route était tortueuse, escarpée, semée d'obstacles. Le signor Gavini, monté sur un destrier robuste, habitué à ces chemins, allait en avant, avec une assurance qui me stupéfiait. Venait ensuite le signor Matteo. Je suivais, conduit par la main, pour ainsi dire, par un homme qui portait une lanterne sourde ; enfin venait Vincenzo.

Nous commençâmes à descendre. La pente devenait de plus en plus rapide et dangereuse. J'aurais voulu aller à pied, mais de cette façon, le chemin était encore plus incommode et plus périlleux. Je me résolus enfin à m'abandonner aux mains de la Providence, de me tenir aussi ferme que possible, et de suivre les autres. On descendit ainsi pendant deux heures. Dans quelques endroits le piéton me conseillait de mettre pied à terre et me montrait avec la lanterne l'endroit où je pouvais le mettre et, me soutenant en même temps, me sortait du mauvais pas, puis me faisait remonter à cheval. Toute la descente fut pour moi une crainte perpétuelle. Les ténèbres de la nuit encore plus épaisses dans ces fondrières, accroissaient l'épouvante de ma situation. Finalement, grâce à Dieu, nous arri-

vâmes à la plaine, près de la Barchetta où l'on traverse le fleuve Golo afin de gagner la grande route.

Nous ne devions pas le franchir mais le longer et poursuivre directement. Nous approchâmes donc doucement, l'un derrière l'autre, du lieu où était le bac, et, passant à côté avec toute la prudence possible, pour n'être pas découverts par les bateliers, nous nous enfoncâmes dans la haie, au bout de la route dite du Fiuminale. Dieu, quel chemin ! A tout moment les rameaux des arbres me frappaient à la face, les épines s'accrochaient à mon manteau et mes pieds embarrassés dans ce fouillis sortaient des étriers. J'étais contraint de tenir toujours une de mes mains devant mes yeux pour les défendre. Et heureusement j'avais une paire de gants prêtés par le signor Matteo qui me garantissaient quelque peu, sans cela, j'aurais eu les mains en sang. Le guide m'aidait tant qu'il pouvait tantôt en m'éclairant avec sa lanterne, tantôt en retenant le cheval, tantôt en écartant les branches. Mais il ne pouvait parer à tout.

Comme il s'était éloigné un moment pour casser une branche feuillue qui barrait le chemin, le cheval, n'étant plus retenu, se précipita au milieu des arbres, un tronc heurtant ma poitrine manqua de me renverser. Je parvins à arrêter la bête, et l'homme immédiatement accouru, me sortit d'embarras.

Enfin, après deux longues heures de continuelles souffrances, plus faciles à imaginer qu'à exprimer, on sortit du hallier, et par une grâce particulière de Dieu je m'en tirai sans autres dommages que quelques égratignures. Pendant ce temps, la nuit s'achevait : on commençait à voir distinctement les objets. L'idée que nous pourrions être surpris par le jour sur la grande route me troublait. Nous pressâmes le pas. Bientôt nous arrivâmes au chemin qui mène à la plage. Nous y entrâmes, et après un long détour dans ces champs, au moment où le soleil paraissait, nous nous trouvâmes à la grange du signor Gavini.

C'est un ancien logis presque ruiné, situé au milieu d'une belle plaine à un mille de distance de la grande route et de la mer. Elle est divisée en deux étages : le premier, qui est un rez-de-chaussée, reste à la disposition du fermier des terres environnantes qui appartient à la famille Gavini et le second, réservé aux propriétaires, qui l'utilisent comme grenier à foin.

Comme l'escalier manque, il faut s'y introduire en grimpant à l'aide de pierres saillantes, dans le mur extérieur, moyen qui, pour moi, eut été entièrement impraticable. Le signor Gavini, jeune homme leste et hardi, sauta dedans, et de l'intérieur il jeta en bas quelques morceaux de bois; on en confectionna une sorte d'échelle par laquelle nous montâmes l'un derrière l'autre, moi, le signor Matteo et Vincenzo.

Quand nous fûmes dedans tous les quatre, le signor Gavini se fit apporter ma valise et le sac de provisions, me disant que nous ne nous verrions plus avant le soir, parce qu'une visite inopportune pourrait éveiller des soupçons dans une campagne aussi fréquentée. Je restai donc là avec Vincenzo. C'était la troisième fois que je me trouvais seul avec lui dans une grange.

Le temps continuait à être très beau ; tout respirait la vie dans les environs : chèvres qui bêlaient, taureaux qui mugissaient, enfants qui gambadaient, pâtres qui chantaient. La grange elle-même n'était pas trop sombre et j'y respirais plus librement que dans les autres. J'y passai donc les heures avec moins d'ennui, avec le pressentiment secret que le Seigneur continuait à guider mes pas et que la fin de ce long pèlerinage serait heureuse.

Il restait encore douze bons milles à faire sur la grand'-route avant d'atteindre Bastia. Il fallait passer à Ponte di Abivinco où les gendarmes étaient nombreux. Je devais traverser presque toute la ville pour arriver au refuge qui m'y était préparé. Ce n'était point là des risques médiocres et pourtant, ils m'effrayaient moins en ce moment que tant d'autres moins graves où je m'étais précédemment exposé.

Vers une heure après midi, le signor Gavini, malgré ce qu'il m'avait dit, vint me faire une visite. Il me prévint qu'il avait laissé pour moi la mule qui, la nuit précédente, avait servi à Vincenzo. Elle était plus petite que l'autre, et cela valait mieux, parce qu'on remarquerait moins ainsi ma haute taille.

Il me confirma d'autre part que tout le monde m'avait pris pour un de leurs serviteurs.

(La fin prochainement.)

CARDINAL TOMMASO AREZZO

L'ALSACE DE 1848 A 1870[1]

I

L'Alsace avait prospéré sous le règne de Louis-Philippe. Néanmoins le bourgeoisie libérale, fatiguée des refus obstinés que le gouvernement opposait aux demandes de réformes, accueillit bien la révolution de 1848. Les républicains notoires furent immédiatement investis de l'autorité municipale : bientôt Lichtenberger, le célèbre avocat de Strasbourg, et Struch, le député avancé du Haut-Rhin, furent nommés commissaires par le gouvernement provisoire. L'installation du nouveau régime se fit sans troubles : dans quelques villages seulement les paysans en profitèrent pour saccager les maisons des prêteurs d'argent israélites qui vivaient au milieu d'eux ; mais l'ordre fut rétabli sans peine. Quand arrivèrent les élections à l'Assemblée nationale, les deux commissaires eurent soin de former des listes de conciliation, comprenant des républicains de la veille et du lendemain. Elles passèrent tout entières. Lichtenberger fut le premier élu du Bas-Rhin, Struch du Haut-Rhin. C'était la lune de miel de la République.

Les villes alsaciennes s'intéressèrent bien vite à la politique et acceptèrent allégrement l'organisation de la garde nationale. A Strasbourg, par exemple, si les bourgeois pai-

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 janvier 1916.

sibles murmuraient contre une pareille corvée, les jeunes gens aimaient avoir de temps en temps une nuit de garde, qu'on passait à jouer au whist jusqu'à ce que la boulangère apportât le matin à cinq heures une savoureuse galette, un *Flammenkuch*. Les paysans demeurèrent longtemps plus indifférents ; mais la candidature présidentielle de Louis-Napoléon réveilla leur vieil enthousiasme bonapartiste : malgré les conseils des chefs républicains, malgré l'adhésion de l'évêque Raess à la candidature de Cavaignac, celui-ci (que les campagnards appelaient *Cafésac*) eut beaucoup moins de voix que son concurrent.

Cela ne signifiait pas que l'Alsace eût pris parti pour la réaction. Au contraire, elle allait à gauche, grâce à une propagande infatigable faite en français, en allemand, en dialecte alsacien; le *Démocrate du Rhin*, à Strasbourg, et surtout la *Volksrepublik*, dans le Haut-Rhin, bien rédigée par l'instituteur Schmitt, parlaient aux masses un langage simple et clair. Aussi les élections législatives de 1849 marquèrent-elles le triomphe des « rouges ». Dans le Bas-Rhin ce résultat était dû principalement à l'influence de Kuss : le médecin strasbourgeois fut pendant deux ans le grand électeur du Bas-Rhin, d'autant plus populaire qu'il refusait toujours la candidature pour lui-même. Il avait mis systématiquement sur sa liste quelques représentants des classes ouvrières : un sergent communiste, Commissaire, qui nous a laissé de curieux souvenirs, y figurait à côté du brave cordonnier Bandsept ; onze candidats de cette liste sur douze obtinrent la majorité. Le soir de l'élection, une société démocratique alla donner une sérénade à Bandsept, qui était en train de travailler à une paire de bottes, avec son tablier de cuir, les manches de sa chemise retroussées au-dessus du coude ; il sortit de sa boutique dans cette tenue et vint remercier les musiciens. Dans le Haut-Rhin le parti démocrate-socialiste avait conquis tous les sièges, sauf deux.

Le gouvernement prit immédiatement sa revanche contre les « démoc-soc ». On connaît l'échauffourée du 13 juin 1849 au Conservatoire des Arts et Métiers. A la première nouvelle de l'émeute, Kuss avec ses amis à Strasbourg, le médecin phalanstérien Jaenger et les siens à Colmar, s'empressèrent de manifester contre l'expédition de Rome ; ils s'arrêtèrent

vite en apprenant le piteux résultat de la tentative menée par Ledru-Rollin. Le ministère saisit l'occasion de frapper les républicains ; deux instructions furent ouvertes, et le procureur général, persuadé que le jury alsacien serait favorable aux accusés, demanda leur renvoi devant d'autres cours d'assises. Détail amusant à noter, à l'appui de sa requête il cita l'acquittement des complices de Louis-Napoléon par le jury strasbourgeois en 1836. Kuss et les autres accusés du Bas-Rhin, parmi lesquels le négociant Erckmann, frère du romancier, furent acquittés par le jury de Metz. Les accusés du Haut-Rhin, Jaenger, Liblin, Mossmann et leurs amis comparurent devant le jury de Besançon qui, après avoir entendu le beau plaidoyer d'Ignace Chauffour, les acquitta également. Quelque temps après, Jaenger vit arriver dans son cabinet à Colmar un visiteur qui lui dit : « Je suis l'avocat général qui a demandé votre condamnation à Besançon ; je viens vous prier de soigner ma femme. » « Vous avez rempli votre devoir de magistrat, répondit Jaenger, je ferai mon devoir de médecin. » Ils devinrent très bons amis.

L'Assemblée législative déclara déchus de leur mandat ceux de ses membres qui avaient participé au 13 juin ; on les remplaça en mars 1850. Le Bas-Rhin, où il y avait cinq sièges à pourvoir, nomma encore les candidats rouges, parmi lesquels se trouvaient un sous-préfet révoqué, Gérard, un officier démocrate, Valentin, et l'écrivain socialiste Vidal également élu à Paris. Le Haut-Rhin, sur trois candidats, choisit deux blancs et un rouge, l'industriel Kestner. Nouvelle élection partielle dans le Bas-Rhin quelques mois plus tard pour un siège, nouveau succès de l'extrême gauche : son candidat fut cette fois Émile de Girardin, qui menait dans *la Presse* une ardente campagne contre Louis-Napoléon. Celui-ci, venu en Alsace quelques semaines plus tard, fut accueilli dans les villes par des cris passionnés de *Vive la République !* A Mulhouse, la garde nationale se montra si hostile que le préfet obtint de la faire dissoudre immédiatement. Celle de Strasbourg devait être frappée à son tour au début de 1851.

Les sentiments républicains étaient fortifiés par le spectacle qu'offraient aux Alsaciens les pays voisins. C'était l'époque où l'Allemagne s'essayait à la révolution : après

l'échec du Parlement de Francfort, le Palatinat et le pays de Bade avaient un instant réussi à se donner un gouvernement provisoire démocratique. Mais ils subirent bientôt la répression féroce accomplie par l'armée prussienne, sous les ordres du prince Guillaume ; de nombreux réfugiés accoururent en Alsace, où la population leur fit aussi bon accueil qu'aux libéraux de 1819 et de 1832.

Les triomphes répétés des « rouges » effrayèrent une bonne partie de la bourgeoisie alsacienne, lasse d'agitations politiques ; beaucoup d'industriels, sentant les ouvriers leur échapper, souhaitaient une réaction. D'ailleurs, si les villes frondaient le pouvoir, il était facile de réveiller dans les campagnes l'attachement pour l'héritier du nom de Napoléon. Celui-ci confia cette tâche à des préfets bien choisis, originaires du pays. Dans le Bas-Rhin c'était West, un protégé de Struch, qui s'était rallié comme son patron à la politique de droite. Dans le Haut-Rhin c'était le comte de Durckheim ; sous-préfet de Péronne à l'époque où Louis-Napoléon était enfermé à Ham, il avait bien traité son prisonnier qui, devenu chef de l'État, le récompensa par une préfecture. Au 2 décembre les préfets, d'accord avec les généraux, agirent énergiquement, et l'agitation assez superficielle qui se produisit dans les villes fut réprimée aussitôt. West compléta ce facile triomphe en se servant de la commission mixte, qui déporta onze citoyens et en exila neuf ; Durckheim, plus indulgent et plus habile, ne punit personne, malgré les instances du procureur général qui voulait faire du zèle. Satisfaits ou terrorisés, les électeurs votèrent *oui* au plébiscite et nommèrent les candidats officiels au Corps législatif en 1852. La vie politique allait cesser pendant dix ans [1].

II

La population se résigna vite au nouveau régime. L'Empire, fait avec le secours de l'armée, s'appuya sur elle et sut lui procurer la gloire militaire en Crimée, en Italie ; or, l'Alsace

1. V. Paul Muller, *la Révolution de* 1848 *en Alsace* (1912).

aimait l'armée, dans laquelle ses fils entraient en foule. Depuis longtemps elle fournissait quantité de remplaçants ; la loi de 1855, en assurant de sérieux avantages aux soldats rengagés, les rendit plus nombreux encore. Villes et campagnes étaient une pépinière d'officiers, dont beaucoup parvinrent aux grades élevés : quelques-uns, comme les généraux de Berckheim et d'Andlau, appartenaient à la vieille noblesse du pays ; mais c'étaient des roturiers que ces généraux ou futurs généraux qui s'appelaient Chauchard, Hatry, Schneider, Cailliot, Sée, Schneegans, Hartung et beaucoup d'autres. Le vieux général Schramm justifia son titre de doyen de l'armée française en vivant jusqu'à quatre-vingt-quinze ans. Il n'y avait pas une commune un peu importante qui ne possédât sa colonie d'officiers et de sous-officiers retraités, attirés par les sympathies de la population et le bon marché de la vie.

En même temps, de grands progrès économiques dédommageaient provisoirement la bourgeoisie de la perte des libertés politiques. Les fabriques du Haut-Rhin avaient moins souffert de la crise de 1848 que d'autres industries françaises ; depuis 1852 elles prirent un essor nouveau sous la direction de patrons laborieux et entreprenants, qui groupaient leurs études et leurs travaux dans la Société industrielle de Mulhouse. Deux d'entre eux peuvent servir d'exemple, Jean Dollfus et son gendre Engel-Dollfus. Jean Dollfus, né en 1800, petit-fils du dernier bourgmestre de la ville libre de Mulhouse, avait été placé très jeune à la tête de la maison Dollfus-Mieg à Dornach. Il eut des années difficiles, où le crédit était rare, et dut y faire face par un labeur acharné, par une économie sévère ; une fois, il fit donner par toutes les personnes de sa famille leurs bijoux pour garantir un emprunt. Le succès commença vers 1840, mais ce n'est qu'après 1852 que l'usine de Dornach devint une maison de premier ordre, où la filature, le tissage, le retordage, l'impression de l'indienne prospéraient également. Jean Dollfus était toujours prêt à étudier, à pratiquer les innovations industrielles ; après l'Exposition de Londres en 1851 il changea tous ses métiers ; en 1859 une des premières machines à imprimer en huit couleurs fonctionna dans ses ateliers ; lors de la crise cotonnière causée par la guerre de Sécession, il suivit de près les essais, vite abandonnés, que l'on

fit pour acclimater en Algérie la culture du coton. Cet esprit d'initiative se manifesta aussi dans les questions douanières : les fabricants de Mulhouse, comme presque tous les industriels français, désiraient le maintien du régime protectionniste, qui leur assurait le marché intérieur ; Jean Dollfus, persuadé que l'industrie alsacienne devait exporter ses produits dans le monde entier, soutint la cause du libre échange bien avant les traités de 1860.

Cet homme pratique et autoritaire était un philanthrope. Reprenant l'idée appliquée déjà par André Kœchlin, il créa en 1853 la Société des cités ouvrières de Mulhouse ; constituée avec 60 actions de 5 000 francs, elle construisit des maisons pour les vendre aux ouvriers au prix coûtant ; les acheteurs payaient par termes mensuels, à peine plus élevés qu'un loyer ordinaire, et la société reconstituait de cette manière son capital, qui servait à de nouvelles constructions. La création de bains et de lavoirs publics réussit également. Jean Dollfus aimait ces œuvres bien administrées qui payaient leurs dépenses, mais il s'intéressait aussi aux œuvres de charité pure, comme l'asile pour voyageurs indigents, dont tous les frais furent supportés par lui. L'Empire protégea ce grand industriel, qui était presque seul à défendre, à encourager le nouveau régime douanier ; une subvention de 300 000 francs fut donnée à la Société des cités ouvrières ; Jean Dollfus entra plusieurs fois au Corps législatif comme candidat officiel et resta pendant six ans maire de Mulhouse.

Engel-Dollfus avait, comme son beau-père, le sens des affaires et la capacité industrielle ; c'est grâce à lui que le fil à coudre devint un des principaux articles fabriqués à Dornach. Il s'occupait activement aussi d'œuvres philanthropiques : c'est lui qui créa, en donnant l'exemple à toute la France, une association destinée à prévenir les accidents de machines. Mais, à la différence de Jean Dollfus, il aimait les arts et n'aimait pas la politique. Un des rêves de sa vie fut de donner à Mulhouse une école de dessin et un musée de peinture.

L'école de dessin devait rendre service à l'industrie, mais aussi développer le goût du beau ; si quelques élèves bien doués abandonnaient le dessin d'indienne pour l'art pur, cette

perspective ne l'effrayait pas : « Pour atteindre un but, répétait-il souvent, il est bon qu'on cherche à le dépasser. » Ses projets se réalisèrent avec le concours de la Société industrielle et l'appui de l'État. Engell-Dollfus avait une bibliothèque magnifique, s'intéressait à l'archéologie, à l'histoire, et disait à son ami Mossmann son désir constant « de réagir contre le matérialisme de la vie d'affaires [1] ». Ce désir, nous le trouvons chez beaucoup des fabricants du Haut-Rhin : c'est Dollfus-Ausset, le frère de Jean Dollfus, qui devient un savant réputé ; c'est Jean Schlumberger qui réserve ses loisirs à l'histoire naturelle ; c'est Kœchlin-Schlumberger qui emploie les dernières années d'une vie très occupée à faire de la géologie. Toutes ces familles de patrons, unies entre elles par de nombreux mariages, formaient une véritable aristocratie industrielle, active, novatrice et bienfaisante.

D'ailleurs toute la bourgeoisie alsacienne manifestait un goût très vif pour l'étude ; la langue française avait décidément triomphé chez elle, comme le prouvent les nombreux écrits et périodiques locaux publiés sous l'Empire. A Strasbourg, les Facultés prirent un développement qu'elles ne connaissaient pas auparavant. Celle de médecine surtout parvint à égaler ses rivales de Paris et de Montpellier. Deux grands professeurs alsaciens, Hirtz et Schutzenberger, y enseignaient la médecine générale ; les étudiants discutaient leur valeur comparée, ce qui provoquait de fréquents débats entre les « Hirtz » et les « Schutz ». La chirurgie était représentée par le créateur de l'ovariotomie, Kœberlé, qui vient de disparaître en 1915. La Faculté profita beaucoup de la fondation de l'École de médecine militaire ; celle-ci, bien dirigée par Sédillot, attira quantité de jeunes gens séduits à la fois par l'amour de la science et l'amour de l'uniforme. La Faculté de droit possédait aussi de nombreux étudiants : c'est là qu'un professeur et un magistrat, l'un et l'autre fils du pays, Aubry et Rau, composèrent le cours de droit civil qui devint classique dans tous les tribunaux de France.

Les Facultés des sciences et des lettres étaient beaucoup

1. V. Zuber, *Jean Dollfus* (1888) ; Mossmann, *Vie d'Engel-Dollfus* (1887).

moins vivantes. La première souffrait de cette insuffisance des laboratoires et des collections qui rendait si difficile tout travail sérieux en province, Pasteur y fit quand même œuvre utile, de 1849 à 1854 ; c'est là qu'il accomplit une de ses premières découvertes, la transformation de l'acide tartrique en acide racémique ; mais quand on lui décerna un prix de 1 500 francs, il dut en employer la moitié à l'achat d'instruments que la Faculté ne possédait pas. Son successeur fut un autre grand chimiste, Gerhardt, qui revint dans sa ville natale avec l'espoir d'y fonder enfin un laboratoire modèle ; mais il mourut bientôt. Plus heureux étaient les naturalistes, qui pouvaient étudier le sol, ses minéraux, ses végétaux. Daubrée passa de longues années dans le Bas-Rhin, comme ingénieur des mines et comme professeur, et dressa une belle carte géologique du département. Le savant le plus populaire était Kirschleger, un botaniste laborieux et joyeux, qui allait tous les étés herboriser dans les Vosges, causant avec les paysans dans leur dialecte et suscitant partout des collaborations bénévoles.

Si la Faculté des sciences manquait de laboratoires, celle des lettres manquait d'auditeurs. Il y eut au début de l'Empire un grand nombre de lettrés de valeur qui professèrent soit à la Faculté, soit au lycée, et qui conservèrent toujours à la société strasbourgeoise un souvenir reconnaissant : c'étaient des écrivains comme Martha, des historiens comme Zeller, des philosophes comme Jacques Denis et Paul Janet. Quelques-uns de leurs principaux ouvrages furent composés à l'aide de la bibliothèque municipale qui faisait l'orgueil de Strasbourg ; plusieurs d'entre eux, comme Janet, firent avec grand succès des cours publics à l'hôtel de ville. Mais les étudiants manquaient à peu près complètement. Aussi Fustel de Coulanges, nommé professeur en 1860, trouva-t-il, selon sa propre expression, la Faculté « aux trois quarts morte ». Ce maître remarquable attira bientôt le public ; bien qu'il ne fît rien pour plaire, un auditoire de plus de trois cents personnes suivit régulièrement ses cours et lui prodigua les témoignages d'estime. Fustel, toujours difficile pour lui-même, les trouvait excessifs et put écrire en quittant la Faculté au début de 1870 : « Je vivais ici dans une atmosphère d'engoû-

ment, d'enthousiasme naïf qui m'agaçait et qui aurait fini par me rendre stupide [1]. »

Les étudiants des Facultés, y compris celle de théologie, formaient une population nombreuse, joyeuse, à laquelle les habitants passaient volontiers quelques frasques. Ils faisaient la gaieté de la Robertsau, ce Bois de Boulogne des bords du Rhin. Quand la mauvaise saison venait, ils possédaient pour leurs réunions ce qui n'existait nulle part ailleurs en France, un cercle d'étudiants : c'était le Casino théologique et littéraire, qui dut principalement son existence à la générosité d'Édouard Reuss. Le célèbre professeur l'administra pendant longtemps, secondé bientôt par son fils Rodolphe Reuss, celui qui devait être l'historien de l'Alsace.

Colmar, à défaut de Facultés, possédait un groupe nombreux d'amis des lettres. Les principaux étaient d'anciens républicains de 1848, qui tournaient vers l'histoire et l'archéologie l'activité autrefois consacrée à la politique. Liblin réussit dans l'entreprise qui avait échoué deux fois sous Louis-Philippe : il fonda en 1849 la *Revue d'Alsace*, écrite exclusivement en français, et la fit subsister pendant un demi-siècle ; de nombreux collaborateurs se présentèrent, ne demandant aucune rétribution, trop heureux de publier leurs études sur le passé de la vieille province. Tout en dirigeant sa revue, Liblin trouva le temps d'éditer les longs ouvrages de l'abbé Grandidier, un des meilleurs érudits alsaciens du XVIIIe siècle. Il était en relations quotidiennes avec son coaccusé de 1849, Mossmann, véritable savant qui devint archiviste de Colmar.

Les principaux avocats de la ville les aidaient : c'étaient Ignace Chauffour, le maître du barreau, bibliophile passionné, causeur éblouissant ; Yves, poète à ses moments perdus, et Gérard, qui publia d'abord dans la revue de Liblin son livre si piquant sur l'*Alsace à table*. Ces anciens représentants du peuple aimaient travailler à l'embellissement de leur ville ; tous contribuèrent à la fondation du musée Schöngauer, consacré à la gloire de l'artiste du XVe siècle ; tous favorisèrent l'artiste colmarien du XIXe siècle, Bartholdi, qui fit les monu-

1. V. Paul Guiraud, *Fustel de Coulanges* (1896).

ments de Rapp, de Schöngauer, de l'amiral Bruat, trois glorieux enfants de sa ville natale [1].

Les Colmariens considéraient volontiers leur grande voisine, Mulhouse, comme une ville quelque peu béotienne. Cependant, là aussi le goût des études historiques se réveillait. Auguste Stœber, fils d'un poète alsacien, devenu professeur au lycée, puis bibliothécaire de la ville, publia longtemps un recueil archéologique, l'*Alsatia*, où il insérait volontiers les monuments écrits du vieux dialecte local ; ses amis formèrent avec lui un cercle littéraire, la *Concordia*. Engel-Dollfus, qui s'intéressait à leurs travaux, s'assura le concours de Mossmann et le mit en mesure d'accomplir une belle œuvre érudite, la publication du Cartulaire de Mulhouse.

Tous les arts étaient appréciés et pratiqués sur les bords de l'Ill. A Strasbourg, par exemple, la dynastie des Guérin fournit depuis la fin du XVIIIe siècle trois générations de graveurs. Le dernier, Gabriel Guérin, donna dans son atelier de peintre les premières leçons à divers artistes qui allèrent plus tard travailler et chercher fortune à Paris : Jundt, Schutzenberger, Lix et le plus grand de tous, Henner, ont débuté sous sa direction. Quant à la musique, elle était aussi goûtée en Alsace qu'en Allemagne. Les chorales comprenaient des amateurs de tous les âges, de toutes les professions : à Strasbourg, Kuss ne manquait jamais une répétition de la société de chant, où il faisait sa partie de basse. Des musiciens comme Édouard Weber, comme le pasteur Braun, auteur du *Grabied*, trouvèrent aussitôt un public pour les apprécier.

III

En Alsace comme dans toute la France, les questions religieuses tinrent une grande place pendant l'Empire. Celui-ci fut longtemps l'allié de l'Eglise ; aussi le clergé alsacien put-il s'organiser fortement sous la direction de Raess, évêque de

1. V. Rodolphe Reuss, *Liblin* (1899), *Mossmann* (1893) ; Kannengieser, *Léon Lefébure* (1912).

Strasbourg. L'évêque avait pris parti pour Cavaignac en 1848, mais son adhésion empressée au coup d'État fit oublier ce souvenir. Le gouvernement lui accorda d'importantes subventions, et le prélat ne fit jamais appel en vain à la générosité de ses diocésains. Les sommes considérables ainsi réunies lui permirent de mener à bien toutes les œuvres qu'il entreprit. Deux petits séminaires furent construits, préparant au grand séminaire qui renferma jusqu'à deux cent soixante élèves : le recrutement du clergé séculier fut assuré. Le clergé régulier se développait aussi rapidement : Jésuites, Rédemptoristes, Frères de Marie, Trappistes se multiplièrent, moins pourtant que les couvents de femmes. L'Alsace fournit de nombreuses recrues aux missions étrangères et à diverses congrégations établies en Afrique. L'évêque profita aussi de la loi Falloux pour créer deux collèges libres. Le Collège Saint-Arlryast à Strasbourg fut quelque temps dirigé par l'abbé Freppel, mais ce prêtre au caractère indépendant fut disgracié bientôt et quitta l'Alsace pour la capitale. Le succès fut plus grand à Colmar, où le gymnase catholique eut un excellent directeur dans l'abbé Martin, secondé par des professeurs habiles comme Hanauer et Guthlin. Celui-ci, qui devint plus tard vicaire général de Dupanloup, était un philosophe de mérite. L'amour de l'érudition faisait entretenir à Hanauer et Martin de bons rapports avec les mécréants qui se réunissaient chez Ignace Chauffour ; cela ne les empêcha pas d'engager des polémiques vigoureuses contre ces derniers, surtout quand la *Revue catholique d'Alsace* vint faire concurrence à la *Revue d'Alsace.*

Raess était populaire dans son clergé comme chez ses diocésains. On le vit, en 1866, lorsqu'une cérémonie grandiose fêta le cinquantième anniversaire de son ordination comme prêtre et le vingt-cinquième de sa consécration comme évêque. Ses bons rapports avec le gouvernement faillirent être compromis par la question romaine, car il était ultramontain convaincu ; mais une souplesse ingénieuse lui permit de rester l'ami des Tuileries tout en manifestant en faveur du pape-roi, qui reçut fort bien, lors du concile du Vatican, ce partisan déclaré de l'infaillibilité.

Chez les protestants la grande bataille était engagée à propos

des Écritures, livres inspirés ou dictés par Dieu, selon les uns, livres humains et justiciables de la critique scientifique, selon les autres. La discussion passionnait Strasbourg, cette capitale du luthéranisme français. Les orthodoxes avaient pour eux une organisation ecclésiastique très forte, et pouvaient compter sur l'appui du chapitre Saint-Thomas, vieille fondation religieuse richement dotée ; des apôtres tels que le pasteur Horning leur conservaient l'attachement du peuple. Les libéraux étaient fortifiés par l'approbation discrète ou déclarée des principaux professeurs de la Faculté de théologie. Le plus écouté d'entre eux, Édouard Reuss, nous est ainsi décrit par son collègue Sabatier : « Ame de feu dans un corps émacié et desséché par l'étude, il était laid de visage, mais d'une laideur de Voltaire qu'illuminaient deux yeux où pétillait l'esprit. » L'influence du puissant critique rationaliste s'exerçait complètement sur ses collègues Baum et Cunitz, les auteurs de la grande édition des œuvres de Calvin. Deux maîtres plus jeunes, plus audacieux, Colani et Lichtenberger, se mêlèrent avec ardeur au grand conflit qui divisait les protestants ; Colani surtout, homme d'action et polémiste infatigable, fonda la *Revue de théologie* appelée communément *Revue de Strasbourg*. C'est là que, de 1850 à 1869, des hommes tels qu'Edmond Scherer, Albert Réville, Michel Nicolas, menèrent le combat contre l'orthodoxie traditionnelle au nom de la science et des droits de la raison. En 1868 apparut à la Faculté un nouveau venu, Auguste Sabatier, qui songea dès lors à chercher la base de la croyance, non plus dans la Bible, mais dans la foi intérieure, dans l'expérience religieuse [1].

Le groupe israélite d'Alsace n'était pas agité par de semblables débats. Composé en majorité de croyants, il évoluait rapidement vers les mœurs et les idées modernes ; les jeunes gens, formés par l'Université, abandonnaient les vieilles coutumes. Un d'entre eux, Widal, devenu professeur de lycée, gardait un amour de lettré, d'artiste, pour ces usages surannés et pittoresques ; grand admirateur de George Sand, il pensa qu'on pouvait décrire les campagnards juifs des bords de l'Ill tout comme les paysans des bords de la Creuse. Sous le

1. V. Dartigue, *Auguste Sabatier à Strasbourg* (1908).

pseudonyme de Daniel Strauben, il publia dans la *Revue des Deux-Mondes*, puis en volume, les *Scènes de la vie juive en Alsace* qui furent très appréciées des lettrés.

La libre pensée avait également ses partisans, nombreux parmi les bonapartistes de gauche ou les républicains. Ils étaient fiers de citer parmi les leurs Erckmann-Chatrian ainsi qu'Edmond About : celui-ci rendit célèbre à Paris sa maison de Saverne, avec cette chambre qu'occupèrent tour à tour George Sand, Alexandre Dumas, Renan, Taine, Sarcey. Mais About était Parisien plutôt qu'Alsacien. Beaucoup plus grande fut dans la province l'action de Jean Macé. Obligé de fuir Paris après le 2 décembre, il s'était fixé au village de Bebenheim où la directrice d'un pensionnat de jeunes filles, le collège du Petit-Château, le prit comme professeur. C'est là qu'il écrivit de petits livres de vulgarisation scientifique dont le chef-d'œuvre fut l'*Histoire d'une bouchée de pain*. Ce n'était là pour lui qu'un des moyens de travailler à ce qui fut le but constant de sa vie, l'éducation du peuple. Dès 1861 il entama sa campagne en faveur des bibliothèques communales, car la bibliothèque populaire devait exister partout à côté de l'école ; celle-ci, disait-il, apprend à lire, celle-là fournit de quoi lire, « la première est la clef, mais l'autre est la maison ». L'exemple donné par la fondation de la bibliothèque de Bebenheim porta ses fruits : les concours s'offrirent nombreux, appuis de pasteurs amis de l'instruction, largesses d'industriels progressistes comme Engel-Dollfus, qui fit constituer la Société des Bibliothèques populaires du Haut-Rhin. Quelques années plus tard, Jean Macé fondait la Ligue de l'Enseignement ; elle s'organisa en Alsace, malgré l'hostilité du clergé catholique, et c'est de Strasbourg que partit, au début de 1870, l'initiative d'une grande pétition nationale réclamant une loi sur l'enseignement gratuit et obligatoire [1].

L'activité religieuse devait ramener l'activité politique. Celle-ci avait complètement cessé jusqu'en 1860. Tout au plus y avait-il parfois un conflit causé par des questions personnelles : ainsi le député de Belfort, élu comme candidat

1. V. Jean Macé, *la Ligue de l'enseignement à Bebenheim* (1870).

officiel en 1852, mais écarté par le préfet en 1857, se présenta quand même, fut élu, invalidé, finalement battu par un nouveau candidat officiel, Keller. C'était là un cas exceptionnel ; le gouvernement pouvait compter sur la soumission de tous.

Les protestants lui étaient dévoués comme les catholiques ; aucun député n'était mieux vu aux Tuileries que Renouard de Bussière, l'élu de Strasbourg, membre du Consistoire luthérien. Ce fut la question romaine qui provoqua les premières dissidences. Keller, trompant l'espoir de ceux qui l'avaient fait nommer, prononça au Corps législatif, le 13 mars 1861, un discours très vif contre la politique italienne de l'Empire et s'affirma ainsi comme un des orateurs de l'Assemblée. Ce discours émut beaucoup l'Alsace ; tandis que le clergé le commentait avec soin, About le réfuta dans la presse, et les libéraux de Colmar, de Strasbourg, publièrent des protestations collectives. Les élections de 1863 montrèrent la puissance de la candidature officielle, qui fit échouer Keller ; cependant un candidat libéral faillit l'emporter à Mulhouse, et peu de temps après un candidat catholique triomphait à Schlestadt contre le baron Zorn de Bulach, chambellan de l'empereur.

Entre 1863 et 1869 s'accomplit la renaissance du parti libéral, dans lequel s'unirent libéraux purs et républicains. Ces derniers avaient été longtemps réduits au silence par la persécution ; en 1858 encore la loi de sûreté générale avait fait transporter quatre habitants de Strasbourg. Dans cette ville un avocat très occupé, Engelhardt, le futur président du Conseil municipal de Paris, fut un des premiers à commencer la propagande ; elle réussit rapidement, si bien que Renouard de Bussière, inquiet de cet esprit d'opposition, démissionna en 1866 pour se faire investir d'un nouveau mandat. On lui opposa Édouard Laboulaye, professeur au Collège de France et publiciste libéral renommé ; Bussière l'emporta grâce au vote des campagnes, mais la ville de Strasbourg avait, pour la première fois depuis quinze ans, donné une forte majorité au candidat de la gauche. Ce résultat encouragea les hommes de 1848 ; Kuss, qui avait abandonné la politique depuis le coup d'État, se remit à l'œuvre, secondé par des hommes plus

jeunes comme Kablé, le futur député protestataire du Reichstag.

Dans le Haut-Rhin l'opposition de gauche avait plusieurs partisans parmi les grands industriels. Ainsi Frédéric Hartmann, qui fut maire de Munster pendant vingt-quatre ans, faisait campagne contre le pouvoir personnel et pour la laïcité de l'enseignement. Mais le plus ardent fut Kestner. L'ancien représentant du peuple, quelque temps banni après le 2 décembre, dirigeait habilement sa fabrique de produits chimiques à Thann ; en même temps il groupait les républicains autour de lui. Ses gendres furent Charras, un des chefs de la proscription; Risler, dont la fille devait épouser Jules Ferry; Floquet, déjà lancé dans la politique militante ; Scheurer-Kestner, qui mit sa capacité de chimiste au service de l'usine de Thann et qui, d'accord avec son beau-père, améliora le sort des ouvriers en y introduisant la participation aux bénéfices. Scheurer-Kestner s'occupa d'organiser avec Engelhard la contrebande qui faisait passer d'Allemagne en Alsace les brochures écrites par les Français ennemis de l'Empire, ou les numéros du *Confédéré*, feuille publiée à Fribourg en Suisse par Schmitt, l'ancien journaliste de 1848. En 1862 une perquisition faite à Paris amena la découverte de lettres de Scheurer-Kestner ; il fut arrêté, mené dans la capitale et condamné, malgré la plaidoirie de Grévy, à trois mois de prison. Il fit sa peine à Sainte-Pélagie ; cette captivité, partagée avec des hommes tels que Blanqui et Pelletan, égayée par les visites de nombreux républicains, ne lui laissa pas de mauvais souvenirs. De retour à Thann, il continua son action politique, recevant fréquemment chez lui des démocrates parisiens, comme M. Clemenceau [1].

En 1869, le parti libéral entreprit sérieusement la campagne électorale. Dans le Bas-Rhin les amis du gouvernement passèrent tous ; la ville de Strasbourg avait encore une fois donné la majorité à l'opposition. Dans le Haut-Rhin, les indépendants de droite ou de gauche l'emportèrent ; Colmar seul nomma le candidat favorable à l'Empire, Lefébure, contre Hartmann ; mais la bataille s'était livrée sur la question reli-

1. V. Scheurer-Kestner, *Souvenirs de jeunesse* (1905).

gieuse, car les deux adversaires demandaient également le retour du régime parlementaire. L'inauguration de ce régime en 1870 fut bien accueillie ; aussi l'opposition alsacienne fut-elle assez molle dans sa lutte contre le plébiscite. Le préfet du Haut-Rhin gagna d'ailleurs les ouvriers catholiques en encourageant sous main une grève contre les patrons protestants et libéraux ; cette grève prit fin quelques jours avant la déclaration de guerre.

IV

Pendant toute la durée de l'Empire, les rapports des Alsaciens avec leurs voisins d'Allemagne demeurèrent généralement satisfaisants. A chaque festival des chanteurs alsaciens plusieurs chorales allemandes étaient invitées et recevaient bon accueil. L'inauguration du pont du chemin de fer sur le Rhin en 1861 donna lieu à un échange de discours amicaux. Beaucoup d'Alsaciens allaient faire un séjour dans les Universités allemandes; Lefébure, en sortant du collège catholique de Colmar, passa quelques mois à Munich avant de faire son droit à Paris. Les pasteurs luthériens des deux rives du Rhin avaient des relations fréquentes ; l'évêque de Strasbourg demeurait l'ami intime des prêtres allemands au milieu desquels s'était écoulée sa jeunesse. Mais les ambitions germaniques sur l'Alsace apparaissaient quelquefois et provoquaient de rudes ripostes ; dès 1852, certains journaux allemands plaignirent les républicains strasbourgeois maltraités après le 2 décembre, et montrèrent que la grande ville gagnerait à se séparer de la France; la réponse du *Courrier du Bas-Rhin* (juillet 1852) prouva que personne n'était dupe de cette pitié hypocrite. Quelques années plus tard le botaniste Kirschleger, venu au congrès des naturalistes allemands à Spire, fut surpris de les entendre affirmer le retour nécessaire de l'Alsace à la « mère-patrie ». « Vous devriez au moins, leur dit-il, nous demander si nous avons quelque envie de retourner à vous. Sachez-le bien, nous autres Alsaciens, nous voulons rester Français [1]. »

1. V. Staehling, *Histoire contemporaine de Strasbourg*, II (1883).

Jusqu'en 1866, à part une crise passagère pendant la guerre de 1859, la menace allemande n'apparut pas comme dangereuse. Mais alors survint la guerre austro-prussienne, qui inquiéta beaucoup les Alsaciens. L'un d'eux, Seinguerlet, républicain banni après le 2 décembre, s'était fixé à Heidelberg où il devint le correspondant du *Temps* voyant que le péril venait de Berlin, il combattit le sentiment qui entraînait plusieurs Français de gauche à prendre parti pour la Prusse, et décida son ami Nefftzer à défendre la même politique. Un incident burlesque montra aux Strasbourgeois jusqu'où allait le sans-gêne prussien : le duc de Nassau, qui possédait une cave renommée, fit expédier son vin en Alsace quand l'ennemi approcha ; les agents prussiens prétendirent mettre saisie-arrêt sur ce trésor qui leur échappait ! Dès lors les manifestations agressives d'outre-Rhin vont se succéder : Scheurer-Kestner, venu à Mannheim à une réunion d'actionnaires, doit protester contre le langage de ses voisins ; lors du conflit suscité par l'affaire du Luxembourg, une adresse conciliante des étudiants strasbourgeois provoque une réponse brutale des étudiants berlinois ; une tentative de Jean Macé pour grouper les loges maçonniques des deux rives du Rhin dans une action pacifique est froidement accueillie par les Badois. Toutes les menaces d'outre-Rhin étaient notées et signalées à Paris par le gouverneur de Strasbourg, Ducrot ; mais ces lettres importunes lui valaient tout au plus quelques remerciements ironiques des généraux qui entouraient Napoléon III.

La plupart des Alsaciens, confiants dans la force de l'armée française, ne croyaient pas à une défaite possible et jouissaient tranquillement d'une prospérité qui était devenue remarquable. La province en 1870 avait 129 habitants par kilomètre carré, alors que la moyenne en France était de 70 : sur 1 100 000 habitants, 500 000 vivaient de l'agriculture, qui dominait dans le Bas-Rhin ; 450 000 de l'industrie, qui régnait dans le Haut-Rhin. Les cultivateurs avaient amélioré surtout la vigne, qui jouissait d'une renommée européenne. Pour l'industrie cotonnière, il suffit de comparer le chiffre d'affaires de 1828 à celui de 1870 ; il avait passé, pour la filature, de 15 millions de francs à 90 millions ; pour le tissage de 20 à

120 millions ; pour l'impression de 38 à 50 millions [1]. La langue française progressait régulièrement, sans contrainte, par l'exemple des gens cultivés. Toutes les grandes questions qui passionnaient la France avaient leur écho sur les bords de l'Ill ; tous les partis politiques et religieux y étaient représentés. Mais dès que la guerre éclata, les querelles cessèrent : depuis les démocrates libres penseurs comme Kuss et Valentin jusqu'aux intransigeants du catholicisme tels qu'Émile Keller, tous allaient apporter la même ardeur à lutter contre l'agression allemande.

GEORGES WEILL

1. V. Charles Grad, *l'Alsace, sa situation et ses ressources au moment de l'annexion* (1872).

L'ANGLETERRE DANS LE GOLFE PERSIQUE

KOWEIT ET MASCATE

L'Angleterre a travaillé trois cents ans à convertir le golfe Persique en lac britannique. Entre Koweit et Mascate, l'ancienne flotte indienne (créée en 1613 pour la défense des factoreries), plus tard les frégates et les croiseurs, soutinrent d'innombrables combats contre les pirates, dont rien n'effrayait l'audace. La frégate *Minerva* fut assaillie par une flottille de cinquante-cinq voiles, portant 5 000 forbans [1].

Incessamment répétées, ces opérations de police imposèrent sur le golfe la *Pax Britannica*. Plusieurs repaires de pirates devinrent d'honnêtes marchés, que fréquentèrent les mercantis de la côte persane. Entre les combats, on discutait. Les Anglais doublèrent leur opiniâtreté de tant d'adresse, ils obtinrent de si beaux succès dans leurs négociations avec les cheiks de la « Côte des Pirates », que, depuis lors, les indi-

1. En 1826, l'iman de Mascate offrit au commodore Kinchant, de la marine de l'Inde, une épée enrichie de brillants pour services rendus à la suppression de la piraterie.

gènes implorent fréquemment la médiation de l'agent britannique pour arrêter ou même pour prévenir les actes d'hostilité entre les tribus.

Le traité de paix perpétuelle de 1853 couronna le série des arrangements anglo-arabes. Lord Curzon en rappela les bienfaits pendant sa croisière du golfe Persique (1903), qui fut le « clou » de sa vice-royauté de l'Inde. Ayant convoqué à Sargah sur le croiseur *Argonaut* les chefs riverains, le vice-roi esquissa devant eux un parallèle entre le passé et le présent : « Autrefois, chaque indigène était voleur ou pirate, le rapt, la traite des esclaves florissaient dans ce pays ; des luttes sauvages faisaient sans cesse couler le sang ; tout navire qui prenait la mer courait le risque d'être attaqué ; la pêche des perles amenait de perpétuels conflits et le commerce n'avait ni calme ni sécurité... Sans doute ce traité (celui de 1853) n'a pas prévenu tout conflit occasionnel, on l'a parfois enfreint et négligé ; mais, en somme, il a bien mérité son nom ; il a assuré la sécurité des affaires et seuls les plus vieux d'entre vous peuvent se souvenir des événements d'une période reculée tandis que les jeunes gens ont ignoré la guerre et n'ont jamais vu la mer rougie par le sang... »

Tout en combattant les pirates avec acharnement, les navires de la station opéraient des levés hydrographiques ; ils déterminaient les passes au moyen de lignes de bouées ; ils surveillaient les câbles sous-marins et prêtaient une protection efficace aux pêcheurs des îles Bahrein [1].

Telle fut, dans l'Orient moyen, l'œuvre principale de l'Angleterre.

KOWEIT

Tache grisâtre dans le désert de sable blanc, Koweit s'étale au bord d'une baie magnifique, de 36 kilomètres sur 18. C'est le seul port en eau profonde du golfe Persique. D'où, les

1. L'archipel Bahrein (100 000 habitants) tire son importance de ses pêcheries d'huîtres perlières, dont le commerce, en 1910, a atteint 75 millions. Un millier de bateaux prennent part chaque année à cette exploitation magnifique.

compétitions qu'il a soulevées. Ses 200 000 habitants, de la tribu des Uttub, ont pour principale industrie la construction des navires. Un de leurs chefs, Mobarek, autocrate minuscule, qui « régna » de 1897 à 1915, était une curieuse figure de commerçant-guerrier-diplomate.

Pris comme dans un étau entre les Anglais et les Turcs, il faillit aussi avoir à compter avec les Allemands, qui, depuis une vingtaine d'années, s'affirment sur le golfe, comme concurrents des Anglais. En 1897, l'Allemagne n'y avait ni intérêts, ni bâtiments de guerre et seulement six sujets. Elle nomma pourtant un vice-consul à Bouchir. Puis, la Hamburg-Amerika Linie créa un service Hambourg-Aden-Mascate et le golfe. Le premier vapeur entra dans chaque port, ses musiciens rangés en cercle sur le pont, jouant alternativement *Deutschland über alles !* et *God save the King !* Aucun Teuton ne se demanda si cette nouvelle ligne ferait ses frais. On savait que le gouvernement consentirait tous les sacrifices pour accroître la diffusion de l'influence germanique, avec l'espoir d'arracher aux steamers anglais le monopole de la cueillette dans ce cul-de-sac de mille kilomètres de profondeur.

Du côté allemand, une importante question était alors en première urgence : rechercher, pour le Baghdadbahn, un point d'aboutissement sur le golfe : les Allemands concentrèrent leurs efforts sur Koweit. En 1900, arrivait dans ce port une mission germanique dirigée par M. Stemrich, consul général à Constantinople, qui passa plus tard à la Wilhelmstrasse. Le but de cette mission? Extorquer à Mobarek un terrain de deux cents hectares, pour y installer le terminus de la ligne. Trop tard : le 23 janvier 1899, Mobarek avait signé une convention qui le couvrait de la protection du Royaume-Uni, à condition qu'il ne cédât aucune parcelle de son territoire, avant d'en référer au vice-roi de l'Inde.

M. Stemrich abandonna les tentatives directes, et, aussitôt, les Ottomans entrèrent en scène, en invoquant un droit très vague de souveraineté.

De crainte de lâcher la proie pour l'ombre, Mobarek louvoyait entre la Grande-Bretagne et le Grand-Turc. Il appréciait la protection britannique, mais il restait en bons termes

avec les valis; car, il possédait vers l'embouchure du Chatt-El-Arab des palmeraies qui, bon an mal an, rapportent cent mille francs. Parfois ce sultan d'opérette hissait le drapeau rouge à croissant blanc, sans doute pour ne pas décourager les partisans de « Koweit territoire turc ».

Et pourtant, Mobarek vit son pseudo suzerain opérer contre sa capitale. Obéissant à des conseils perfides ou à des ordres formels, la Porte le menaça de ses foudres, au moment où, affaibli par une campagne malheureuse contre les Arabes, il paraissait hors d'état de résister. Mais, les Anglais veillaient.

Très influent sur les tribus de l'Arabie centrale (les indigènes de Koweit viennent, croit-on, du Nejd), Mobarek prit part aux conflits, du côté d'Ibn Saud contre Ibn Rachid. Après quelques succès, il subit un échec et ramena en hâte vers Koweit les débris de ses bandes. Cette fâcheuse retraite tourna à la débandade : les soldats jetaient leurs armes et des chevaux, montés par trois cavaliers, fuyaient ventre à terre.

Abdul-Hamid, qui basait sa politique étrangère sur l'amitié de Guillaume II, tenta d'accabler Mobareck, en l'attaquant par mer. En 1901, un croiseur ottoman bondé de troupes, jeta l'ancre devant Koweit, à côté d'un navire anglais. Le commandant britannique intima l'ordre au bâtiment turc de reprendre la mer, sans « laisser tomber les feux ».

Quelques mois après, nouvelle tentative de la Porte : un officier anglais congédia l'envoyé du sultan. Fertile en expédients, Abdul-Hamid lança Ibn Rachid sur Koweit. Celui-ci, arrivé en vue de la ville avec ses cavaliers, aperçut les douze cheminées de trois croiseurs anglais au mouillage. Prudemment, il tourna bride et reprit au galop le chemin de l'Arabie centrale.

Poussé par son exigeant « ami », le sultan rouge fit occuper les îles Bubyan, au nord de Koweit. « Les droits de Mobarek restent intacts », déclara l'Angleterre.

Ainsi, les Anglais éventèrent toutes les tentatives ottomanes sur Koweit, qui présente, comme débouché du Baghdadbahn un intérêt primordial, malgré la déclaration du prince von Bülow : « Nous n'avons pas l'idée absurde de chercher à acquérir un port sur le golfe Persique », et celle

de M. von Schœn : « Le gouvernement allemand est absolument opposé à l'acquisition d'un port sur cette mer intérieure. »

Alors, la ligne aurait Bagdad comme terminus, sans déboucher sur le golfe? C'est comme si le P.-L.-M. s'arrêtait à Tarascon. Qui veut trop prouver, ne prouve rien. Il existait une solution moyenne : abandonner provisoirement Koweit pour Bassorah. Ce dernier port, très bien abrité, s'ouvre à 45 milles de l'embouchure du Chatt-El-Arab, qui distribue le trafic sur le Tigre et sur l'Euphrate. On a objecté la barre de l'entrée ; mais, cet obstacle n'est pas infranchissable ; des dragages méthodiques en viendraient à bout, et déjà, les vapeurs calant 16 à 17 pieds passent couramment.

On négocia. Les pourparlers anglo-turcs, engagés en 1912, n'aboutirent point, faute d'une entente sur la quotité des participations au chemin de fer de Bagdad. En février 1913, Hakki Pacha se rendit à Londres pour reprendre la discussion et aplanir les objections qu'on y faisait à l'accroissement des droits de douane turcs. L'Angleterre n'y pouvait consentir tant que la Porte minait sourdement son influence dans le golfe Persique. On savait d'ailleurs que les recettes seraient attribuées à la construction du Baghdadbahn et à son prolongement au bord du golfe. Enfin, l'achèvement de cette ligne devait être fatal aux intérêts commerciaux et politiques de l'Angleterre, à moins de protéger ces intérêts par un traité, avant d'accorder l'augmentation des droits de douane.

Avec beaucoup de décision et d'esprit de suite, le gouvernement anglais n'abandonna son attitude hostile envers le Baghdadbahn que contre des compensations de premier ordre et quelques satisfactions platoniques à l'amour-propre ottoman.

Résultat des tractations : désormais le sultan exercerait la suzeraineté sur Koweit, sans intervenir, bien entendu, dans les affaires intérieures. La Porte admettait la validité des accords conclus entre l'Angleterre et le cheik. Elle abandonnerait les îles Bahrein et reconnaissait à l'Angleterre le droit d'assurer le balisage, l'éclairage, la police du golfe Persique.

Bassorah était promu à la dignité de terminus, avec interdiction de dépasser ce point sans ouvrir de nouvelles négocia-

tions. L'Angleterre ne réclamait aucune part dans la construction de la lgne Bagdad-Bassorah, mais deux délégués anglais entraient au conseil d'administration de cette section. L'Angleterre consentait à l'augmentation de 4 p. 100 des droits de douane turcs.

La guerre actuelle, en tuant dans l'œuf ce projet anglo-turc, avait soustrait Mobarek à l'influence ottomane. Parcourant les territoires conquis sur les Turcs, lord Hardinge a remis à Koweit (mars 1915) le grand cordon de l'Étoile des Indes au cheik fidèle qui, désormais, gravitait dans le seul orbite de la Grande-Bretagne.

Son fils continuera la tradition et restera, au bord du golfe, une sentinelle vigilante.

MASCATE

A l'autre extrémité du golfe Persique, Mascate entasse ses maisons au bord de la mer. Son port, étranglé entre une île et la côte n'offre que peu de ressources et les navires s'y ravitaillent difficilement. Ils y font de l'eau par la méthode antédiluvienne de la marine à voile, en remplissant du précieux liquide des outres que l'on transporte à dos d'homme, au bord de la mer. Là, on transvase dans des futailles calées au fond de vieilles pirogues. Tout va bien par temps calme ; mais, au moindre clapotis, les crêtes des petites lames franchissent le bordage des pirogues, et l'eau devient aussi saumâtre que celle des chotts tunisiens.

Malgré son insignifiance apparente, Mascate a une importance très réelle comme centre du trafic des armes. A ce titre, elle fut longtemps un point noir pour l'Angleterre ; ce trafic menaçait la paix du golfe et, par ricochet, la tranquillité de l'empire hindou.

Dans les vallées, sur les montagnes, parmi les forêts d'arbres morts du Béloutchistan, 200 000 indigènes vivent de contrebande et de rapines. Chaque village obéit à un chef, dont l'autorité est fonction du nombre de soldats qu'il peut mettre en ligne.

Barkhat Khan, tyranneau du Biyaban, le plus connu de ces guerriers-trafiquants, a tiré du commerce des armes une fortune considérable et porté au maximum sa puissance et sa notoriété par plusieurs mariages de marque. D'abord, il épousa la fille de Mir Hajji Khan, chef de Binth. L'étoile de Hajji ayant pâli, Barkhat prit sans hésiter une fille de Mir Islam Khan, rival de son beau-père. Les affaires sont les affaires. Puis, il acquit l'amitié précieuse des douaniers persans, en épousant la fille de Nazim, chef des douanes au port de Jask. Enfin, il ajouta à son harem la fille d'un des chefs Bachkardi.

Barkhat devint la terreur du pays. Avec ses guerriers armés jusqu'aux dents, il opère de razzias, il pille les caravanes et brûle les villages sans défense. Lui résiste-t-on? Quelques infortunés s'efforcent-ils d'écarter de leur foyer ces hordes pillardes? Il fait brûler vifs ceux qui tombent entre ses mains.

Mascate sert de débouché aux manufactures d'armes de toute l'Europe, y compris celles de Birmingham. Ce commerce a des répercussions particulièrement dangereuses : les fusils qui l'alimentent ne sont point de ces « conduites de gaz » que l'on livre aux nègres de Monrovia, mais des armes excellentes que les peuples peu avancés achètent par milliers, à des prix très rémunérateurs, aux puissances qui changent leur armement.

Mascate est si admirablement placée pour servir de réservoir et de centre de distribution, que malgré les prohibitions, les armes filtraient vers l'intérieur des terres. Sans doute, l'Angleterre défendait énergiquement ce trafic aux indigènes des deux rives du golfe ; mais les étrangers établis à Mascate continuaient de vendre et d'acheter, en vertu des droits positifs que leur conférait le traité de 1844, dont voici l'article 11 :

Aucun article de commerce ne sera prohibé, soit à l'exportation soit à l'importation, dans les États de Son Altesse le Sultan de Mascate. Le commerce sera parfaitement libre et soumis seulement à un droit de 5 p. 100 *ad valorem*.

Les Français auront liberté complète d'acheter et de vendre à qui bon leur semblera, sur toute l'étendue du domaine de Son Altesse le Sultan, et cette liberté ne pourra être entravée par aucun monopole ou privilège exclusif de vente et d'achat.

C'est la liberté commerciale absolue.

Le trafic des armes n'est pas d'ailleurs un monopole français ; d'autres puissances possèdent les mêmes droits et, comme fournisseurs, la France n'arrive qu'en quatrième ligne, après la Belgique, la Hollande et... l'Angleterre. D'après un rapport consulaire, sur 85 820 fusils débarqués à Mascate, en 1908-1909, 43 280 étaient des Martini provenant de Belgique ; 25 000 venaient d'Angleterre. Ce qui faisait dire aux Anglais : « A quoi sert de « patrouiller » la côte de Mékran, si l'on peut embarquer des armes sur la Tamise pour les vendre à des sauvages, qui les emploieront plus tard contre nous? » M. Lovat Fraser a confirmé cette idée à l'assemblée annuelle de la « Central Asiatic Society » : « A Mascate et dans d'autres ports, le commerce des armes est d'origine essentiellement britannique. »

Pendant longtemps, les vice-rois n'aperçurent pas clairement la répercussion sur l'Inde de la contrebande des armes dans le golfe Persique. Ce fut lord Curzon qui, en 1903, expliqua comment les Afghans descendant en bandes nombreuses vers le golfe, remontaient ensuite pour écouler leur pacotille aux tribus insoumises de la frontière indienne.

Dans ces dernières années, ce commerce n'a cessé de croître. En 1907-1908, la valeur des armes importées à Mascate atteignit 7 millions et, en trois ans, 250 000 fusils ont été transportés à la frontière de l'Inde, par le Sud.

La diplomatie s'étant montrée impuissante à mastiquer cette fissure, les croiseurs anglais s'efforcèrent de « cueillir » les boutres, entre Mascate et la côte persane. C'était un rôle ingrat. Surchargés de voiles, les boutres marchent rapidement et, grâce à leur faible tirant d'eau, ces grosses barques à fond plat se faufilent dans des anses où les canonnières anglaises n'osent pas les poursuivre. Enfin, la visite de ces navires, quand on les prend, est très difficile, les rusés contrebandiers dissimulant dans des doubles-fonds leur cargaison suspecte.

Quelques bateaux chargés à couler bas d'armes et de munitions, « passant par mailles », atteignent une des baies désertes de la côte persane, où des traitants afghans, de connivence avec les cheiks, viennent prendre livraison.

Les Afghans manquent-ils une occasion? Ils se vengent

en coupant la ligne télégraphique et ils seraient bien capables d'attaquer le consulat britannique ; car ils imputent, avec raison, leur insuccès à la vigilance des bâtiments anglais. Aussi, par précaution, le consul de Bender-Abbas (ex-point de concentration des bandes) a-t-il fortifié son habitation, située hors la ville.

Sur la côte, les Anglais procèdent avec méthode. Le « sans-fil » signale au port de Jask les mouvements des boutres. Jask transmet les renseignements aux navires « patrouilleurs », guidés eux-mêmes, auprès des anses de débarquement, par les noires silhouettes que les groupes de chameaux découpent sur le fond lumineux.

Les croiseurs britanniques serrent de très près le port de Mascate. Un boutre avec 2 000 fusils à bord, essaya vainement, par deux fois, de rompre le cercle de surveillance. Vu ce danger, les armateurs arabes triplèrent leurs prétentions. Jadis, le traitant afghan versait à l'armateur le tiers de la valeur du bateau, sauf à acquitter le restant, en cas de perte ou de capture. Plus tard, ces mêmes armateurs refusèrent de « marcher » si on ne leur payait d'avance le prix intégral de la valeur du navire.

A la requête du vice-roi de l'Inde, l'amiral Slade entreprit de véritables battues aux trafiquants. La désolation du pays, la rareté de l'eau, la chaleur torride (la côte du Mékran est l'un des pays les plus chauds de la terre) rendirent très dures ces opérations. A la mer, les côtres firent un service extraordinairement pénible. Secoués pendant des semaines entières, sans abri contre le soleil tropical ni contre les « grains » énormes qui fouettent lourdement la surface de la mer, les hommes ne pouvaient, même la nuit, prendre un repos indispensable. Le mouillage dans une crique isolée est fort dangereux, parce que les Afghans harcèlent les navires bloqueurs par des feux de salve continuels. Ces conditions déplorables anéantissaient les équipages.

Les croiseurs, qui protègent mieux le personnel contre les intempéries, servent fréquemment de jouet à l'imprévu. L'*Edgar* rencontra la *Proserpine* « à la voile », le cap sur Colombo, filant quatre dixièmes de nœud. Employée depuis neuf mois à la répression de la contrebande, la *Proserpine*,

après avoir balayé ses soutes et brûlé jusqu'à la poussière du charbon, avait cloué au mât de misaine, en guise de voiles, ses tentes et ses prélarts. L'*Edgar* la prit à la remorque.

Profitant des leçons de l'expérience, l'amiral Slade modifia peu à peu son outillage et ses procédés, au cours de ses trois campagnes (1909, 1910 et 1911). En 1911, sa division navale comprenait seize unités : six croiseurs, trois sloops, six chaloupes à vapeur et un côtre à voile, c'est-à-dire de grands navires pour le large et des petits pour approcher de terre, fouiller les criques et surveiller les îlots.

L'expédition quitta Bombay le 7 avril 1911, avec un double objectif : 1° intercepter la contrebande des armes entre Mascate et la côte de Perse ; 2° protéger la ligne télégraphique indo-européenne contre les entreprises des traitants.

Le 10 avril, débarquement à Galag, de 300 hommes, qui poussèrent une pointe dans l'intérieur, jusqu'à Binth. Puis, débarquement de 600 hommes à Sirik, pour châtier Barkhat, auxiliaire infatigable des contrebandiers.

L'ensemble de ces opérations coûta 8 millions au gouvernement de l'Inde. Il est vrai que la division navale captura beaucoup d'armes et de munitions. En 1909 et 1910, l'amiral prit 14 000 fusils et 2 millions de cartouches, sans compter les quantités considérables que jetaient à la mer les contrebandiers eux-mêmes, quand les « patrouilleurs » les serraient de trop près.

De mieux en mieux armés par ces afflux continuels, les tribus de la frontière indoue devinrent plus dangereuses, à mesure que croissait leur capacité offensive. Le cabinet de Saint-James agit résolument, et, à son instigation, le sultan de Mascate décréta l'abolition de ce trafic (juin 1912).

Depuis le 1er septembre 1912, on dépose toutes les armes dans un magasin, sous le contrôle d'un agent qui ne les laisse sortir que sur autorisation spéciale, pour être vendus à des particuliers et non à des commerçants.

Notre consul à Mascate protesta vainement contre ce décret prohibitif ; en opposition avec le traité de 1844. Le 3 septembre, le sultan confisqua un chargement d'armes (valeur 150 000 francs) destiné à M. Dieu, commerçant français. Des négociations entre la France et l'Angleterre s'impo-

saient et les deux pays songèrent d'abord à conclure un arrangement sur la base d'une cession de territoire. Lord Morley reconnut en effet que nous ne pouvions abandonner nos droits sans compensation. La Gambie anglaise aurait pu fournir matière à cession, si l'opinion britannique n'avait combattu cette idée pour trois raisons : 1° la première charte relative à l'Afrique occidentale remonte à 1588 ; 2° l'embouchure de la Gambie est le seul abri en eau profonde que l'Angleterre possède entre Gibraltar et l'équateur ; 3° enfin, le pays est très riche en mines.

On s'est contenté d'un accord limité : suppression du trafic des armes en indemnisant les maisons françaises qui pratiquent ce genre de commerce.

***

En résumé, avant la guerre de 1914, l'Angleterre a remporté plusieurs succès en Asie. D'abord, le golfe Persique est devenu officiellement un lac anglais. Comme la simple présence d'une autre puissance dans ces eaux aurait sur l'Inde un fâcheux effet moral, lord Lansdowne, ministre des Affaires étrangères, fit cette déclaration à la Chambre des Lords :

> Je le dis sans hésiter, nous regarderons la création d'une base navale ou d'un port fortifié dans le golfe Persique par une puissance quelconque, comme menaçant les intérêts britanniques et nous résisterons par tous les moyens.

C'est la doctrine de Monroe dans l'Orient moyen.

En outre, l'Angleterre a triomphé de l'Allemagne et elle a obtenu de la France un avantage marqué. A Koweit, sa réussite fut d'autant plus notable, que l'Allemagne attachant beaucoup de prix à la possession de ce port, conserva opiniâtrement le désir de l'atteindre pour parfaire le vaste projet pangermaniste B. B. B. (Berlin, Byzance, Bagdad), que le kaiser nomme « un coin germanique de Hambourg ou golfe Persique ».

A Mascate, elle a obtenu de la France, moyennant indemnité, l'abolition d'un trafic menaçant la sécurité de l'Inde.

Les armes à la main, l'Angleterre profite de la guerre pour asseoir sur une base inébranlable sa politique au nord du golfe, chasser le vali de Bagdad et substituer sur ce point l'Union-Jack au drapeau germanique. L'échec de Ctésiphon, la reddition de Kut-el-Amar après un siège de cent jours, n'ont pas ralenti l'ardeur de nos alliés.

Le congrès appelé à mettre le point final à la lutte formidable qui ensanglante trois parties du monde, remaniera la carte au détriment des empires de proie vaincus. Il ruinera le *Drang nach Osten* en barrant définitivement la route Hambourg-golfe Persique et en empêchant ces expansionnistes « indésirables » de restaurer à leur profit la Mésopotamie comme « grenier du monde ».

COMMANDANT DAVIN

L'administrateur-gérant : A. BACHELIER.

LIVRES NOUVEAUX

VOYAGE DANS LES ABRUZZES ET LES POUILLES ; UN EMPEREUR DE BYZANCE A PARIS ET A LONDRES,

par Gustave Schlumberger.

Les érudits et les simples curieux liront avec un égal plaisir ces deux études. La première est consacrée à deux régions de l'Italie vraiment trop inexplorées par les touristes et même par les archéologues. Les splendeurs naturelles des Abruzzes, les richesses artistiques et archéologiques des Pouilles, à Barletta, à Trani, à Lecce, à Bari, ne sont presque pas connues ; c'est une espèce de scandale que la remarquable brochure de M. Schlumberger contribuera à faire cesser. L'éminent historien de Byzance ajoute un chapitre des plus intéressants à la vaste étude qu'il a entreprise avec sa monographie sur le séjour de Manuel Paléologue à Paris et à Londres au début du xve siècle. Le texte, fort attrayant, est accompagné de curieuses illustrations d'après les monuments de l'époque.

DE L'AUTRE COTÉ DES ALPES

par Gabriel Faure.

L'auteur a visité les champs de bataille d'Italie en écrivain et en artiste. Aux visions de la guerre se mêlent les impressions de nature et d'art. On fera, en lisant ce livre, un voyage émouvant en compagnie d'un guide parfait. C'est tantôt le Trentin, Brescia, Bassano, Ravenne ; tantôt Venise, Annunzio ou les troupes alpines dans les neiges de Carnie. M. Gabriel Faure a visité le front italien, sur l'invitation du *Commando Supremo* quelques jours avant la grande offensive autrichienne.

GUILLAUME EN VERS ET CONTRE TOUS,

par Georges Docquois.

C'est un recueil d'inspiration mordante, qui réunit les pièces les plus cinglantes du procès criminel le plus effroyable de tous les temps. Le poète déploie une verve satirique qui abonde en épigrammes acérées, et pour se reposer de cette besogne vengeresse, il nous donne de ces récits où excellèrent en 1870 nos Parnassiens. Livre curieux, parmi ceux qu'aura suscités cette guerre, et aussi français par la qualité de sa forme que par son inspiration.

DE L'ÉCOLE A LA GUERRE,

par Édouard Petit.

Ce livre montre quel a été le rôle capital de l'École primaire dans la préparation morale et matérielle de la France à la guerre. Dans une série de tournées faites dans différentes régions de la France, l'auteur a assisté à l'émouvant et réconfortant spectacle que donnait l'École travaillant pour la Patrie en guerre. Le soir, au gîte d'étape, il a noté les scènes où se reflétait le mieux l'âme des éducateurs *De l'Ecole à la guerre* contient la série des impressions très originales, très vivantes, que M. Édouard Petit a rédigées en pleine vision des faits. L'on voudra lire ce très intéressant volume où sont signalées de généreuses initiatives, où sont relatés de nombreux actes de dévouement et d'héroïsme.

LA FIN D'UNE WALKYRIE,

par M. Delly.

L'auteur a entrepris de dramatiser dans son nouveau roman l'œuvre de pénétration germanique dans la société russe avant la grande guerre. On trouvera dans son livre un tableau très fidèle et très vivant des intérieurs russes. Le dénouement ajoute une émotion forte à l'impression de l'ensemble, qui ne manque ni de mouvement ni d'un intérêt psychologique réel, outre l'intérêt d'actualité.

RÉPERTOIRE DE L'AVANT-GUERRE,

par Maurice Vallet et le Mis de Roux.

Le *Journal officiel* a publié la liste des établissements austro-allemands mis sous séquestre, mais au jour le jour et sans classement. Le *Répertoire de l'Avant-Guerre* est l'édition méthodique et critique de cette liste formidable. Un classement par professions et par localités et un double index alphabétique des noms de lieux et de personnes rendent les recherches très faciles : une annotation abondante ajoute à la valeur de cet inventaire de la pénétration allemande. Il n'est personne, dans le monde de l'industrie et du commerce, chez tous ceux qui ont le souci de notre indépendance économique, qui n'ait le plus haut intérêt à connaître et à utiliser un tel ouvrage.

LA REVUE DE PARIS

85bis, faubourg Saint-Honoré

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

PRIX DE LA LIVRAISON : **2 fr. 50**

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré (téléphone : Wagram* 16.20), *dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er *ou du* 15 *de chaque mois.*

Les mandats ou valeurs à vue doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La première Table Décennale (1894-1903) *est mise en vente au prix de* 2 *fr.* 50.

POCHY, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85bis, Faubourg Saint-Honoré, Paris.